

Le chemin de la sainteté

Le sourire des saints, leur sourire de légèreté, de victoire et de liberté nous encourage beaucoup. Il nous fait penser que la vie dans le Christ est une vie légère. Pourquoi donc serait-elle pesante, ennuyeuse et lourde ? Est-ce que le Seigneur n'est pas vainqueur de la mort et du péché ; est-ce qu'il n'a point passé par nos chemins de la terre, nous laissant la certitude qu'il est possible d'y marcher sans succomber et sans nous égarer ?

Sur nos routes d'exil : Les Béatitudes, pp. 13 et 14.

La doctrine définie à Chalcédoine

Une seule personne divine en deux natures :
la nature divine et la nature humaine

NE suffit-il pas de dire *Jésus-Christ* ? Vouloir préciser que le Seigneur subsiste comme une seule personne en deux natures, n'est-ce pas nous exposer à des complications inutiles et peut-être inextricables ? Du reste ces termes abstraits de personne et de nature ne sont-ils pas superflus pour notre vie intérieure et inefficaces dans la prédication de l'Évangile aux contemporains ? Ces objections, qui paraissent aller de soi, sont quand même inopérantes. L'esprit humain est ainsi fait qu'il réclame la précision, même et surtout dans l'expression des mystères qui nous ont été révélés et qui nous dépassent. La piété chrétienne d'autre part étant nourrie de foi ne peut pas naître et grandir avec des énoncés de la foi qui sont équivoques, imprécis, ployables en tous sens. Quant à l'apostolat, sa première loi n'est pas d'être efficace, mais de prêcher la vérité révélée. Or comment la prêcher sans l'imprécision ? Et comment préciser sans recourir à des énoncés abstraits et formels ?

Au sujet du Seigneur Jésus, puisque, d'une part, il nous apparaît manifestement comme un homme, aussi bien par sa naissance, sa vie cachée et publique que par sa passion et sa mort, et puisque, d'autre part, il se donne comme Dieu, puisqu'il meurt pour s'être proclamé Dieu et ressuscite le troisième jour comme il l'a prédit – au sujet du Seigneur Jésus, dis-je, l'esprit humain ne peut éviter de demander : s'agit-il d'une seule et même personne ? L'être mystérieux dont l'ange Gabriel déclare : il sera appelé (sous-entendu d'une appellation qui répond à ce qu'il est), *il sera appelé Fils de Dieu* et, d'autre part, le petit enfant que saint Joseph devra bientôt soustraire à la fureur d'Hérode par le moyen très ordinaire et très commun de la fuite et de l'exil, donc celui qui est annoncé miraculeusement à la Vierge Marie et celui qui doit prendre la fuite en secret, est-ce bien le même personnage ? La question devient plus pressante tout au long de la vie publique : celui dont le Père affirme lors du baptême qu'il est son Fils bien-aimé et celui qui, après quarante jours de jeûne au désert, se met à avoir faim, sont-ils le même homme ? Si oui, comment est-il à la fois homme et Dieu ? On pressent déjà la réponse : cet homme-là est une seule personne, mais une personne divine qui subsiste à la fois dans la nature divine et dans la nature humaine : *indivise, inconfuse, inseparabiliter, immutabiliter* nous dit le concile de Chalcédoine : sans mélange ni confusion, sans division ni séparation.

*

* *

Vous me direz qu'il suffit à beaucoup de chrétiens d'invoquer Jésus-Christ sans chercher plus loin. Sans doute. Encore faut-il que l'Église ait cherché pour eux, parlé pour eux. Encore faut-il que l'Église leur ait exposé que, en invoquant Jésus-Christ, ils invoquent non un juste entre les justes, ni un prophète entre les prophètes, mais bien le Dieu sauveur, le Dieu fait homme, notre Rédempteur. Comment cela peut-il se faire ?

Cela ne peut se faire que de la manière suivante : pour que ce soit Dieu que l'on invoque lorsque l'on invoque Jésus, il faut que Jésus soit Dieu ; plus précisément il faut que Jésus et le Fils de Dieu ne soit qu'un seul et même *quelqu'un* ; disons une seule et même personne, la divine personne de la Trinité. Mais cette personne divine subsiste en deux natures ; en cette personne sont unies sans mélange, ni confusion, sans possibilité de changement ni de séparation, l'humanité et la divinité, les deux natures infiniment distantes : l'humaine et la divine.

*
* *

Certains chrétiens m'ont dit à ce sujet avec une grande légèreté : jonglerie de mots. Ne pourriez-vous tout aussi bien mettre le mot nature là où vous tenez tellement à maintenir le mot personne ? – Certes non, à moins de rejeter les récits évangéliques et tous les textes du Nouveau Testament. En effet les récits évangéliques nous montrent à l'évidence que, dans ce que fait le Seigneur Jésus pendant sa vie cachée, dans ce qu'il dit et ce qu'il souffre pendant sa vie publique et sa passion, enfin dans sa vie de ressuscité, il y a certainement deux principes d'opérations, alors qu'il existe un seul principe d'attribution.

L'agonie au jardin, par exemple, la crucifixion et la mort, nous les attribuons au Fils de Dieu ; à une personne que nous affirmons être le Fils *en qui le Père a mis sa complaisance*. Mais, s'il s'agit du principe d'opération et de souffrance, *acta et passa*, nous ne dirons jamais que la nature divine verse son sang, qu'elle est fouettée ou qu'elle meurt. A moins de ne plus savoir ce qu'on dit et de parler pour ne rien dire, on ne peut soutenir qu'il appartienne à la divinité d'éprouver les douleurs d'une nature corporelle, ni même d'avoir un genre de connaissance et d'amour identique à celui des natures spirituelles créées. Impossible de dire : c'est la divinité qui est déchirée par les fouets de la soldatesque de Pilate. Nous ne pouvons que dire et nous disons : une personne divine, laquelle détient nécessairement la nature divine, une personne divine toute puissante, infiniment sainte, éternelle comme les deux autres, une personne divine pâtit et meurt selon la nature humaine. – De même nous disons : Marie est Mère de Dieu, non qu'elle ait engendré la divinité, mais elle a engendré selon la nature humaine une personne divine. Toute mère est mère de quelqu'un, d'une personne. Eh bien ! la personne que Marie met au monde, l'enfant qu'elle conçoit, qu'elle porte, qu'elle enfante pendant la nuit de Noël, restant toujours vierge, cet enfant, cette personne, c'est le Fils même de Dieu. Certes c'est selon son humanité qu'elle l'a conçu, enfanté, mais justement son

humanité est l'humanité de quelqu'un, d'un quelqu'un qui n'est pas un quelqu'un humain ; cette humanité est celle d'un quelqu'un qui est Dieu, qui est une personne divine.

C'est donc une grande légèreté, une absence de réflexion, mais d'abord sans doute une débilité dans la foi, qui fait dire à certains chrétiens sur un ton dégagé : vêtiles que ces précisions. Jésus nous suffit ; qu'il soit constitué de deux natures en une personne comme c'est défini ou qu'il soit constitué de deux personnes unies par un lien d'amour et d'expérience mystique comme l'insinuent nos contemporains, cela ne nous intéresse pas. Ils ne saisissent donc pas que, si Jésus se composait de deux personnes, la divine et l'humaine, reliées simplement selon les liens d'une inspiration mystique ou d'une certaine expérience spirituelle, dans ce cas Jésus resterait essentiellement au niveau des humains qu'il venait instruire et racheter. Il recevrait peut-être un grand message à transmettre de la part de Dieu, mais les prophètes aussi recevaient des messages fort importants et toutefois aucun d'eux n'avait déclaré : *Ce que je dis, c'est ce que je vois auprès du Père*. – Jésus aimerait peut-être *notre Père qui est aux cieux*, au point de s'immoler sur une croix pour faire sa volonté et réparer les péchés des hommes ; mais des prophètes aussi ont donné leur vie pour le bon plaisir de Dieu et il n'y avait dans cette mort rien de plus, au fond, que ce dont un homme est capable avec la grâce de Dieu ; aucun prophète n'a déclaré, aucun saint ne pourra déclarer : *Personne ne m'enlève la vie... j'ai le pouvoir de la donner et de la reprendre... Ce commandement, je l'ai reçu de mon Père* (Jn 10, 17-18). Que des fidèles peu éclairés soient gênés par les mots abstraits de nature et de personne, qu'ils refusent de s'attarder à la distinction élémentaire entre, d'une part, principe d'opérations, j'entends d'opérations à la fois intellectuelles et corporelles et, d'autre part, principe d'attribution et d'autonomie, principe qui fait que l'on dit d'une individualité détenant une nature raisonnable : c'est quelqu'un, c'est une personne, – que certains, dis-je, repoussent ces rudiments d'une réflexion de bon sens, d'une réflexion préphilosophique, leur refus ne saurait changer la nature des choses.

La nature d'un être est son essence, mais considéré comme principe des diverses opérations. Toutefois, dans le concret, l'essence, la nature, n'est principe d'opérations que si elle est l'essence qui appartient à un individu. De fait, dans l'existence concrète, une nature appartient toujours à un individu. Dans les êtres doués d'intelligence, l'individu prend le nom de personne : *rationalis naturae individua substantia*¹, selon la définition classique de Boèce. La personne est, dans une nature intellectuelle, ce à quoi tout appartient, tout est attribué : la nature, les facultés, les actes. Pierre par exemple n'est certes pas la nature humaine, mais il possède cette nature, il prend à son compte les actes spirituels et corporels propres à cette nature ; il dit : moi. Les actions qu'il fait procèdent sans doute de ses diverses facultés, mais elles relèvent en dernier ressort de quelqu'un qui possède et ces facultés et la nature où elles s'enracinent. Les actions relèvent en définitive de la personne. D'où l'axiome : *actiones sunt suppositorum*². Notre pensée a beau procéder

¹ — Une substance individuelle de nature raisonnable (NDLR).

² — Les actions appartiennent à des sujets (NDLR).

de notre intellect et de notre nature intellectuelle, il reste qu'en définitive c'est nous qui pensons. Pas de pensée qui ne soit la pensée de quelqu'un.

Le mystère du Verbe fait chair consiste en ce qu'une seule et même personne, la deuxième personne de la Trinité, possède deux natures : la divine et l'humaine *sans confusion ni séparation, sans mélange ni division*. Les deux natures restant distinctes sont unies dans l'unique personne du Verbe.

Pour exprimer la foi en Jésus-Christ, pour soutenir une vie intérieure dans la foi, pour annoncer en vérité Jésus-Christ à toute créature, la sainte Église catholique maintiendra toujours la formulation primitive : Jésus est une seule personne en deux natures ; Jésus est une personne divine, la personne du Fils, qui pour nous et pour notre salut est devenue homme, s'est fait, dans le sein de la Vierge, de même nature que les enfants d'Adam sans cesser pour cela d'être *consubstantiel* à son Père et de même nature que lui. L'Église dira toujours que cette union des deux natures en une personne unique, la personne du Fils est une union mystérieuse, ineffable, la plus haute qui soit ; tellement grande que le Verbe de Dieu s'attribuera toujours ce qui est devenu sien immuablement : la chétive nature humaine et, avec cette nature, tout ce qu'il a fait et souffert pour notre salut. Union tellement intime que l'âme de Jésus a bien pu se séparer de son corps, mais la nature divine du Verbe n'a pu se retirer, si l'on peut dire, ni du corps enseveli et gisant au sépulcre, ni de l'âme séparée qui visitait les limbes, et par l'effet de cette visite arrachait l'immense voile qui, depuis Adam, empêchait les justes de voir la face de Dieu. Et si la divinité s'était séparée de la sainte âme de Jésus après qu'elle eût quitté son corps, de quoi aurait bien pu servir aux justes des limbes – Adam, Abel, Noé, une foule d'autres – la visite de l'âme infiniment sainte de Jésus après qu'il eut consommé le sacrifice qui ouvre la porte du ciel ?

*
* *

Si les rapports entre Jésus et le Verbe étaient tels qu'il y ait « un autre et un autre quelqu'un », alors Jésus ne serait pas le Verbe ; alors Jésus n'aurait d'autres relations avec le Verbe que celles qui se rencontrent en n'importe quel juste, car Dieu et le juste sont évidemment un autre et un autre quelqu'un ; alors il n'y aurait plus rien de mystérieux dans notre religion ; il ne serait plus vrai que le Verbe s'est fait chair, il n'y aurait plus d'incarnation. Dans une telle religion on comprend tout, mais il ne reste rien à comprendre de ce qui est le propre du mystère de l'incarnation. L'histoire de Jésus devient une simple histoire humaine ; une histoire humaine sans analogue, mais enfin une histoire seulement humaine. Nous avons affaire à une religion dans les limites de la raison, pas à une religion révélée.

Pour nous, nous croyons, avec *la nuée des témoins*³ dont parle l'épître aux Hébreux, que le Verbe a assumé notre nature ; qu'il l'a unie à la nature divine dans l'unité de sa

³ — He 12, 1 (NDLR).

personne de Verbe. Certes, il y a en Jésus selon la nature humaine un type d'union à Dieu qui se fait selon la vision et l'amour béatifiques, une union selon la grâce (et la grâce est ici *capitale*). Mais en Jésus l'union de grâce est bien plus éminente que chez n'importe quel bienheureux, parce qu'elle n'existe que fondée sur une union infiniment différente, infiniment plus haute et plus intime. En Jésus en effet l'union de grâce se fonde sur l'union hypostatique, en vertu de quoi il n'y a pas deux personnes unies mystiquement, mais une seule personne, un seul sujet, un seul moi qui subsiste en deux natures.

*
* *

Voilà pourquoi, du reste, tout ce qui est vrai de Jésus quand on le dénomme selon sa nature divine, comme par exemple d'être éternel ou adorable, est encore vrai de lui quand on le dénomme selon sa nature humaine, et inversement. Nous disons en toute vérité le Tout-Puissant est un enfant nouveau-né, posé sur un peu de paille, ou bien le crucifié du Vendredi-Saint est adorable. C'est en effet le même sujet qui possède à la fois la nature divine avec la toute-puissance et l'infinie sainteté, et la nature humaine avec sa fragilité et ses terribles possibilités de détresse et d'angoisse. Saint Paul n'hésite pas à écrire aux Corinthiens (1 Co 2, 8) : *Le Seigneur de gloire a été crucifié*. C'est ce que l'on appelle *communication des idiomes*, c'est-à-dire des propriétés. Les propriétés qui, dénommées *dans l'abstrait*, conviennent exclusivement à l'une des deux natures du Christ, ces mêmes propriétés dans le concret doivent se dire également de l'autre nature, puisque le sujet est le même et puisque le langage concret se rapporte au sujet. C'est ainsi que la divinité n'est pas soumise à la crucifixion, étant rigoureusement impassible, de sorte que l'on ne saurait dire : la divinité est morte le Vendredi-Saint. En revanche nous disons, parlant dans le concret, *le Seigneur de gloire* (cette personne qui a pris notre nature, qui est Jésus) *a été crucifié*. L'exemple le plus courant de communication des idiomes est le *Mater Dei* que nous disons à chaque *Ave Maria*. Un des exemples les plus touchants est celui de la prière de sainte Jeanne d'Arc avant de comparaître devant ses juges : « *Très doux Dieu, en l'honneur de votre sainte passion, je vous requiers, si vous m'aimez, que vous me révéliez ce que je dois répondre à ces gens d'Église.* »

Après ce rappel du contenu des quatre premiers conciles, en particulier du concile de Chalcédoine : deux natures unies en la seule personne du Verbe, nous sommes mieux en mesure de méditer sur la sainte humanité de Jésus, sur les grandeurs et privilèges du Christ Rédempteur en son humanité.



Jésus prêtre

MÊME à un chrétien peu familiarisé avec les études doctrinales, si vous dites que Jésus n'est pas un prêtre, mais un simple laïc, si vous essayez, avec l'abbé Laurentin⁴, de lui faire admettre cette étrangeté, il est extrêmement probable qu'il ne vous croira pas. L'instinct de la foi sera sa défense et sa force. Il aura peut-être beaucoup de mal à argumenter, mais il continuera de penser que le Christ est prêtre. Il se dira plus ou moins clairement : si le Christ n'est pas prêtre, comment donc y aurait-il des prêtres ? D'où les prêtres de l'Église tireraient-ils leur sacerdoce ? Dans l'Église catholique, le sacerdoce ne peut être affaire humaine ; consacrer le corps et le sang du Seigneur est d'un tout autre ordre que d'être distingué, sinon honoré, par le camail de chanoine et le manteau de *Monsignor*. Le sacerdoce catholique étant une réalité divine doit procéder de l'institution que seul peut faire le Fils de Dieu incarné, en vertu de ses prérogatives de grâce. C'est lui qui est par excellence le prêtre. Voilà, me semble-t-il, le raisonnement que se tiendrait à lui-même, sans être capable de le bien expliciter, le simple fidèle à qui l'on prétendrait que le Christ n'est qu'un laïc.

Si la fonction du laïc, encore qu'elle doive être référée à Dieu et exercée pour son amour, concerne essentiellement les choses profanes, la fonction du prêtre regarde Dieu même ; plus exactement cette fonction se rapporte au lien qui doit être maintenu ou rétabli entre Dieu et la créature ; entre le Seigneur et son peuple. La fonction propre du prêtre est l'intercession, la médiation entre les hommes et Dieu. Elle comporte le culte public, la prière publique et rituelle, le sacrifice, la prédication, la transmission du message reçu d'en-haut. Ces caractéristiques très générales du sacerdoce permettent déjà de saisir qu'il serait inconcevable de mettre le Christ Jésus dans la catégorie du laïcat. En vertu de ce qu'il est et de la mission qui est la sienne, le Seigneur se situe essentiellement dans la sphère du sacerdoce. C'est ce que saint Paul explique aux Hébreux dans son épître grandiose.

Or, dans la sphère du sacerdotal, si on peut dire, ce qui est au centre et au cœur, c'est le culte sous la forme du sacrifice ; et de plus le sacrifice sera propitiatoire puisqu'il faut réconcilier à Dieu un peuple pécheur, le genre humain, dont chaque membre, à l'exception de Notre-Dame, a péché dans le premier Adam. Jésus-Christ est donc prêtre parce qu'il offre le sacrifice propitiatoire, le sacrifice de la réconciliation. Il est prêtre, certes, par sa prière et par son adoration ; par la prédication de ce qu'il voit auprès du Père et par l'absolution qu'il apporte aux pécheurs qui se repentent. Mais il est prêtre avant tout par le sacrifice de la croix. De plus, comme il a fondé l'Église dont il est la tête et le chef, son sacerdoce ne cesse de s'exercer, à travers les sacrements dont il est l'auteur, par ceux qui sont ses ministres ; avant tout par ceux de ses ministres marqués d'un

⁴ — Laurentin, *La fin du clergé*, Paris, 1971, p. 107.

caractère absolument à part, qui les rend seuls capables d'offrir le sacrifice de la messe et de pardonner les péchés. – Ainsi le Seigneur est-il prêtre souverain et éternel dont le sacerdoce n'est jamais en sommeil et qui, d'auprès du Père, ne cesse d'exercer ici-bas son pouvoir sacerdotal. C'est toujours le Christ qui dit la messe et qui offre sacramentellement le même sacrifice qu'il offrit le Vendredi-Saint. C'est toujours le Christ qui donne l'absolution ou l'extrême-onction. (Encore faut-il évidemment que le *rituel* soit assez clair pour unir sans équivoque l'intention du prêtre à l'intention du Christ. Ce que ne font plus les rituels nouveaux).

Retenons de ces considérations que le sacerdoce du Christ s'exprime avant tout par le sacrifice, douloureux et sanglant, du Vendredi-Saint. Ce sacrifice, la veille au soir, pendant la dernière cène, il l'avait comme fait tenir, en toute réalité et sans la moindre atténuation, dans le sacrifice sacramentel de la messe, par la transsubstantiation séparée du pain et du vin. Ainsi le sacrifice unique de la croix serait-il rendu présent en vérité à toutes les générations. Ainsi serait-il possible à tous les fidèles de communier, sous les saintes espèces, à la réalité, à la substance du corps et du sang du Seigneur. « *Et si sensus deficit, ad firmandum cor sincerum sola fides sufficit* ⁵. »

*
* *

S'il est vrai qu'il appartient au prêtre d'établir par la prière officielle, par le culte, le lien entre Dieu et l'homme, ou plutôt de rétablir ce lien, d'apporter la réconciliation, de restaurer et de sceller l'alliance, il apparaît alors que Jésus s'est éminemment manifesté comme prêtre par sa passion et, avant sa passion, par la parole d'une audace qui ne peut être que divine, une parole que nul prêtre mosaïque, nul prophète, nul ami de Dieu, une parole que nul être humain ne pouvait songer à dire : *Ceci est mon corps... ceci est le calice de mon sang, le sang de l'alliance nouvelle et éternelle, qui sera versé pour vous et pour plusieurs en rémission des péchés*. Agir et parler avec cette autorité confondante, c'est agir et parler en prêtre qui est Fils de Dieu. C'est en effet dire en termes équivalents : l'alliance précédente entre Dieu et les hommes, cette alliance dont vous saviez du reste qu'elle n'était que préparatoire et figurative, voici que je viens y mettre un terme et établir dans mon propre sang la seule alliance qui ne passera pas. Désormais l'alliance, la réconciliation, le testament, c'est moi qui les établis en mon sang. C'est par mon sang que l'alliance est scellée et la réconciliation procurée ; c'est par moi que la médiation est assurée et elle est éternelle. Je suis le prêtre souverain qui s'offre comme hostie parfaite dans le sacrifice définitif. Après cela il n'y aura rien de plus ; il y aura seulement, car ainsi je l'ai décidé dans ma miséricorde et ma puissance, l'actualisation ininterrompue, sous les signes de la consécration séparée, du sacrifice sanglant que j'offrirai demain pour les hommes, sur la croix. Il y aura seulement l'offrande sacramentelle, c'est-à-dire effective sous un signe, de

⁵ — Et si le sens est déficient, pour affermir le cœur sincère, la foi seule suffit. Hymne *Pange Lingua* de la Fête-Dieu (saint Thomas d'Aquin) (NDLR).

mon sacrifice ; l'offrande que je ferai moi-même, jusqu'à mon retour, par le ministère de prêtres validement ordonnés.

Le sang que je versai le jour où je fus prêtre
Et que j'officiai sur le premier autel
Et celui que je verse et que je fais renaître :
Le sang renouvelable et le sacramentel.

Le sang que je versai le lendemain du jour
Que je fus embrassé par un malheureux traître
Et ce sang d'un égal et d'un nouvel amour
Que je verse et refais aux mains d'un nouveau prêtre ⁶.

*
* *

Ce sacrifice de l'alliance éternelle, ce sacrifice qui se substitue à tous les autres, qui est parfait et définitif, il n'est pas impossible qu'il soit offert, dans des offrandes sans nombre ; offert sous un signe non sanglant, en des offrandes qui le contiendront en toute réalité (non par simple commémoration vide et vaine) et qui en apporteront le fruit à toutes les générations. Cela n'est pas impossible à réaliser à qui est capable d'opérer, étant le Fils de Dieu fait homme, la transsubstantiation du pain et du vin. En vertu de ce prodige, le corps et le sang seront aussi réellement immolés que sur la croix, mais sous un signe et donc d'une manière non sanglante. Cela n'est pas impossible et c'est même cela que Jésus est en train de réaliser ce soir du Jeudi-Saint, avec une miséricorde confondante, par l'effet du pouvoir qui n'appartient qu'au Verbe de Dieu. *Hoc est enim corpus meum...* *Hic est enim calix sanguinis mei, novi et aeterni testamenti, qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* C'est ici la première messe. L'immolation du Vendredi-Saint y est contenue. Cette première messe du Jeudi-Saint ne fait pas double avec le sacrifice sanglant qui sera consommé demain à la neuvième heure. Cette première messe ne saurait rien y ajouter, mais elle le contient en toute vérité sous un signe ; elle l'apporte aux Douze sous le signe de cette première consécration.

De plus les Douze sont ordonnés prêtres. Ils sont investis de ce pouvoir, marqués de ce caractère. Ils sont élevés à la dignité d'instruments du Seigneur pour offrir le sacrifice unique. Ils transmettront ce pouvoir aux prêtres de l'Église catholique.

Hoc facite in meam commemorationem ⁷. Non pas : faites mémoire et souvenez-vous, mais faites ceci, accomplissez ce que j'ai fait, c'est-à-dire le sacrifice sacramentel par la consécration séparée, en mémoire du sacrifice de la croix ; car c'est le sacrifice de la croix qui porte tout. Le sacrifice de la croix, lui seul, contient toute rédemption et nous apporte toute grâce. Mais dire « lui seul » ce n'est pas dire : lui à l'exclusion d'un rite qui le

⁶ — *Ève* de Péguy.

⁷ — Faites ceci en mémoire de moi (NDLR).

contient en vérité. De même il n'y a qu'un seul Jésus-Christ, celui qui maintenant est assis à la droite du Père et lui présente les cicatrices glorieuses de sa passion. Mais ce *seul* Jésus-Christ est encore effectivement présent, lui, le même, sous les espèces eucharistiques.

En mémoire du sacrifice de la croix, cela signifie : tout référé, tout relatif au sacrifice sanglant, comme le souvenir est tout relatif à l'événement passé. *En mémoire*, mais non pas, ainsi que le veut la loi ordinaire du souvenir, non pas comme une simple mémoire qui ne contient pas effectivement la personne ni son sacrifice. Ici, le rite tout à la fois signifie et il effectue. Dans le *signe* rituel (régulièrement accompli) de la consécration séparée, le Christ par la vertu du signe et par la force même des paroles, *vi verborum*, est présent et contenu en tant qu'offert et immolé. Par la force des paroles, *vi verborum*, le corps est rendu présent comme immolé et le sang comme versé ; encore que, par une concomitance nécessaire, *vi concomitantia*, soient présents ensemble le corps et le sang, l'âme et la divinité. Mystère sans doute ; mais telle fut la première messe du Jeudi-Saint, telles seront toutes les vraies messes jusqu'à la parousie.

Le Christ pouvait faire une « messe » sans mystère, c'est-à-dire instituer un rite allusif comme n'importe quel homme, simplement homme, peut en instituer ; car il est à la portée de tout moribond de stipuler par testament que ceux qui l'aiment devront faire en souvenir de lui une réunion et un repas dont il aura fixé les règles. Nul mystère en cela. Aucun rapport en cela avec la toute-puissance divine, la plénitude de grâce, le pouvoir qui en dérive de rédemption universelle. Mais justement parce que Notre Seigneur Jésus-Christ est Dieu fait homme, parce qu'il est plein de grâce et de vérité, il était capable d'instituer une commémoration qui réalise dans l'ordre surnaturel cela même qu'elle signifie.

Ceux qui ne croient pas que Jésus ait institué des signes efficaces, en particulier un rite sacrificiel *qui fait contenir effectivement la réalité objective* du sacrifice dans le *signe* du sacrifice, ceux-là réduisent Jésus-Christ à n'être pas plus qu'un homme religieux, quelqu'un dont les pouvoirs et la grâce ne dépassent par la mesure ordinaire. Ceux qui jugent ainsi, notamment les protestants et les faux-catholiques modernistes, n'ont plus la foi en Jésus-Christ. Car Jésus-Christ est le *Prêtre éternel*.

Le fondement dernier du sacerdoce de Jésus, c'est son union hypostatique. Mais son fondement prochain, c'est la plénitude de sa grâce. C'est bien parce que Jésus est rempli de grâce, en dérivation de son union hypostatique, que le sang de son sacrifice nous mérite la grâce et nous réconcilie avec Dieu. Et c'est également en vertu de l'autorité que lui confère non seulement l'union hypostatique, mais encore sa grâce capitale et plénière, qu'il a le pouvoir de communiquer à des baptisés la participation de son sacerdoce, disons le caractère sacerdotal avec la grâce proportionnée.

*
* *

On nous dit beaucoup que le laïc a une certaine part du sacerdoce de Jésus. Cela n'est pas douteux. Simplement la part du laïc n'est pas d'offrir, comme ministre, le saint

sacrifice de la messe ni d'absoudre les péchés. Jésus, dans une Église qu'il a fondée hiérarchique et ordonnée, n'a élevé à une semblable grandeur que quelques-uns. Mais, sans être ministre de l'autel, le laïc en est participant. Pour participer en vérité, de sa place, à ce sublime mystère, il est marqué d'un signe indélébile, il reçoit un pouvoir effectif. Par le caractère du baptême, le laïc est rendu capable d'accomplir, à son rang, les actes du culte chrétien instaurés par Notre Seigneur : s'unir à la messe et communier ; recevoir les autres sacrements qui, tous, sont reliés intimement à la sainte eucharistie (III, q. 65, a. 4). De même par le caractère de la confirmation, le laïc est-il marqué d'un second caractère qui le rend spécialement capable de rendre témoignage de sa foi.

Le sacrifice de Jésus-Christ est bien, avant tout, l'acte suprême de la charité. Mais il n'est pas seulement cela ; indivisiblement il est un acte de religion, car *l'alliance nouvelle et éternelle* exige culte et sacrifice, et non seulement charité intérieure et oraison cachée. Il importe donc de distinguer, dans la religion chrétienne, *mais en voyant bien l'union très intime*, ce qui est dans la ligne du culte, du rite, du sacrifice comme signes de religion, et ce qui est dans la ligne de l'oblation intérieure de charité théologale, dans la ligne de la tendance à la charité parfaite, de la croissance dans la vie de la grâce, en un mot, comme le dit saint Pierre, dans la ligne de l'offrande toujours plus digne et plus pure *d'hosties spirituelles* (1 P 2, 5).

Il arrive que le simple fidèle qui vient à la messe soit beaucoup plus saint que le prêtre qui dit la messe et qui le communie. Il arrive que le laïc présente au Père le sacrifice du Seigneur, immolé sous un signe, avec des dispositions beaucoup plus dignes et beaucoup plus agréables que le prêtre. Il reste que le laïc n'a pas le pouvoir de faire la consécration. Il reste aussi que le prêtre, élevé à une dignité confondante, en vertu de son pouvoir sacerdotal, est appelé à une sainteté plus grande que les laïcs. Celui qui, avant tout, est obligé d'offrir à Dieu les *hosties spirituelles* d'un cœur pur et sanctifié, c'est celui qui est investi du pouvoir d'offrir l'hostie sacramentelle.

Parler au laïc du caractère baptismal et de l'aptitude qu'il confère est éclairant pour le laïc et l'aide à prendre conscience de sa dignité. On ne l'honore pas moins en lui parlant de sa vocation, en vertu de l'état de grâce, à offrir des *hosties spirituelles*. Mais parler au simple fidèle du *sacerdoce des laïcs*, c'est l'exposer à tout mêler et à tout rabaisser ; c'est lui laisser entendre qu'il fait la messe au même titre que le prêtre. – S'il se familiarise avec cette erreur, voilà la porte ouverte, dans son esprit et dans son âme, à l'abominable hérésie protestante sur la messe. Si en effet le simple fidèle, en vertu *du sacerdoce des laïcs*, offre la messe au même titre que le prêtre, c'est donc que la messe ne requiert, pour être offerte, aucun pouvoir particulier. Et, si elle ne requiert pas le *caractère sacerdotal au sens que l'Église lui a toujours donné*, c'est parce qu'elle n'est pas un mystère objectif, effectivement accompli au-delà de tous nos états d'âme et sentiments. Elle se réduit à un partage du pain en mémoire du Christ ; partage peut-être pieux, mais qui, de toute façon, n'a rien à voir avec la présence réelle par transsubstantiation. Par ailleurs, ce dont on fait mémoire, le sacrifice unique de la croix, n'est pas effectivement réalisé sous un signe. On peut dans ce cas identifier la messe, pour l'essentiel, à un repas que l'on ferait de temps à autre pour évoquer le souvenir d'une personne aimée dont on pleure la mort. Mais certes ce repas

d'anniversaire qui fait mémoire du défunt ne le fait pas revenir en personne au milieu de ses amis. — Tels sont les glissements et la fausse religion dans lesquels on est entraîné facilement par l'expression *sacerdoce des laïcs*.

Parler, comme on le fait depuis 30 ou 40 ans, de la promotion des laïcs n'est sage et utile que si l'on commence par bien situer la prééminence du sacerdoce, la réalité objective et transcendante du sacrifice de la messe, l'ordre divin en vertu duquel la faculté d'en accomplir l'offrande rituelle n'est remise qu'à certains chrétiens marqués d'un caractère particulier.

*
* *

Dans l'Église catholique, c'est pour s'approcher d'une eucharistie vraie, objective, consistante en soi, et de sacrements qui se tiennent en eux-mêmes, qui agissent *ex opere operato*⁸, c'est pour avoir part au culte chrétien objectif, que le laïc est marqué du caractère baptismal. Voilà pourquoi, encore que dans l'Église catholique il y ait inégalité et hiérarchie entre le laïc et le prêtre, l'un et l'autre sont très grands. La fonction exercée par le prêtre et la participation qui est celle du laïc baptisé portent sur une réalité objective et divine, sur un mystère. Au contraire, dans le système protestant, comme du reste dans les mouvements actuels de protestantisation des catholiques, c'est à exercer une fonction religieuse dans le vide que le prêtre est rabaissé. La cène protestante ou la messe protestantisée sont vides ; image vaine d'un sacrifice absent, évocation stérile d'un Sauveur qui ne réside pas, par sa présence substantielle, sous les espèces sacrées. Les sacrements sont vides ; ils ne sont plus porteurs, en eux-mêmes, de la grâce de la rédemption. C'est donc à participer à des gestes vides que le laïc est élevé et promu. Oh ! certes, le laïc y est devenu l'égal du prêtre, mais d'un prêtre dont le sacerdoce est sans consistance et sans portée. Avec *le sacerdoce des laïcs*, on est donc arrivé entre prêtre et laïc à une égalité dans l'inconsistance et l'impuissance. Et cela s'appelle promotion. Ne nous lassons pas de le répéter : le protestantisme est le royaume de l'absence⁹.

Je sais que l'on insiste beaucoup sur l'importance des tâches temporelles qui constituent l'office propre du laïc et en lesquelles consiste son occupation dominante. Mais quoi, remplir une charge temporelle confère-t-il une grandeur chrétienne au baptisé, à moins que d'être l'effet de la charité qui anime et purifie son cœur ; à moins que de traduire l'offrande des *hosties spirituelles*, c'est-à-dire à moins d'être le signe de l'union toujours plus pure au Christ crucifié ? Mais s'adonner à des tâches temporelles en signe de l'union au Christ crucifié, et donc en offrant des *hosties spirituelles*, cela implique de reconnaître et de vouloir le droit naturel dans la réalisation des tâches profanes ; cela implique davantage encore de participer au saint sacrifice, à l'hostie sacramentelle immolée sur nos autels. Le saint sacrifice étant la fonction propre du prêtre et, d'autre

⁸ — Par la vertu même du sacrement (NDLR).

⁹ — *Itinéraires*, mai 1972, notre article sur saint Pie V.

part, la prise en charge vraiment chrétienne des choses temporelles étant intimement liée au saint sacrifice, on voit que le laïc ne sera vraiment chrétien dans son office de laïc, que s'il commence par avoir le sens de la messe et du sacerdoce.

Dans l'Église catholique, le laïc ne peut être honoré et sa grandeur reconnue que si la prééminence du sacerdoce est affirmée et son exigence de sainteté acceptée dans la joie et la gratitude : *corde magno et animo volenti* (2 M 1, 3). Mais encore faut-il commencer par croire en vérité au sacerdoce de Jésus-Christ Notre Seigneur.

*
* *

On sait que la liturgie affirme fréquemment du Seigneur qu'il est *prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech*. Que signifie cette expression ? On en aura quelque intelligence en revoyant dans la *Genèse* l'histoire d'Abraham. – Le sacrifice de Melchisédech ne fut pas sanglant, mais consista en une offrande de pain et de vin. De plus, ce roi mystérieux apparaît en un certain sens plus grand que le patriarche Abraham, puisque celui-ci lui verse une dîme. Eh bien ! puisque le Christ a institué le sacrifice sacramentel de la messe sous l'apparence du pain et du vin, puisque d'autre part le Christ est infiniment au-dessus d'Abraham – il dit en effet « avant qu'Abraham ne fût moi je suis » –, pour cette double raison, Melchisédech apparaît comme une préfiguration du Christ. Voilà pourquoi le psaume des vêpres du dimanche redit l'admirable verset, repris dans l'épître aux Hébreux : *Tu es sacerdos in aeternum secundum ordinem Melchisedech*¹⁰.

*
* *

Lorsque Jésus consommait sur la croix le sacrifice du testament nouveau et éternel, celle qui lui était le plus profondément unie, celle qui entraînait le plus profondément dans le mystère de son sacerdoce et s'offrait avec lui comme une hostie sans tache, c'était sa Mère, la Vierge Marie. Qu'il lui plaise nous obtenir de pénétrer toujours plus avant dans le mystère du sacerdoce de son Fils.



¹⁰ — He 7, 17 (NDLR).

Le Christ, vraie lumière

I

RAPPELONS quelques textes afin de nous laisser faire par eux, de nous laisser induire par eux en réflexion, en méditation et en prière.

« En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point arrêtée. Il y avait la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde. » – Prologue [de l'Évangile de saint Jean].

« Et le jugement le voici : la lumière est venue dans le monde et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car tout homme qui fait le mal hait la lumière et il ne vient pas à la lumière de peur que ses œuvres ne soient dévoilées. Mais celui qui pratique la vérité vient à la lumière pour qu'il soit manifeste que ses œuvres sont faites en Dieu. » (Jn 3, 19-21)

« Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière et la vie (...). » (Jn 8, 12) – « Aussi longtemps que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde (...). » (Jn 9, 39)

« La lumière est encore pour un peu de temps parmi vous ; marchez tant que vous avez la lumière, de peur d'être surpris par les ténèbres, car celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Tant que vous avez la lumière, croyez en la lumière afin de devenir des enfants de lumière. » (Jn 12, 35-36)

« Je suis venu dans le monde pour être la lumière, afin que quiconque croit en moi ne reste pas dans les ténèbres. » (Jn 12, 46)

1. Ce terme de lumière véritable par lequel le Christ se désigne maintes fois dans saint Jean pourrait sembler, à première vue, général et vague. En réalité, cette généralité est infiniment dense, riche et profonde. D'ailleurs il est deux sortes de généralités selon qu'il s'agit des points les plus communs aux êtres par le dehors et matériellement, ou bien des caractères qui ne leur sont communs que parce qu'ils sont les plus immanents et les plus cachés ; (et, dans ce dernier cas, ce qui est général suppose toutes sortes de richesses, de nuances et de diversifications analogiques) ; c'est de cette seconde manière seulement que l'on peut parler de la généralité des vocables de saint Jean : vie et mort, lumière et ténèbres.

Si la personne du Christ est présentée par le disciple bien-aimé d'une façon moins anecdotique que par les autres évangélistes, les traits n'en sont pas moins précis, et ils sont profondément révélateurs, comme nous le verrons pour ce vocable de lumière.

En sa vie divine, au-delà de son incarnation si l'on peut dire et cependant inséparable d'elle, en tant qu'il demeure dans le sein du Père, le Christ est lumière. Il est le Verbe de Dieu et lumière de lumière.

2. Quand le Verbe s'est fait chair, c'est donc la lumière qui est apparue parmi nous, plus exactement « qui a brillé dans les ténèbres » (car nous, nous sommes ténèbres). Par rapport à nous le Christ est lumière ; cela veut dire que par rapport à notre faculté de voir, de connaître, de juger, d'apprécier, le Christ est notre tout ; dans cet ordre-là, le Christ nous apporte tout et hors de lui nous n'avons en définitive rien. Nous ne pouvons entendre comme il faut le Christ se proclamer lumière sans convenir que la lumière n'est pas en nous, que nous ne sommes par nous-mêmes que ténèbres. C'est qu'en effet, par rapport à la connaissance suprême, surnaturelle, dans la mesure où le Christ n'est pas notre lumière, nous ne savons pas et nous ne voyons pas, quelle que soit notre intelligence ou notre expérience. C'est proprement par le Christ, et par lui seul, que nous devenons ceux qui connaissent.

Il nous illumine¹¹ de deux manières : d'abord en chassant les ténèbres de l'ignorance ; par la révélation qu'il annonce et par sa lumière qui touche notre âme, nous devenons ceux qui savent Dieu et leurs frères et la vie et la mort ; il nous illumine encore en dissipant les ténèbres de l'attachement à nous-mêmes qui obscurcissent notre jugement pratique, nos appréciations. Les ténèbres, ce n'est pas seulement d'ignorer, c'est encore, et bien davantage en un sens, parce que cela engage le vif de notre responsabilité, c'est, dis-je, de ne pas aimer, de ne pas être pris entièrement par la charité en toutes nos tendances, sensibles et spirituelles ; c'est le mauvais amour de soi avec tous les faux discours, tous les faux points de vue, toutes les fausses raisons qu'il amène à chercher et dans lesquelles il tente de nous entourer et de nous endormir. C'est pourquoi, dans la mesure où le Christ devient notre lumière, il déchire nos mensonges et nos illusions et nous éprouvons comme un coup de ciseau dans le rideau de nos ténèbres, ou même comme un coup de pioche dans ce mur. Mais une âme de bonne volonté ne tarde pas à s'éprendre d'un grand amour pour celui qui ne blesse que parce qu'il aime et veut guérir¹².

3. On pourrait ici poser une question. Nous savons tous et nous disons que le Christ est Fils de Dieu et notre Sauveur, qu'il tend à nous transformer en lui, que nous devons l'aimer, lui être dociles et être ainsi assimilés à lui. Qu'est-ce que cela ajoute de dire avec saint Jean qu'il est lumière en lui-même et qu'il veut l'être pour nous et que nous avons à devenir lumière en lui ? En réalité cela ajoute beaucoup : cela décrit un aspect essentiel et trop souvent négligé du salut qu'il nous apporte et de notre attachement, de notre fidélité à lui comme de notre transformation par lui. Les expressions johanniques sur le Christ-lumière ont l'avantage de marquer le rôle essentiel de notre faculté de vision dans le salut. Pour être sauvés, pour être du Christ, c'est d'abord dans notre pouvoir de connaître, de juger, d'apprécier qu'il faut être

¹¹ — Sur la vérité si chrétienne de l'illumination des esprits par le Verbe, voir saint Justin : *1^{ère} et 2^e Apologies*.

¹² — Pascal, *Mystère de Jésus* (éd. Brunschvicg, n° 553). Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur ! — Je te perdrai donc Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance. — Non, car moi qui te t'apprends t'en peux guérir, et ce que je te dis est un signe que je te veux guérir. »

pris par lui ou plutôt se laisser prendre par lui. Quel que soit le degré, fort ou faible, de nos facultés intellectuelles, leurs aptitudes et leur développement, il reste que tous nous avons une aptitude à voir : eh bien ! c'est à la racine même de cette aptitude que nous devons être touchés et transformés par le Christ. « Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » L'avantage des expressions johanniques c'est de faire saisir qu'un chrétien est un être de lumière, qu'une certaine lumière très particulière, surnaturelle à vrai dire, une lumière de vie, habite en lui et se reflète à travers lui. De même que le vocable du Bon Pasteur ou de vigne véritable explicite certains aspects de l'action du Christ par rapport à nous et de nos relations envers lui, de même le vocable de vraie lumière.

La foi est une participation à cette lumière qu'est le Christ. Eh bien ! la manière dont saint Jean nous présente le Christ nous rappelle inéluctablement qu'être chrétien c'est d'abord croire, être participant de la lumière. Cette foi se développera dans des lignes diverses : conversation priante avec Dieu, direction prudente de la conduite, application studieuse. Trois développements qui ne sont d'ailleurs pas au même niveau. C'est la vie de prière (au sens vrai et intégral) qui est première, mais toujours ce qui importera d'abord, c'est la foi. – A la racine de la prière, quelle que soit sa forme, liturgique ou privée, quelle que soit sa difficulté ou sa facilité, il y aura la foi : on sera attentif à se laisser éclairer par la lumière véritable et modeler par elle. C'est dans la foi que la prière ira croissant et se purifiant, ainsi que les spirituels l'ont enseigné. – De même, à la racine de l'application studieuse, de la réflexion théologique il y aura la foi, ce qui entraînera humilité et courage (on le comprend) ; et j'ajoute honnêteté, parce que si le Christ est lumière vraie et sans mélange, nous devons veiller à la probité et à la rigueur des conceptions qui nous le traduisent : tous les énoncés conceptuels ne se valent pas pour l'exprimer à notre intelligence et pour la lui soumettre. – Enfin, à la racine de la direction prudente de notre vie, il y aura la foi : toutes nos intentions, toutes nos expériences, tout ce qui regarde notre commerce avec les hommes, tout ce par quoi ou à travers quoi se fait notre action sera reconsidéré dans la foi.

4. En se proclamant lumière, le Christ nous fait mieux sentir ce qui est décisif dans la foi. Ici encore la manière johannique de s'exprimer est pleine de signification. Car ce qui est décisif dans la foi, ce n'est pas l'élaboration théologique, ce n'est même pas son déploiement en longues prières, même s'il est possible ou requis par notre vocation ou notre situation ; là n'est point la chose centrale de la foi. Ce qui est décisif, c'est qu'elle soit lumière, c'est qu'elle soit elle-même en ce qu'elle a de pur, d'irréductible ; c'est que, à la racine même et au cœur de ce qui est en nous capable de voir, nous soyons touchés et transformés. Ensuite, et d'ailleurs alors inévitablement, nous serons des « ascètes », des « prudents », des « docteurs » si Dieu le veut de nous ; ensuite, la foi connaîtra dans chacun le genre plus spécial de développement qu'elle doit connaître en lui (le premier développement, et commun à tous, étant celui de la vie de prière au sens vrai et intégral) ; quoi qu'il en soit, la première chose pour chacun est d'être un homme de foi et un enfant de lumière.

5. Venons à un point de vue plus pratique, plus immédiatement engagé dans l'action. De quelle manière le Christ deviendra-t-il lumière pour nous ? Qu'est-ce que cela signifiera pratiquement de notre part ? Trois choses, me semble-t-il : humilité d'esprit, docilité, sincérité.

Je parle ici de l'humilité d'esprit au sens le plus profond, au sens surnaturel ; non pas celle du savant ou du philosophe. Cela touche à la racine même de notre intelligence et de notre liberté sollicitées par la grâce. C'est la disposition qui nous fait convenir que, non seulement la lumière n'est pas en nous, mais que ce sont les ténèbres qui sont notre partage et dès notre naissance.

Sans tomber dans l'allégorie, on pourrait considérer dans ce sens le miracle de la guérison de l'aveugle-né. Cet homme était donc aveugle de naissance (et non point par punition, mais simplement en vertu du destin ; au fond en vertu de la sagesse mystérieuse de Dieu qui voulait faire éclater sa gloire à travers lui dans cette triste condition d'aveugle) ; ce pauvre mendiant, dis-je, qui était aveugle de naissance, n'a vu la lumière du jour périssable et n'a cru au Fils de Dieu éternel qu'après avoir pris une nouvelle conscience, en quelque sorte, de son aveuglement, qu'après avoir été confirmé par l'opération symbolique du Christ dans l'expérience de ses ténèbres. Le Christ a craché sur la terre pour faire de la boue et, lui appliquant cette boue sur les paupières, il a comme redoublé son aveuglement. C'était la condition préalable pour que le bain dans la piscine de Siloë (« ce qui signifie envoyé ») lui rende la vue. Eh bien ! le Christ, pour nous faire redevenir lumière, pour aviver en nous la lumière de la foi et la rendre plus réelle et plus réaliste, pour faire de nous des fils de lumière, nous amène d'abord à convenir de nos ténèbres.

En dehors de cet aveu, en dehors de cette explicitation, si on peut dire, des ténèbres dont nous n'avons même pas conscience et auxquelles nous sommes habitués dès toujours, dans lesquelles nous habitons naturellement, bref, sans l'humilité de l'esprit, nous ne pouvons pas être guéris. Il ne faudrait point penser – et c'est si fréquent – que cette humilité, bonne au début, au moment d'une conversion ne serait plus de mise par la suite. On voit ainsi beaucoup de chrétiens qui se sont ouverts à la foi, ou même qui ont monté dans la foi grâce à l'humilité dont je parle, et qui ont fini par s'installer ; ils n'estiment plus réellement (quoi qu'il en soit de leurs paroles) avoir une part de ténèbres. Pitoiable illusion. Sans doute il est bien vrai que la guérison de l'aveugle a été opérée par une seule onction, et qu'une fois la vue recouvrée il l'avait, et elle lui restait ; et de même il est bien vrai que celui qui vient à la foi ou dont la foi grandit, il tient cela. Mais la comparaison ne va pas plus loin. – A la différence de la vue, sa foi est appelée à toujours grandir, elle n'est pas donnée pour rester inerte ; or les conditions de sa croissance sont proportionnellement les mêmes que celles de son apparition : l'humilité, le désir de toujours mieux savoir que l'on est encore ténèbres. Nous retrouvons ici une loi

fondamentale de la vie spirituelle : rien n'est acquis¹³, tout est donné à tout instant, à la condition d'être pauvre et de vivre cette pauvreté. Une des choses assurément les plus lamentables est de voir végéter – et parfois mourir – tant de fils de lumière, par leur suffisance et leur orgueil – parce qu'ils s'aveuglent avec leur propre justice¹⁴.

6. La seconde condition pour que le Christ nous illumine, c'est la docilité, c'est d'entendre docilement sa révélation, de l'écouter, de la méditer, de comprendre ainsi que Dieu est amour et qu'il attend de nous l'amour, que tous ses préceptes se résument en celui-là. Ici l'enseignement de saint Jean ne nous suffit pas, joignons-y les synoptiques et saint Paul et saint Pierre et l'Apocalypse et l'enseignement ordinaire de l'Église et, si nous pouvons, la théologie. Tout ce que le Christ nous a révélé sur le Père, sur lui, sur nos frères, tous ses préceptes héroïques de charité et de détachement de nous-même, si cela est accueilli avec avidité et admis humblement, si nous y revenons sans cesse (du moins si nous essayons), alors le Christ devient notre lumière ; « nous sommes transformés de clarté en clarté¹⁵ ».

D'ailleurs, c'est plus encore par une attention comme immobile à lui-même, sans considérations discursives, c'est par un recueillement en lui difficile à décrire, c'est plus encore par là que par une attention au détail de son enseignement et de ses préceptes que le Christ pourra devenir pour nous lumière. Naturellement les deux attitudes ne s'excluent pas, au contraire ; notre recueillement dans le Christ n'a toute sa profondeur que si nous avons déjà une certaine connaissance détaillée de sa personne et de son message. Il reste que cette connaissance-là est enracinée dans une communion silencieuse et sans discours, et c'est par elle surtout que le Christ nous illumine. C'est ce que voulait dire la petite Thérèse : « Jésus enseigne sans bruit de parole ; jamais je ne l'ai entendu parler, mais je sais qu'il est en moi. A chaque instant il me guide et m'inspire : j'aperçois juste au moment où j'en ai besoin des clartés inconnues jusque-là¹⁶. »

7. Enfin, pour devenir notre lumière, le Christ demande la sincérité de la conduite. Sa réflexion à Nicodème nous le fait comprendre ainsi que ses déclarations aux Pharisiens : « Et le jugement le voici : la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car tout homme qui fait le mal hait la lumière, et il ne vient pas à la lumière de peur que ses œuvres ne soient dévoilées. Mais celui qui pratique la vérité vient à la lumière, pour qu'il soit manifeste que ses œuvres sont faites en Dieu. » (Jn 3, 19-21) « Comment pourriez-vous croire, vous qui recevez la gloire les uns des autres et ne cherchez la gloire qui vient de Dieu seul ? » (Jn 5, 44) C'est le cas des Pharisiens de tous

¹³ — Je ne nie pas les vertus acquises, ni le mérite surnaturel, ni le progrès de l'âme. Je parle au sens où la petite Thérèse disait : « Les vertus sont un trésor que le bon Dieu a mis dans la main de son enfant ; mais c'est toujours le trésor du bon Dieu. »

¹⁴ — On pourrait illustrer ceci par l'histoire de Port-Royal : elle présente, hélas ! de nombreuses répliques.

¹⁵ — 2 Co 3, 18 (NDLR).

¹⁶ — *Histoire d'une âme*, édition de 1937, p. 146.

les temps ; avec toutes leurs vertus et leur science de Dieu et leurs dévotions, ils ne sont pas lumière, parce qu'ils ne font pas la vérité.

II

8. Il est sûr que le Christ ne cesse pas de nous éclairer, qu'il tend à nous faire devenir lumière en lui et que cela ne se fait pas seulement par l'enseignement, par le « didactique », pas seulement même par la prière au sens strict, mais aussi à travers l'expérience de la vie et des hommes.

Dans notre vie la plus quotidienne, dans nos responsabilités, nos souffrances et nos joies, mais surtout nos souffrances, nous recevons tous des lumières qui devraient finir par nous amener au Christ. Si ces expériences sont vécues dans la foi, nous nous dégageons progressivement des ténèbres qui sont en nous. « Moi lumière, je suis venu dans le monde afin que celui qui croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres. » Le tout est seulement de savoir si la lumière de l'expérience des choses et des hommes est référée au moi pour le protéger précautionneusement ou l'exalter, ou bien à la charité, au don de soi à Dieu et à ses frères. On ne saurait trop insister sur l'importance d'être fidèle en cela. Ce n'est pas en vain que l'on reçoit par exemple une lumière concrète sur le caractère sacré de l'amour ou de l'amitié, sur sa propre fragilité, sur sa méchanceté ou sur la pauvreté de ceux qu'on aime le plus, ou sur la beauté des créatures inévitablement éphémères, ou sur la précarité des œuvres des hommes, que sais-je encore ? A travers ces expériences de la vie commune, le Christ est présent et veut nous illuminer. Si nous croyons en lui à ces moments-là, si nous n'évitons pas de croire en lui activement, c'est lui-même dans son mystère qui devient notre lumière intérieure et vivante. La lumière que donne l'expérience est alors toute changée. Ce n'est plus elle seulement qui nous éclaire, mais le Christ à travers elle. Acquérir notre expérience en Dieu, c'est permettre au Christ de devenir notre lumière, c'est aussi, et par le fait même, être pauvres de notre expérience.

Cette foi active suppose la prière, la bonne volonté de se rendre attentif au Seigneur ; elle suppose encore un grand courage pour ne pas se laisser ressaisir par les ténèbres dont le rideau vient d'être déchiré et commençait à craquer ¹⁷.

Ceux qui ont choisi d'être au Christ en renonçant *quasi* entièrement aux expériences de la vie commune des hommes, c'est surtout à travers l'oraison que le Christ devient leur lumière. Pour les autres, sans doute pour la plupart, c'est à travers l'oraison, bien sûr, mais aussi à travers l'expérience, que cette merveille de l'illumination leur est accordée ; c'est toujours quand même à travers l'oraison, car l'expérience de la vie ordinaire n'amène à cette grâce que si elle est prise dans l'oraison ou si elle y prépare. Et cependant, c'est à dessein que j'ai surtout parlé de l'expérience : c'est afin que la part

¹⁷ — Se rappeler la parabole du semeur : le bon grain de la parole de Dieu parmi les fourrés d'épines...

profane de la vie, cette part qui prédomine si souvent, soit admise et reconnue pour ce qu'elle doit être : un milieu à travers lequel passe la lumière du Christ, un moyen pour que le Christ devienne notre lumière.

9. « Je suis la lumière du monde. – Vous êtes la lumière du monde. » De ces deux paroles du Christ, la seconde est manifestement l'écho de la première ; et c'est justement en écho qu'il faut l'entendre et la pratiquer.

On sait le courage, parfois terrible pourrait-on dire, qui est nécessaire afin d'être la lumière des hommes et de les éclairer, non seulement dans la prédication, mais aussi dans le dialogue, ou encore dans le témoignage d'une tâche bien faite, intégralement fidèle à la lumière. Cela implique de se perdre dans la lumière et de souffrir des ténèbres sans se lasser jamais, sans renoncer à donner la lumière. – D'autre part, s'il est vrai que nous donnons la lumière, si nous y passons tout nous-même, si nous ne sommes pas simplement des messagers absents de leur message et dont le Christ se sert malgré eux, à ce moment-là nous devenons humbles, effacés, reconnaissants, abandonnés. Car c'est lui seul qui éclaire, et plus il nous permet de la laisser rayonner à travers nous, plus nous sommes transformés en lui et devenons des enfants de lumière.

Le Christ, qui ne veut autre chose sinon être pour nous pain vivant, bon pasteur, lumière et vie, ne peut arriver à l'être que si nous avouons notre faim et notre incapacité à la satisfaire, notre égarement hors du bercaïl, nos ténèbres et notre mort.



La rédemption par la croix

Le lien entre la passion du Christ et sa résurrection

DANS l'Église catholique, jamais la passion n'a été comprise comme un échec ; la résurrection n'a pas été comprise non plus comme devant *évacuer la croix*, nous exempter de porter l'image du Seigneur crucifié ; mais surtout la résurrection n'a jamais été interprétée par la sainte Église comme une projection mythique du rêve insensé de transmutation de notre espèce, tout à tour par la technique, la révolution, la syncrétisme religieux.

*
* *

L'Église a toujours tenu la passion pour ce qu'elle est : un excès de charité, un témoignage confondant d'obéissance et de religieuse soumission, enfin un comble de souffrance pour le salut des hommes (Ep 2, 4) ; un comble de souffrance qui, offert avec l'amour et la religion en quelque sorte infinis du Verbe de Dieu incarné, satisfait pour tout péché, mérite toute grâce, nous délivre de l'emprise de Satan et nous ouvre la porte du ciel¹⁸. En considérant les choses d'un point de vue complémentaire, disons que la passion agit non seulement par manière d'exemple, mais encore à titre de mérite, de satisfaction, de sacrifice ; enfin elle nous touche par une causalité efficiente instrumentale.

Non moins que dans la passion, l'Église considère dans la résurrection un mystère surnaturel. Le Christ entre dans la vie glorieuse qui lui revient de plein droit pour deux raisons : parce qu'il est égal au Père ; ensuite, parce qu'il est nécessaire que, ayant été traité avec la dernière injustice, il soit exalté par-dessus tout.

Le Christ entré dans sa gloire agit en nos cœurs, non certes parce que sa résurrection aurait la vertu de mériter ou d'expier : c'est impossible puisque son état n'est plus celui du *viator*¹⁹ ; mais, en vertu de sa résurrection, le Christ configure notre âme à la vie nouvelle qui commence en lui, – dans l'attente du jour, le dernier des jours de la terre où, lui qui est le nouvel Adam, agira sur le corps de tous les fils du premier Adam en les faisant tous ressusciter.

*
* *

¹⁸ — Voir III, qq. 46 à 52.

¹⁹ — Celui qui est dans le chemin (*via*) (NDLR).

Si nous méditons droitement sur la résurrection du Seigneur au matin de Pâques nous ne risquons pas d'oublier ses tourments du Vendredi-Saint, ni les préceptes qu'il nous a donnés de faire pénitence et de livrer notre vie pour lui et avec lui. En effet le Christ du matin de Pâques se montre à nous avec les cicatrices du Vendredi-Saint, il insiste même pour nous les faire considérer attentivement et nous les faire toucher. Mais inversement, parce que désormais les cicatrices sont indolores, parce que le Christ échappe au poids de la mortalité et à la loi de la souffrance, nous comprenons, en l'adorant avec Marie-Madeleine dans le jardin en fleurs, ou avec Thomas Didyme dans la salle bien close, que les supplices du Vendredi-Saint lui ont mérité cette gloire, et que sa vie nouvelle est l'image du renouvellement de nos âmes, si, du moins, nous avons part à sa croix.

Pâques ne peut donc pas être isolée du Vendredi-Saint, pas plus que les cicatrices radieuses de Jésus glorifié ne pourraient exister sans les plaies sanglantes de Jésus crucifié. Ce qui apparaît en pleine lumière à la résurrection n'est pas autre chose que ce qui était réalisé lors de la crucifixion, mais dans les ténèbres. Si l'offense du péché, la peine due au péché, l'esclavage sous le joug du diable n'avaient pas été détruits par la mort sur la croix, jamais le Seigneur ne se serait relevé du tombeau.

Les bienfaits infinis du salut : réparation du péché, retour de la grâce, naissance de l'Église, maternité spirituelle de Marie nous ont été donnés par la mort du Seigneur sur la croix. C'est pour cela qu'il a expiré en disant *consummatum est*²⁰. Le salut est vraiment consommé ; les réalités du salut ont vraiment atteint leur plénitude : Pâques et Pentecôte vont venir moins pour consommer que pour manifester.

Ces remarques, simple écho de la doctrine commune des pères et des théologiens, devraient écarter toute forme de spiritualité qui prétend isoler la résurrection de la passion. On laisse supposer que la résurrection inaugure une autre religion que celle de Jésus crucifié. C'est bien impossible. La résurrection consacre seulement, si on peut dire, appose le sceau de Dieu sur la seule religion qui soit, celle qui fut inaugurée par Jésus crucifié. « *Per suam passionem initiavit ritum christianæ religionis, "offerens seipsum oblationem et hostiam Deo"* (Ep 5, 2) ; la passion du Christ marque l'origine du rite de la religion chrétienne : "Le Christ s'est offert lui-même à Dieu comme hostie et oblation"²¹. »

L'œuvre terrestre du Christ, l'œuvre que le Père a donnée à faire au Verbe incarné, l'œuvre du salut s'achève avec le *consummatum est*. Mais il faut que le Christ soit glorifié par son Père, que les fruits du *consummatum est* soient déployés sur les âmes. De là la résurrection, l'ascension et la mission de l'Esprit-Saint. Par la résurrection n'est pas inauguré un nouvel Évangile, mais la résurrection nous assure que le seul Évangile qui soit, l'Évangile de la croix, devient agissant dans nos cœurs avec l'espérance de la gloire.

Après cela, on comprend mieux l'insistance de saint Paul à ne vouloir connaître que Jésus et Jésus crucifié (1 Co 2, 2). Il n'ignore pas, pour autant, Jésus ressuscité. Il ne peut absolument pas l'ignorer. Car la victoire sur le péché, sur le monde et sur Satan déjà

²⁰ — Tout est consommé, Jn 19, 30 (NDLR).

²¹ — III, q. 62, a. 5.

obtenue par la croix, mais d'une manière tout à fait obscure et cachée, ne pouvait pas ne pas devenir manifeste, par la résurrection et l'ascension. *Il était nécessaire que le Christ* qui souffrait pour nous, qui aimait le Père au point de lui obéir jusqu'à la mort, *entrât ainsi dans la gloire* (Lc 24, 26). Saint Paul, qui avait la science de la croix de Jésus, avait nécessairement la science de la gloire et cela de la seule manière qui soit juste, car il ne voyait la gloire que dans une dépendance absolue à l'égard de cet excès de douleur et d'amour (voir Ph 2, 5-11).

Ce serait folie de prêcher la liberté évangélique dans un « kérygme » pascal, qui serait inconscient de la passion. Mais l'apôtre qui possède quelque intelligence de Jésus crucifié annoncera le message de délivrance qui est celui de l'Évangile, de la seule manière qui ne conduise pas à l'illumineisme ou à quelque messianisme insensé et destructeur ; il montrera que cette délivrance procède uniquement d'une grâce qui nous configure à la mort du Christ pour nos péchés ; on ne participe à la vie nouvelle du Christ glorieux que parce que d'abord l'on est uni par la foi et la mortification à son immolation pour le péché.

Le repos, la paix, l'envol de la spiritualité chrétienne peuvent bien trouver leur exemplaire accompli dans la résurrection du Seigneur, elles n'ont d'autre source que la passion, car ce repos, cet allègement intérieurs exigent l'oubli de nous-mêmes, la perte de nous-mêmes dans le Bien-Aimé ; or l'oubli et la perte de nous-mêmes nous font porter, en quelque manière, les marques de sa passion.

*
* *

Une lecture attentive des textes liturgiques et des passages de l'Écriture nous permettra de mieux saisir le rapport entre la résurrection et la passion et comment c'est la croix du Seigneur qui est au principe de toute vie surnaturelle. Comme le dit saint Paul aux Galates : nous ne pouvons *nous glorifier que dans la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ* (Ga 6, 14).

A l'office du Vendredi-Saint, lorsque vêtu de deuil, le prêtre fléchit le genou et chante solennellement les grandes oraisons, lorsqu'il dévoile la croix pour l'adorer pieds nus et la faire ensuite adorer, lorsqu'il célèbre, en un mot, le mystère de la mort du Seigneur, il ne pense pas à la résurrection : chaque chose en son temps ; il se souvient de la crucifixion très cruelle et très pieuse de Notre Seigneur et de la compassion de Notre-Dame ; mais ce souvenir, loin d'être désespérant, est pénétré de paix et de consolation parce que cette douleur si profonde, cette mort si dure et si injuste, nous méritent toute grâce, ont le pouvoir de toucher la liberté pour la convertir, enfin ouvrent toutes grandes les portes du ciel. C'est la ruine de l'enfer et la victoire de la grâce, *bien que* la victoire *soit de nuit* dirait le Docteur du Carmel : *aunque es de nocte*.

« *Ecce lignum crucis in quo salus mundi pependit* ; voici le bois de la croix auquel a été suspendu le salut du monde. » Le bois de la croix qui, dans sa matérialité, est un effroyable instrument de torture est, en vérité, aux yeux de la foi qui pénètrent les secrets

divins, le nouvel *arbre de vie* qui présente au Père du ciel la victime divine, rançon de notre salut : *in quo salus mundi pependit*. – L’hymne de saint Venance Fortunat compare la croix au plateau d’une balance sur lequel repose le poids de la réparation suffisante, et comme infinie, pour les offenses de l’humanité perdue :

<i>Dulce lignum, dulces clavos</i>	Doux bois qui par des clous de douceur
<i>Dulce pondus sustinet...</i>	Soutiens un poids si doux...
<i>Statera facta corporis</i>	Balance de ce corps (divin)
<i>Tulitque praedam Tartari</i> ²² .	Elle arrache sa proie à l’enfer.

La douceur, la surnaturelle tendresse, la profondeur d’évocation de l’hymne du grand poète de la romanité déclinante, nous persuadent de situer la mort de Jésus dans son ordre unique et réservé, au-delà de toute autre mort humaine. C’est ici la mort humaine du Fils de Dieu incarné, *Un de la Trinité, consubstantiel au Père*, Fils éternel de Dieu qui subsiste, le même, dans la nature divine et dans la nature humaine ; *plein de grâce et de vérité* dans son âme toute sainte. La mort est ici voulue et choisie en toute liberté ; un amour, une religion sans borne enveloppent de toute part l’angoisse et la dérélition, de sorte que la puissance de l’enfer vole en éclats au moment même qu’elle paraît dominer et terrasser le Fils de l’homme. Cette mort se situe, pour ainsi dire, dans un autre espace que l’espace visible et l’horizon de Jérusalem ; elle s’accomplit dans l’espace surnaturel de l’universelle rédemption, dans l’horizon infini de la réconciliation par la grâce de Dieu.

Pour suggérer ces mystères, l’hymne magnifique parle, tour à tour, de victoire, de naufrage conjuré, de spontanéité parfaite dans l’offrande, de purification illimitée, qui s’étend à la planète tout entière. A mesure que la doctrine de cet hymne inspiré pénètre dans nos cœurs avec la mélodie grégorienne, nous découvrons mieux les trésors de grâce contenus dans l’agonie et la mort de Jésus ; nous dépassons la naturelle compassion envers le juste voué à l’opprobre et à l’ignominie pour adorer et bénir le Fils de Dieu Rédempteur.

<i>Pange lingua gloriosi</i>	Célèbre ma langue la victoire
<i>Lauream certaminis...</i>	Et les lauriers de ce combat...
<i>Se volente, natus ad hoc</i>	De son plein gré, étant né pour cela,
<i>Passioni deditus...</i>	Le Christ s’est livré à passion...
<i>Sola digna tu fuisti</i>	O croix, toi seule fus digne
<i>Ferre mundi victimam</i>	De porter la victime offerte pour le monde
<i>Atque portum preparare</i>	D’être l’arche qui conduit au port
<i>Arca mundo naufrago...</i>	Le monde qui fait naufrage...
<i>Terra, pontus, astra, mundus</i>	Terre, mer, astres, et monde
<i>Quo lavantur flumine...</i>	Quel flot purifiant a ruisselé sur vous ²³ .

²² — Hymne du temps de la passion (NDLR).

²³ — Variantes entre la version de cette hymne au rite dominicain et la version au rite romain. – On peut se reporter au texte de Migne, si on trouve une Patrologie latine. Ou bien à Spitzmuller, *La poésie latine chrétienne au Moyen-Âge* (Desclée de Brouwer, Paris).

Cependant beaucoup plus encore que l'hymne de Venance Fortunat et les autres parties de l'office du Vendredi-Saint, c'est la communion sacramentelle, après avoir ramené le ciboire du reposoir fleuri, c'est la participation au corps de Jésus-Christ sous les saintes espèces, c'est l'eucharistie reçue en ce saint jour, qui rend sensible l'efficacité de grâce, le pouvoir de vaincre le péché qui appartiennent en propre à la mort du Seigneur. En recevant le corps de Jésus-Christ dans le saint sacrement, à l'heure même où Notre-Dame l'avait tenu inanimé sur ses genoux, comment ne pas percevoir que sa mort est source de vie ? Avant de mourir pour nous, Jésus a déployé sa puissance de façon à demeurer à jamais vivant et présent parmi nous, quoique sous des espèces étrangères. Maintenant, élevé dans sa gloire, il continue de nous toucher à travers les signes sacramentels de sa passion. En vérité, si cette passion n'était pas principe de vie et cause de toute grâce, que signifierait la communion, surtout au soir du Vendredi-Saint ?

Il a encore déployé sa puissance et nous a manifesté son amour au point de nous donner une Mère dans l'ordre de la grâce. Pas plus qu'il n'y a d'Église sans mystère de l'eucharistie, pas davantage il n'y a d'Église sans une Mère de grâce. Pas plus qu'il n'y a de Christ sans maternité divine et virginale, pas davantage il n'y a de vie de l'Église, de formation de l'Église unie au Christ, de *défense* de l'Église, sans maternité spirituelle. De même que le Verbe de Dieu, en prenant notre chair, a fait qu'il y eût une Vierge Mère de Dieu, de même en s'offrant en sacrifice pour nos péchés, il a fait qu'il y eût sa Mère unie à lui dans cette passion qui nous sauve et il l'a *déclarée notre Mère selon la grâce*.

En même temps que la liturgie, les textes de l'Écriture font percevoir que la passion est un mystère surnaturel ; non simplement un mystère de souffrance humaine, mais un mystère *intrinsèquement divin*. Rappelons quelques passages des Écritures inspirées : la déclaration solennelle devant Caïphe : *Je suis le Fils de Dieu* ; – l'affirmation tranquille devant les Pharisiens : *Je donne ma vie de moi-même, j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre* ; – le gémissement déchirant et pourtant abandonné : *Abba, Père... non pas ma volonté, mais la vôtre* ; – l'ordre donné à Pierre : *Remets ton épée à sa place... l'imagines-tu que je ne pourrais recourir à mon Père qui m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'anges ?* – de semblables paroles, choisies entre beaucoup d'autres, toutes aussi formelles, indiquent avec assez de clarté en quoi cette passion est un mystère à plusieurs titres : à la fois mystère du Fils de Dieu, mystère porteur de la grâce et victoire sur le péché.

La passion est indivisiblement tout cela. D'abord, parce que, étant soufferte librement par le Fils de Dieu incarné, – (*Je suis le Fils de Dieu... je donne ma vie de moi-même*) – elle détient une valeur rédemptrice surabondante et sur elle se fonde toute réparation. – La passion est encore mystère en ce que la peine assumée par le Christ à cause du péché est d'une intensité sans exemple et ne saurait être comparée à aucune autre : *Arrêtez-vous et regardez, et dites s'il est douleur semblable à ma douleur*. Il n'est pas de douleur semblable à la douleur du Christ parce que l'humanité qu'il a assumée n'est semblable à nulle autre en perfection de nature et de grâce. Son corps a été formé par le Saint-Esprit lui-même dans le sein de la Vierge Immaculée, et son âme est d'une sainteté proportionnée à son union personnelle avec le Verbe et à sa mission de chef de l'humanité rachetée. Eh bien ! c'est dans un tel corps qu'il a subi les outrages rapportés

par les évangélistes ; c'est dans une telle âme qu'il a ressenti l'horreur des péchés du monde. La douleur de Jésus était assez intense pour faire sortir l'âme du corps. *Mon âme est triste jusqu'à mourir*, disait-il pendant la prière de l'agonie. La douleur était d'autant plus aiguë qu'elle était sans mélange, non adoucie par la consolation de la vision de Dieu. *Chacune des facultés du Christ*, nous explique saint Jean Damascène, *s'exerçait d'après ce dont elle était capable*²⁴. Ainsi, d'une part, il eût été nécessaire pour que la souffrance fut normalement tolérable que l'âme du Christ reçoive la joie de la vision de Dieu, mais d'autre part, du fait que le Christ tenait à expier surabondamment nos péchés, la joie de la vision ne descendait que d'une manière très mystérieuse jusqu'à cette zone de l'âme où Jésus se sentait défaillir ; la joie de la vision était comme arrêtée, dans son rejaillissement normal, au moment même où il eût été le plus nécessaire d'éprouver toute la douceur de ce rejaillissement. Il s'en suivit comme une dislocation intérieure, un déchirement inimaginable. Ce tourment inouï ne pouvait exister qu'en celui qui, voyant Dieu face à face, acceptait cependant de recevoir à plein, dans une zone de son âme, l'horreur de tous les péchés. Jésus a donc souffert dans sa passion bien au-delà de ce que souffrira jamais un homme. « Dans l'agonie (Jésus) souffre les tourments qu'il se donne à lui-même (...). C'est un supplice d'une main non-humaine mais toute-puissante²⁵. »

Ce ne sera pas trop de l'éternité, lorsque nous verrons clairement qu'il est Dieu, ce Jésus que nous adorons sur terre dans la foi ; ce ne sera pas trop des *siècles éternels* pour avoir l'intelligence du cri de déréliction : *Éli Éli, lamma sabacthani*. Mais ce cri déchirant, et pourtant apaisé, jeté vers le Père pendant la dernière et définitive agonie, celle du Calvaire, ne fait que répercuter la plainte sourde et pénétrée d'abandon que Jésus laissait échapper pendant l'agonie préparatoire, celle du Jardin des oliviers. *Tristis est anima mea usque ad mortem... Si possibile est, transeat a me calix iste...* Mon âme est triste jusqu'à la mort... S'il est possible, que ce calice passe loin de moi²⁶.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? C'est le début du Psaume 21 qui continue ainsi : *La voix de mes péchés éloigne de moi le salut*. Ce ne sont pas les péchés de Jésus-Christ, lui dont nous disons qu'il est toute sainteté : *Tu solus sanctus*. Mais c'est bien l'horreur, comme infinie, des péchés des hommes, de nos péchés, que Jésus-Christ seul était capable d'assumer véritablement.

On voudrait s'arrêter ici. Mais n'ayant pas encore dénombré tous les aspects du mystère de la passion, nous ne laisserons pas de poursuivre, espérant que notre discours infirme, fondé sur les exposés des pères et des théologiens, ne trahira pas la vérité de la révélation. Donc, la passion qui est mystère intrinsèquement divin, dans la texture de cette douleur unique, la passion est encore mystère, à la considérer en ses effets.

Ces effets de grâce étant d'une efficacité plénière, nous pouvons en vérité parler de victoire ; notre esclavage à l'égard du péché est définitivement aboli, puisque le Christ a satisfait au Père pour nos offenses ; notre servitude sous l'empire du diable n'a plus de raison d'être, puisque la rançon de la liberté de nos âmes a été offerte par le Rédempteur ;

²⁴ — III, q. 46, a. 6.

²⁵ — Pascal, *Mystère de Jésus*, (Pensées, n° 553, éd. Brunschvicg).

²⁶ — Mt 26, 38-39 (NDLR).

enfin le sacrifice qui nous réconcilie avec Dieu et nous ouvre la porte du ciel est accompli en toute perfection, puisque Jésus qui verse son sang sur la croix, est en même temps le prêtre très saint et la victime immaculée²⁷. Ainsi nous reconnaissons avec toute l'Église une victoire complète dans la passion du Seigneur ; victoire sur le démon et le péché ; victoire sur nos convoitises et sur le monde, y compris le monde moderne de l'apostasie organisée. Nous chantons comme l'Église dans la *Préface de la croix* : *ut qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur per Christum Dominum nostrum* : par le bois (c'est-à-dire par l'arbre de la science) le diable nous avait vaincu ; mais il est vaincu à son tour, et par le bois de la croix nous sommes victorieux dans le Christ Jésus.

*
* *

Reine du ciel réjouissez-vous, parce que celui que vous avez mérité de porter, voici qu'il est ressuscité comme il l'avait dit. Alleluia... Resurrexit sicut dixit. Il avait prophétisé qu'il reprendrait sa vie après l'avoir donnée librement pour notre salut. Voici que c'est fait. C'était du reste inévitable car la *dispensation* de mortalité, d'abaissement et d'angoisse, choisie à cause du péché à réparer, devait prendre fin aussitôt que la rançon aurait été versée, et avec quelle surabondance : « *O inestimabilis dilectio caritatis, ut servum redimere. Filium tradidisti.* – O dilection ineffable de la charité (divine) : pour racheter l'esclave, vous avez livré le Fils », comme le proclame l'Église dans l'*Exsultet*. Une fois la satisfaction offerte, le naturel rejaillissement de la divinité sur la nature humaine, que la transfiguration nous faisait pressentir, ne peut plus être empêché et ne s'arrêtera plus. Voyons bien toutefois que ce naturel rejaillissement tient compte de la passion et en glorifie les stigmates. La vie glorieuse que le Christ ne quittera plus n'est point indifférenciée, si l'on peut dire, et sans rapport intime avec la passion : elle en retient, au contraire, elle en consacre les marques ; elle n'est pas exempte de cicatrices.

*
* *

Les chrétiens charnels inclineraient à espérer de la victoire de Pâques l'avènement d'un monde de rêve dans lequel nous n'aurions plus à participer à la croix du Seigneur par la foi, les sacrements et la conversion quotidienne. Quant aux néo-modernistes, eux qui ont cessé de croire réellement à la divinité du Christ, ils « réinterprètent » la

²⁷ — *Passion, cause satisfaisante de notre salut* : le Christ est propitiatoire pour nos péchés, non seulement les nôtres mais ceux du monde entier (1 Jn 2, 2) ; Dieu l'a établi propitiatoire par la foi en son sang (Rm 3, 25). – *Passion, ayant un effet de libération à l'égard du péché et de la servitude sous l'empire du diable* : Vous avez été rachetés... par le sang précieux de l'agneau immaculé et sans tache (1 P 1, 18) ; il nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang (Ap 1, 5). Désormais le prince de ce monde va être jeté dehors (Jn 12, 3). Le Fils de l'homme est venu... pour donner sa vie en rédemption pour beaucoup (Mt 20, 28). – *Passion, constituant le vrai sacrifice parfait et définitif* : le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même à Dieu pour nous comme une oblation et une hostie d'agréable odeur (Ep 5, 2) ; et surtout les grands textes de l'épître aux Hébreux, chap. 10 et 11.

résurrection, du reste en y mettant les formes, comme le mythe de la transmutation prochaine de l'humanité par les énergies progressivement dominées des techniques et des organisations. Or, les textes de l'Écriture sur la résurrection du Seigneur, s'ils répugnent radicalement à la transposition hérétique des néo-modernistes, n'apportent pas non plus la moindre justification à l'espérance mondaine et charnelle des chrétiens sans courage et sans amour. Certes les apparitions pascals manifestent avec tant de netteté et de douceur l'état glorieux du Seigneur Jésus que nous ne pouvons douter de sa victoire : il sort du tombeau sans déranger l'énorme pierre, il se trouve au milieu des disciples toutes portes étant fermées, il leur donne à toucher un corps soustrait à la pesanteur charnelle et cependant palpable. Mais cette victoire du Christ, dont les témoignages sont à ce point évidents et sensibles, loin de faire abstraction du salut par la seule croix, ne fait que le confirmer. « *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ?... Ainsi était-il écrit que le Christ devait souffrir et ressusciter le troisième jour et que l'on prêchât en son nom à tous les peuples la pénitence en vue de la rémission des péchés...* » (Lc 24, 26 et 46-47) Le mystère du salut par la croix n'est pas rejeté dans l'ombre, déplacé ni affaibli par la victoire de Pâques ; il est seulement confirmé et illuminé.

Que par ses plaies glorieuses le Christ Seigneur nous garde et nous protège ; telles sont les paroles du prêtre pendant qu'il fixe les cinq grains d'encens sur le cierge pascal au début de la veillée solennelle du Samedi-Saint. Il nous rappelle par là deux vérités inséparables ; d'une part le Christ est maintenant entré dans la gloire, mais, par ailleurs, c'est en vertu de la passion, dont il porte à tout jamais les empreintes, qu'il nous protège et nous sauve.

En écoutant le chant grandiose de l'*Exsultet*, après la procession du cierge pascal, nous comprendrons encore mieux que la croix était nécessaire pour détruire le péché mais aussi que la victoire était déjà présente dans la croix. Nous accepterons mieux la croix dans notre vie sans oublier jamais que, dans cette croix, la gloire est déjà cachée et qu'elle sera manifestée un jour pour toute l'éternité bienheureuse.

La résurrection, si elle n'ajoute à la passion aucune réparation de plus, aucun mérite, possède cependant une grâce propre, irréductible, et qui est active pour notre salut : la grâce de nous animer à vivre de la vie nouvelle qui est son partage, la grâce de nous entraîner à le rejoindre dans la béatitude...

Le monde

I

1. En relisant les paroles de Jésus sur le monde, telles que saint Jean les rapporte, on a d'abord l'impression d'une incompatibilité entre le disciple et le monde, d'une exclusion, d'une mise à la porte : « Vous n'êtes pas du monde pas plus que je n'en suis ²⁸. » Saint Paul fait écho lorsqu'il dit : « Le monde est crucifié pour moi et moi pour lui (...). La sagesse de Dieu est folie pour le monde ²⁹. » On ne peut se faire illusion sur la solitude dans laquelle le Seigneur jette son disciple : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups (...). Si le monde vous hait, il m'a haï le premier, sachez-le bien ³⁰. »

Le Seigneur ne nous laisse pas la possibilité de nous réfugier dans ces illusions accommodantes rééditées par les chrétiens au cours des siècles. Beaucoup trop de chrétiens disent aujourd'hui : « Mais, pour pénétrer ce milieu... , pour nous faire tout à tous..., parce que tout doit être baptisé..., nous pouvons bien aller jusque-là, nous pouvons bien faire ou écrire cela... » Il y aurait lieu de savoir si ce sont là des prétextes de disciples qui n'ont jamais bien compris la nature de leur présence dans le monde ou des raisons miséricordieuses d'apôtre qui se sont gardés du mal. Je n'ignore pas que connivence et miséricorde peuvent se mêler, qu'il peut y avoir de tout cela un peu. Il vaut la peine cependant de se demander dans quelle direction on s'engage, quel élément prédomine, quel parti l'on veut prendre, serait-ce la position pragmatique d'éviter l'engagement net dans une direction donnée et, pour ne pas se compromettre, ne prendre aucun parti.

La situation du chrétien est inconfortable à souhait. Le Christ ne nous le cache pas : « Je ne te prie pas de les retirer du monde, mais de les garder du mal ³¹ », dit-il à son Père. Pour l'immense foule des frères du Christ qui ne sont ni clercs ni religieux, la prière du Seigneur doit s'interpréter sans doute de la manière suivante : « Ils auront de l'argent – à supposer qu'ils en aient – mais pas du tout à la manière de ce monde. Ils travailleront à l'œuvre de la cité, à instaurer dans la cité des mœurs plus humaines et plus dignes des hommes libres, mais pas à la manière de ce monde. Ils auront une épouse et des enfants – à supposer que leur soit faite cette faveur aussi élémentaire qu'inappréciable – mais pas à la manière de ce monde. » Saint Paul nous a expliqué tout cela : « Que ceux qui possèdent soient comme ne possédant pas, ceux qui sont mariés comme ne l'étant pas ; usez de ce

²⁸ — Cf Jn 15, 19 et 17, 16 (NDLR).

²⁹ — Cf Ga 6, 4 et 1 Co 1, 23-25 (NDLR).

³⁰ — Mt, 10, 16 et Jn 15, 8 (NDLR).

³¹ — Jn 17, 15 (NDLR).

monde comme n'en usant pas, car elle passe, la figure de ce monde ³². » Il y a dans ces paroles un refus de compromis qui donne à réfléchir. A vrai dire, il ferait trembler et jetterait dans le désespoir si l'on ne savait que c'est la condition de l'attachement au Maître et que c'en est également l'expression, car c'est lui d'abord qui n'est pas du monde et « en qui le prince de ce monde n'a point part ³³ ! »

Que le chrétien en finisse donc avec cette fausse pitié, ce zèle visqueux, cette indulgence malpropre qui le fait pactiser avec le monde et chercher des compromis impossibles. Qu'il ait le courage de croire aux paroles de Jésus !

2. Mais la vraie difficulté, c'est moins peut-être de comprendre et de vouloir la netteté du nom chrétien que de ne pas refuser d'en rendre témoignage parce qu'on l'on sait que le monde a une certaine part en nous. Ah ! si nous pouvions dire tout à fait « le prince de ce monde vient, mais il n'a point de part en moi ³⁴ ». Hélas ! il s'en manque de trop. Je ne suis pas du monde, je ne veux pas en être, mais qui suis-je ? Je ne tombe pas au milieu du monde comme un être angélique exempt de ses convoitises. Je ne veux pas « me conformer à ce siècle ³⁵ », mais peut-être je veux un autre conformisme ? Je ne veux pas de compromis, ne suis-je pas compromis déjà ? Comment ne pas se souvenir de cet aveu d'un des adversaires les plus intransigeants de l'amalgame infect de religion et d'esprit du monde : « On se fait une idole de la vérité elle-même. »

Quel chrétien ne s'est tourné avec gémissements vers la solution du prophète Élie : « Laissez-moi mourir ; je ne suis pas meilleur que mes pères ³⁶. » Ce serait très simple ; mais ce serait d'une simplicité trompeuse.

La solution n'est pas d'éviter le déchirement entre le témoignage que le Seigneur attend de nous et la réalité de notre conduite, la solution n'est pas de fuir la brûlure de la vérité, mais de la souffrir avec une confiance d'enfant. Comme si le Christ ne savait pas que son disciple est fragile et vulnérable, qu'en lui l'esprit est prompt et la chair est faible... mais « il a prié pour que sa foi ne défaille point ³⁷ ».

3. En réalité, le chrétien qui vit en fils de Dieu, qui se laisse faire par la grâce de son baptême, qui prie sincèrement, tout pécheur qu'il est, n'appartient pas au fond à l'un de ces conformismes, qui tout en s'opposant au monde sont encore du monde ; il est en profondeur conforme à l'image du Fils unique. Cette attitude n'est peut-être encore qu'une étincelle ; s'il le désire dans l'humilité, elle deviendra une lumière vivante qui le modèlera du dedans. Qu'il ne se laisse pas arrêter par la crainte ! – Il faut pourtant convenir que le désir d'une foule de chrétiens

³² — Cf 1 Co, 7, 30-31 (NDLR).

³³ — Jn 14, 30 (NDLR).

³⁴ — *Idem* (NDLR).

³⁵ — Rm 12, 2 (NDLR).

³⁶ — 1 R, 19, 4 (NDLR).

³⁷ — Lc 22, 32 (NDLR).

manque terriblement de vivacité ; que l'Évangile n'est guère pour eux que ce refuge ambigu où, sans être brouillés avec le monde, ils goûtent l'assurance d'être « de grands catholiques et des gens très comme il faut », ou des religieux exemplaires.

4. J'ai beaucoup insisté sur la séparation. Comprise dans son rapport avec l'union au Seigneur, il n'y a pas à craindre qu'elle entraîne une disposition d'esprit négative. Au contraire, dans la mesure où le fidèle ne voudra pas de mélange de ténèbres, il sera « la lumière du monde ³⁸ », il désirera rendre un témoignage de lumière. Il est évident que cette miséricorde au monde, qui est toute la bonne nouvelle de l'incarnation, n'est pas possible si l'on n'a pas commencé par dire non. Mais, à cette condition, on entre dans la grande intention du Christ : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour juger le monde, mais le sauver (...). Je suis le pain qui donne la vie au monde (...). J'ai parlé afin que le monde croie (...) ³⁹. »

Ainsi le chrétien est militant, « belliqueux » – non pas la paix, mais le glaive, dit Jésus ⁴⁰ – et pourtant pacifique. Sa séparation du monde ne se tient pas du côté de l'orgueil – pour autant elle serait illusoire et stérile – mais du côté de l'humilité – pour autant elle est miséricordieuse et féconde, pour autant il est en solidarité et non pas en connivence avec le mal du monde ; il souffre dans sa chair et dans son âme pour ceux qui mettent leur complaisance dans le mal, mais il n'a pas de complaisance pour ce mal. Il se complaît dans le Seigneur. – A ce moment là, son irréductibilité en fait de pauvreté, de générosité, d'affirmation de sa pensée, de chasteté n'a pas un caractère glacial et désespérant, mais, en étant pauvre, en étant pur, en étant indépendant, en se laissant étiqueter ou persécuter, en consentant à la croix, il sauve le monde.

II

5. Ce monde, quel est-il ? « Convoitise de la chair et convoitise des yeux et orgueil de la vie ⁴¹. » déclare saint Jean.

Cette phrase nous invite à prendre du monde une vue profonde et intégrale. Nous ne pouvons pas le limiter à la signification que lui donnent les mondains. Ceux qui vivent pour le décor et l'agrément, pour la toilette et la parade, pour le plaisir et les délices sont incontestablement du monde. Mais ceux qui vivent pour « leur » pensée, pour « leur » action, pour « leur » gloire et non point pour la vérité et l'amour en Jésus-Christ, bref, ceux qui vivent pour eux-mêmes ici-bas, même si les mondains les dédaignent comme des béotiens et des gens qui ne savent pas vivre, même s'ils font figure d'ascètes et de révolutionnaires et que les mondains tremblent de peur devant eux,

³⁸ — Mt, 5, 14 (NDLR).

³⁹ — Cf Jn 3, 17, Jn 6, 33 et 35 et Jn 11, 42 (NDLR).

⁴⁰ — Mt, 10, 34 (NDLR).

⁴¹ — 1 Jn 2, 16 (NDLR).

même dans ces conditions, saint Jean nous assure qu'ils sont encore du monde. Ils vivent pour eux en effet et pour les choses du temps, et ils les ont préférées aux choses éternelles et à la charité ; dès lors, au fond, ils ne diffèrent pas des mondains. Évidemment ce n'est pas la convoitise de la chair ou des yeux qui les possède et les fait mouvoir, qui leur donne l'astuce ou la ténacité, mais saint Jean nous affirme que l'orgueil de la vie n'a que faire des petits agréments vains et superficiels, des réussites faciles, des apparences éphémères et stupides, mais il n'en est peut-être que plus forcené et plus implacable ; c'est bien eux-mêmes qu'ils recherchent en réalité, quoique par un détour noble ou grandiose dont ils sont peut-être dupes ; c'est bien soi-même ici-bas qui est leur tout en réalité, et c'est pourquoi d'ailleurs, s'ils trouvent ce qu'ils cherchent, leur rencontre à eux aussi sera éphémère et stupide. Ils maudissent la société et ils n'en sont peut-être pas aimés et leur rêve, c'est de la faire sauter. Mais quelle est la part de la charité dans leur intolérance et dans leur élan révolutionnaire ? Il y a dans leur mépris, en même temps que la générosité, une préférence terrible de soi. De sorte que ces révolutionnaires sont encore des mondains.

Marionnettes du tout-Paris, employés de tous grades aux luxures, aux plaisirs, aux pourritures capiteuses, surhommes ascètes et désespérés, ou pionniers d'une révolution matérialiste internationale, tous ils sont mondains, les uns plus grands, les autres plus petits, les uns splendides, les autres répugnants ; mais enfin ni les uns ni les autres n'échappent au monde et à sa mesure. Même s'ils ont dépassé les convoitises de la chair et des yeux, l'orgueil de la vie les a happés et les enserre toujours ; « la déchéance est commune à tous ; tous ils sont devenus inutiles au même titre ⁴² » gémissait le psalmiste.

Un seul a vaincu le monde, et il fait vaincre ceux qui s'attachent à lui, c'est le Sauveur Jésus. Victoire et délivrance par la charité et le sacrifice de la croix ; tout ce qu'il y a d'ascétique et de « révolutionnaire » dans sa vie et dans son message n'est là que pour la charité : c'est l'héroïsme de la charité. – Ne nous y trompons pas : lorsque l'ascèse et la ferveur, l'austérité et l'audace invincible procèdent de l'orgueil de la vie, ils ne se tiennent du côté de l'Évangile qu'en apparence : en réalité c'est encore le monde.

6. « Tous ont péché et ils ont tous besoin de la grâce et de la charité ⁴³. » Et c'est ici que toute âme de bonne volonté peut entrevoir les moyens d'échapper au monde et trouver une issue. Prenons par exemple un mondain de la petite espèce ou du moins une âme qui se sent pencher du côté de la frivolité et de la facilité ; la délivrance pour elle ne consistera pas à se tendre pour entrer dans une espèce plus haute, à sortir d'une convoitise inférieure pour entrer dans une convoitise supérieure, quitte, devant l'échec, à s'exaspérer et à renoncer ; la délivrance sera de sortir d'elle-même et de toute convoitise, ce qui implique de beaucoup aimer. Et j'entends bien que, ce faisant, elle accèdera à des valeurs que l'orgueil des grandes âmes s'était réservées, lui semblait-il : le silence, la solitude, l'indifférence aux commodités ou à

⁴² — Ps 13, 3 (NDLR).

⁴³ — Rm 3, 23 (NDLR).

l'opinion des hommes. Mais enfin c'est dans la charité que ces valeurs deviendront les siennes et non pas dans une tension illusoire pour changer de niveau à l'intérieur de ce qui est du monde. Bien loin d'avoir trouvé une grandeur qui serait encore mondaine, cette âme sera passée au-delà du monde : celui des petits comme celui des grands, et sa grandeur sera de charité. – Inversement, prenons un mondain de grande classe ; il faut bien savoir que sa distance, son hétérogénéité à l'égard des frivoles, ne fera pas qu'il soit hors du monde. Il se meut dans la même sphère. Il n'y échappera que par la charité et point par la grandeur. Or supposons qu'il soit enfin délivré. Même alors il gardera les traits les plus marquants de sa grandeur : ascèse, sacrifice, générosité, parce que ces valeurs, par elles-mêmes, sont étrangères dans le monde et aspirent à devenir servantes de la charité. Elles resteront donc présentes, mais comme ayant changé de signe, comme étant devenues l'expression de la charité. C'est pourquoi d'ailleurs, dans cette grande âme délivrée du monde, le mépris de la foule aura fait place à la miséricorde.

7. Le monde que fustigent souvent les prédicateurs, le monde des divertissements et des étourdissements ne représente qu'un aspect du monde, celui qui retient la plupart des hommes, il est vrai. Il est vrai aussi qu'il est particulièrement irritant par son parti-pris et son habitude de faire diversion au sérieux de la condition humaine, à la loi rigoureuse et sainte du travail et de la peine. Il est vrai enfin que la condition préalable pour vivre de l'Évangile, c'est de faire pénitence, ce qui implique de se détourner de la mondanité. On peut ainsi comprendre que les prédicateurs commencent par rappeler toutes ces choses. Mais enfin ils ne s'en tiennent pas là. Et le monde qu'ils attaquent, comme celui que condamne l'Évangile, est beaucoup plus vaste que celui des mondains. Car, dans le langage évangélique, là où n'est pas la charité, là est le monde.

Il est deux espèces d'hommes irréconciliables hors de l'Évangile, insupportables les uns aux autres : les natures ordinaires et les natures aristocratiques ; l'Évangile les réconcilie, car Jésus-Christ, qui est venu selon la noblesse de l'âme, est venu d'abord selon la grâce et la miséricorde. Il a appelé tous les petits.



Progrès des vertus

QUAND sera-ce, Seigneur ? A la tombée de la nuit, à la minuit passée, au chant du coq, ou à la pointe de l'aube ? Vous seul savez le temps et l'heure et vous êtes libre de vos dons. Vous nous avez dit d'être prêts pour le temps de votre visite : nous ne demanderons pas plus ; tenez nos yeux éveillés ; préservez-nous de nous laisser dominer par la torpeur et la lassitude. Lorsque vous surviendrez comme un voleur de nuit, alors, mais alors seulement, tout notre labeur vertueux sera transfiguré ; il sera transfiguré par une flamme nouvelle d'amour que vous aurez allumée en nous. En récompense de ces efforts vertueux, vous ferez soudain ce que jamais nous n'aurions pu faire : un enracinement des vertus, une transparence des vertus qui ne peuvent venir que d'une infusion nouvelle de charité et du souffle habituel du Saint-Esprit.

LES vertus progressent au triple point de vue de l'enracinement dans l'âme, de l'animation par la charité, de la libération qu'elles réalisent en nous par rapport à tout égoïsme. A vrai dire, jusqu'au jour où la charité s'étant emparée de l'âme très profondément le Saint-Esprit peut la conduire et l'inspirer de façon assez habituelle, jusqu'à ce jour béni, le progrès n'est pas tellement manifeste. C'est encore l'étape des débutants. Nous ne disons pas que l'âme, pendant cette période où elle bataille en quelque sorte contre elle-même et contre ses défauts, ne fait pas de progrès ; car si c'est vraiment par amour et dans la prière qu'elle mène la bataille, l'âme gagne certainement en facilité pour devenir humble ou pieuse, bienveillante au prochain, patiente parmi les insuccès, délicate et farouche en matière de pureté ; certainement les dispositions vertueuses dominent un peu plus sur toutes ces tendances inéduquées ou déviées : l'orgueil, la sensualité, l'égoïsme. Nous disons seulement que pendant la période des débutants, l'âme s'aperçoit un peu mieux chaque jour, pour peu qu'elle soit humble et lucide, que conversion et progrès n'ont rien de resplendissant. C'est entendu, l'âme est désormais capable de patienter un peu plus et de se reprendre en main avec moins de tristesse, mais ce n'est pas encore, ou ce n'est qu'à un degré très faible, la douce joie de la béatitude des pauvres. L'âme est désormais capable de dire un non énergique et d'opposer un barrage infranchissable aux réclamations violentes ou insidieuses de l'ambition, de la luxure, de certaines passions d'amour qui sont moins violentes et plus spirituelles ; mais l'âme sait bien que sa pureté et son humilité restent trop laborieuses, qu'elles n'ont pas encore la spontanéité tant désirée. Bref, dans l'étape des débutants, encore qu'il y ait progrès certain, l'impression fréquente éprouvée par l'âme fidèle est que rien ne bouge ou à peu près rien. On pense au serviteur qui attendrait jusqu'au soir le retour de son maître ; or, le soir est venu, la nuit est tombée, il a allumé la lampe et mis le couvert, mais le maître n'est pas encore là ; le serviteur a beau tendre l'oreille, il n'entend

pas quelqu'un qui arrive. Viendra-t-il avant minuit ? La minuit sera-t-elle passée et faudra-t-il encore attendre plutôt que d'aller dormir ? Et s'il revenait seulement au chant du coq, faudrait-il attendre jusque-là ? La parabole évangélique (Mc 13, 35) que je transpose ici, nous enseigne que le serviteur devra persévérer dans son attente, non seulement jusqu'à minuit, mais peut-être jusqu'après minuit, jusqu'au chant du coq et à la pointe de l'aube ; s'il persévère ainsi *bienheureux sera-t-il* car le maître reviendra sûrement et, s'il trouve éveillé son serviteur, c'est lui-même, lui le maître, qui le fera asseoir et le servira à table.

Si nous interprétons cette parabole du point de vue du progrès de l'âme, elle signifie que, si l'âme persévère dans l'effort vertueux, si elle poursuit la marche dans le sentier des diverses vertus, sans prendre son parti de la fatigue et des chutes, alors un jour viendra, un jour que Dieu seul connaît, où tout sera changé ; les vertus auront pris racine sans que l'on puisse préciser au juste quand ou comment ; la charité sera devenue la respiration de l'âme ; le Saint-Esprit répandra la charité dans tous les mouvements intérieurs, inspirera doucement la prière et l'action ; le moi sera volatilisé car l'âme aura perdu en Dieu la mémoire de soi ; toutes les vertus, à commencer par les trois théologiques, fleuriront en béatitude. Le Seigneur, qui était déjà présent dans cette âme fidèle, se rendra présent d'une nouvelle manière, avec une tendresse nouvelle ; il sera semblable au maître qui fait asseoir le serviteur et se met à le servir ; ou bien, comme dit l'Apocalypse, le maître invitera le serviteur à s'asseoir près de lui et ils mangeront ensemble ⁴⁴.

Dans le langage des auteurs spirituels, disons que l'âme a été élevée du stade des débutants au stade des progressants ou des parfaits ; des parfaits qui ont toujours à progresser en perfection, *car la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure*.

Ce sur quoi nous insistons, c'est sur l'apparente inutilité des efforts vertueux jusqu'à ce que le Seigneur ait accordé un degré de charité notablement supérieur, jusqu'à ce que le Saint-Esprit daigne inspirer l'âme habituellement. Jusque-là les apparences sont en faveur du diagnostic implacable de nos moralistes classiques ; jusque-là, il semble que tout tienne dans la pensée de Pascal : *le moi est haïssable ; vous, Miton, le couvrez* ; vous ne l'ôtez pas pour cela. Sans doute les efforts vertueux entrepris par amour et dans la prière, repris sans cesse dans la prière et par amour, ne sont pas inefficaces et nuls ; sans doute font-ils davantage que couvrir le moi ; ils le rognent et l'entament, au moins un petit peu, mais l'arrachement du moi et l'enracinement des vertus dans le jardin de l'âme, la domination spontanée de l'amour sur toutes les tendances de l'âme, ne peuvent être que donnés d'en haut, concédés quand il plaît au Seigneur, le jour où il répand enfin une grande abondance de charité dans le cœur de son ami parce que celui-ci ne s'est jamais arrêté *de veiller et de prier*. Les efforts vertueux sont comme une imploration muette mille fois recommencée pour obtenir de Dieu, quand il lui plaira, son intervention miséricordieuse, en ayant la pleine assurance qu'il daignera verser dans l'âme une charité plus abondante et donner ainsi efficacité et solidité à nos essais et à nos tentatives. Cette

⁴⁴ — L'explication dernière de ces paraboles est à chercher dans le *Traité des Missions divines* à la fin de l'étude sur la Trinité dans *La Pars* de la *Somme de Théologie*.

imploration muette est entendue de Dieu, elle est infailliblement exaucée, pourvu que l'âme ne perde pas courage, ne se passe aucun manquement, se reprenne en main avec patience et humilité. *Exspecta Dominum, viriliter age et confortetur cor tuum et sustine Dominum* (Ps 26, lundi à tierce) : Attends (l'intervention) du Seigneur, agis virilement, que ton cœur soit ferme et espère dans le Seigneur ⁴⁵.

Pour peu qu'elle soit vivante dans la foi et l'humilité, l'âme commençante poursuit l'effort vertueux, d'abord dans la pleine conscience qu'elle ne peut rien sans la grâce, ensuite avec l'évidence paisible que tant de peine aboutira sûrement, mais aussi ne pourra aboutir que le jour où le Seigneur se donnera lui-même. Cette âme fidèle est soutenue par la certitude invincible que le Seigneur viendra un jour lui-même et que tout sera changé. Ce qu'elle fait jusque-là est comme rien ; c'est comme rien : en ce sens d'abord que c'est la grâce qui le fait faire, qui le fait commencer et le fait achever ; c'est comme rien en ce sens encore que le moi occupe toujours trop de place, de sorte que l'âme éprouve le sentiment – mais sans s'y arrêter – qu'elle a travaillé en pure perte ; quels que soient ses efforts, elle s'aperçoit qu'elle n'est pas encore délivrée d'elle-même. Eh ! bien qu'elle persévère seulement et le Seigneur viendra ; par cette venue il fera que l'âme se quittera elle-même, laissant régner l'amour divin en toute liberté et plénitude. L'effort vertueux, qui n'aura pas disparu, se poursuivra dans un climat tout autre : le climat des béatitudes ; le climat de l'action habituelle du Saint-Esprit.

Voilà, du moins pour une part, ce que signifie dans le concret, la doctrine théologique traditionnelle sur le progrès des vertus, les étapes de la croissance de la charité ⁴⁶, la gratuité de la grâce et l'action du Saint-Esprit.

⁴⁵ — Voir aussi le Ps 36, *Noli aemulari in malignantibus* (au II^e nocturne du mardi) : *Revela Domino viam tuam et spera in eo et ipse faciet* : découvre au Seigneur ta voie (la voie où tu as commencé de t'engager) et espère en lui et il agira lui-même.

⁴⁶ — II-II, q. 24.

Humilité, honneur, prudence

I

L'humilité est l'appétit de notre excellence propre en tant que soumis à Dieu. Il n'est pas difficile de comprendre que tout homme porte en lui le désir de s'achever, de « se réaliser » comme l'on dit, de la manière la plus parfaite qui soit ; le désir d'exceller est naturel à l'homme. Cet appétit d'exceller dont notre expérience la plus élémentaire atteste l'existence et la vigueur doit, de toute nécessité, être soumis à Dieu, car c'est de Dieu seul que nous recevons le pouvoir d'agir et de bien agir, de même que nous tenons de lui notre nature, notre existence, tous les biens naturels et surnaturels. *Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu* ⁴⁷ ? Ainsi donc l'humilité nous place devant Dieu comme des créatures et comme de pauvres pécheurs qui ont le vif sentiment d'avoir tout reçu de lui, qui attendent de tout recevoir de lui pour faire quoi que ce soit de bon. L'humilité va de pair avec l'aveu de notre totale dépendance ; ou plutôt un tel aveu est un des aspects propres de l'humilité.

Mais qu'il y a de distance entre ces notions abstraites et une conduite véritablement humble. Et combien il est insuffisant pour être humble de savoir abstraitement soit que tout ce que nous avons nous l'avons reçu de Dieu, soit encore que nous ne devons désirer notre accomplissement qu'en le recevant du Seigneur Dieu.

Pour avoir une idée plus concrète de l'humilité, pour connaître la signification pratique de cette vertu qui est primordiale car elle nous situe face à Dieu en notre tendance à nous accomplir, bref, pour saisir ce que doit représenter l'humilité dans notre vie, il faut joindre à la définition de cette vertu la considération dans la foi de l'humilité de Notre Seigneur Jésus-Christ. Alors seulement nous entrevoyons que le désir d'accomplissement se traduit, dans la pratique, par l'acceptation aimante de l'anéantissement à l'image de celui qui, *étant dans la nature et la condition de Dieu et sachant bien qu'il n'y avait à cela aucune usurpation, s'est anéanti lui-même*, afin de rendre au Père tout amour et *d'accomplir toute justice* ⁴⁸. Nous entrevoyons enfin que l'humilité procède de l'amour de même que, réciproquement, elle fait le nettoyage du jardin intérieur en vue de l'enracinement de l'amour.

Il est des vertus naturelles comme la justice ou la force qui peuvent exister, quoique dans un état imparfait, sans être vivifiées par l'amour. Ce sont alors des vertus naturelles inachevées. Mais l'humilité naturelle, même quand elle existe, est dans un tel état d'imperfection dans les êtres orgueilleux que, bien vite, elle dépérit et se laisse balayer par la passion d'excellence ; – quelque forme du reste que prenne cette passion, serait-ce

⁴⁷ — 1 Co 4, 7 (NDLR).

⁴⁸ — Voir Ph 2, 5-11 et récit du baptême Mt 3, 15.

la forme rentrée de la négation de soi systématique ou du ressentiment. Si l'homme n'est pas uni à Dieu par la charité dans le Christ, comment acceptera-t-il en paix l'humiliation et l'échec quand ils atteignent un certain paroxysme de méchanceté ou de dérision ? Si l'homme, au contraire, est joint à Dieu par l'amour, que lui importent les humiliations comparées à cette union avec Dieu. Bien plus, il bénit Dieu qui l'abaisse et le prive de tout, sachant que, par ce moyen, l'amitié de charité deviendra encore plus pure.

Si la méditation, dans la foi, sur la vie, la passion, la résurrection du Christ nous donne une idée concrète de l'humilité et de son lien avec l'amour, quelques sentences pratiques que l'on trouve équivalamment chez tous les auteurs spirituels nous serons également utiles pour illustrer la notion abstraite de l'humilité. Cette disposition stable, conforme à la droite raison et à la doctrine de la foi, qui nous fait désirer notre excellence dans la soumission à Dieu, tel est donc l'énoncé de la théologie à un certain niveau d'abstraction. Mais au plan de la mise en pratique, cela se traduit avec la plus parfaite exactitude par des maximes comme celles-ci : ne pas faire cas de soi ; – se réjouir d'être oublié ; – trouver toujours excellente la part que Dieu nous fait, même quand elle est moins bonne que celle qu'il fait à d'autres ; – se passionner pour l'oubli, comme disait la petite Thérèse ; – se réjouir, mais sans la moindre complicité pour sa propre faiblesse, d'être pris en faute par le prochain et de se prendre en faute soi-même ; – ne pas rattraper une humiliation ; – perdre la mémoire de soi ; désirer être utile au prochain le plus possible en restant caché le plus possible ; – ne pas être encombrant, ou ruminant, ou gonflé ; – ne pas nous encombrer de pensées sur nous-même, soit que nous soyons admirés, soit que nous soyons blâmés ou même méprisés ; – être allégés de nous-mêmes et rire de nos ridicules, sachant bien que les ridicules pires sont ceux que le prochain ne voit pas ; – ne pas ignorer ce penchant de tout homme, y compris de nous, qui fait désirer, sinon les grandeurs d'établissement, du moins certaines grandeurs de gloire ; ne pas ignorer cette convoitise mais nous souvenir suffisamment de la croix du Christ pour ne pas prendre au tragique cette convoitise et ne pas prendre davantage au tragique le désir très humain de tenir de la place dans un cœur. Pourquoi prendre tout cela au tragique si nous savons, dans la foi et par l'expérience de l'amour, que, déjà, nous avons été lavés, nettoyés, rendus resplendissants de la seule beauté de la grâce ; comblés des seules grandeurs et des seules consolations qui resteront pour l'éternité : *Ablati estis, sanctificati estis*⁴⁹... affirme l'apôtre (1 Co 6, 11).

L'humilité se traduit encore concrètement en ceci que l'amitié résiste aux blessures d'amour-propre ; que l'amour du prochain augmente, loin de diminuer, si le prochain nous a fait du mal. Est-il besoin de faire remarquer que cet amour plus grand n'a rien à voir avec l'imprudence des esprits faux et chimériques qui baptisent humilité l'incapacité à résister au monde et qui estiment n'avoir rien d'autre à faire avec les perles que Dieu leur a données que de les jeter follement sous les pieds des bêtes immondes.

⁴⁹ — Vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés (NDLR).

SED *neque meipsum judico* – Je ne me juge pas non plus moi-même, disait saint Paul (1 Co 4, 3). Comment l’humble se jugerait-il par rapport aux autres ? Il vit sa dépendance. Tout ce qu’il est, il sait vitalemment qu’il l’a reçu de Dieu. Ne se situant pas en regard des autres et comme à égalité, mais en regard du Créateur et Rédempteur à une distance infinie, une distance qui sans doute a été comblée, mais sans qu’il y soit pour rien, se tenant donc à cette place, comment celui qui est humble ne se sentirait-il pas inférieur à tous ? Ne pensons pas pour autant que, pour reprendre un mot de l’Évangile, l’apôtre vraiment humble jetterait des perles aux pourceaux sous prétexte que ces pourceaux lui seraient peut-être supérieurs. L’apôtre vraiment humble ne se regarde point par comparaison aux pourceaux, il se regarde par rapport à Dieu. Il saisit ainsi, spontanément, qu’il aurait pu, qu’il peut toujours tomber dans les plus lamentables abîmes : cela suffit. Il n’a pas à perdre le bon sens élémentaire qui l’empêcherait de savoir qu’il y a des indignes et lui ferait livrer aux profanateurs les dons célestes. Ces dons célestes qu’il a reçus, il sait qu’il est tout à fait indigne de les avoir reçus et tout à fait incapable de les porter. Mais il sait, en même temps, que Dieu veut les lui faire porter par pure miséricorde. Il ne compte que sur Dieu pour les porter et les faire fructifier selon son bon plaisir.

L’un des aspects de l’humilité, pour ceux qui ont reçu quelque grandeur d’établissement, c’est de ne pas estimer qu’il possèdent *nécessairement* toutes les qualités requises par le poste qu’ils occupent. En conséquence ils doivent accepter de grand cœur qu’on leur signale leurs limites, qu’on les aide à se corriger de leurs défauts. Ils sont rares cependant les supérieurs et les supérieures qui, ayant fait des déclarations d’indignité au jour de leur élévation, se sont montrés capables, par la suite, d’accueillir des remarques ou des reproches, même déférents et affectueux. Ils sont rares ceux qui désirent recevoir une correction fraternelle. Il arrive que les supérieurs, au lieu de se montrer reconnaissants des avertissements charitables de tel de leurs frères, se laissent aller à nourrir une sourde animosité contre lui.

La doctrine du Seigneur sur son Église, la révélation divine sur cette société de grâce, nous enseigne bien clairement qu’elle est une société d’autorité ; mais là ne se borne pas la doctrine évangélique. L’autorité est sans doute première, comme la pierre d’angle est première dans un édifice ; mais, enfin, si l’édifice consistait tout entier dans la pierre d’angle, il n’y aurait pas d’édifice. Si l’Église n’était qu’autorité, elle ne serait pas Église. L’Église est, avant tout et éternellement, *charité* ; et, dans son pèlerinage temporel, elle est indivisiblement charité, autorité, humilité. Les trois ensemble. Retenir des paroles du Christ à saint Pierre exclusivement le *Tu es Petrus*, c’est ne retenir qu’une partie. Si l’on rejetait le *debetis alter alterius lavare pedes* (Jn 13, 14), on trahirait l’enseignement du maître. Il n’existe sans doute pas d’hérésie au sujet du devoir de *nous laver les pieds les uns aux autres* comme il en existe sur la primauté de Pierre. Cela ne veut pas dire que le devoir de *nous laver les pieds entre nous*, soit pratiquement négligeable pour la vie de l’Église. Dans son ordre, il est essentiel. L’Église, qui ne subsisterait pas sans le *Tu es Petrus*, ne pourrait pas non plus tenir sans l’observation du *debetis alter alterius lavare pedes*. Que celui qui occupe un

poste dans les grandeurs de hiérarchie sache donc laver les pieds de ses frères et non seulement les commander ; et que les sujets, qui sont aussi des frères, osent laver les pieds de leur chef sans indiscretion et avec beaucoup d'amour. Si l'Église tient c'est, non seulement parce qu'il y a la pierre d'angle, mais parce que la charité et l'humilité mutuelles sont le ciment et l'âme de cette société.

II

« Celui qui rougira de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant le Père. Celui qui confessera mon nom devant les hommes, je confesserai moi aussi son nom devant le Père. » (Lc 9, 26)

Il existe, ces paroles du Seigneur nous en donnent la ferme assurance, il existe une fierté chrétienne, un honneur chrétien. Le Seigneur, qui nous l'apprend, ne tient pas cette vertu pour petite et négligeable puisqu'il la récompense avec une libéralité infinie : *confitebor et ego eum coram Patre meo* ; d'autre part, il inflige un châtement des plus sévères à la lâcheté, au manque de cœur.

Saint Pierre, durant la passion, avait renié son maître et s'était honteusement déshonoré. Le Seigneur, qui ne lui retirait pas pour autant sa charge et sa primauté, n'a pas voulu qu'il les exerçât dans le déshonneur. Il lui a fait réparer par une triple confession sa triple lâcheté. Or, cette confession est une confession d'amour : *Petre amas me ?*, preuve que l'honneur chrétien est un effet de la charité, de même que le déshonneur est la preuve d'une défaillance de l'amour.

Cependant, un trop grand nombre d'auteurs spirituels qui dissertent sur la charité, gardent le silence sur l'honneur. C'est une lacune grave. Il est vrai que les mêmes auteurs ne parlent pas non plus du témoignage qu'il faut rendre à la foi en temps de persécution ou de révolution. Ils se taisent sur le martyre. A les lire on a l'impression qu'ils tiennent certaines dispositions de l'âme qui exigent d'être fort, de lutter contre les mensonges et les scandales, comme étant, de soi, incompatibles avec la charité. Telle n'est pas la révélation évangélique. Saint Paul, dans son hymne célèbre à la charité, nous dit sans doute *caritas patiens est, benigna est*, mais il n'a jamais compris ni enseigné que, au nom de la patience et de la bénignité, le chrétien devait être sans honneur. Toute sa vie d'apôtre, au contraire, est une illustration splendide de l'honneur chrétien.

L'honneur chrétien est le juste sentiment de notre dignité comme être humain et comme enfant de Dieu, racheté par le Christ. *Empti enim estis pretio magno*. Vous avez été rachetés à grand prix (1 Co 6, 20 ; voir 1 P 1, 18-19). L'honneur chrétien nous permet de nous tenir, à cause de Dieu, à la hauteur de notre étonnante et surnaturelle dignité, nous préserve de tomber en dessous, nous fait rebondir aussitôt avec autant d'humilité que de vigueur, si, hélas, nous venons à déchoir. Nous nous redressons avec le vif sentiment que ce mal que nous avons commis en pensée ou en acte ou par omission est incompatible avec la sainteté que Dieu a mise en nous ; nous nous remettons debout avec la conviction

aiguë que, de nous-mêmes, nous ne pourrions toujours que tomber. L'honneur chrétien, en effet, étant inséparable de l'humilité, est à l'abri de l'illusion mortelle qui faisait dire à saint Pierre : *même si tous vous abandonnent et vous trahissent, moi jamais*. On rebondit pour l'amour de Dieu : on rebondit aussi par le juste sentiment que telle pensée, tel sentiment, tel acte ou telle omission est incompatible avec ce que Dieu nous a donné d'être. L'honneur chrétien ne fait, certes pas, que le regard sur soi importe plus que le regard sur Dieu ; mais le regard sur Dieu nous rend conscient de ce que Dieu nous a donné d'être ; on veut demeurer tel à cause de Dieu.

IL nous arrive de loger bien mal notre honneur, de le mettre là où il n'a rien à voir ou, du moins, fort peu. Il nous arrive d'estimer que nous sommes déshonorés ou, du moins, peu honorés lorsque ce n'est vraiment pas le cas. En un mot, notre sens de l'honneur risque d'être désordonné, mélangé d'amour-propre ou d'orgueil. Dans cette mesure même le sens de l'honneur cesse d'être chrétien. Mais cela ne prouve pas qu'il n'existe pas un sens chrétien de l'honneur qui n'est point attachement propre, qui est agréable à Dieu et tout pénétré de charité.

Qu'une chrétienne ne bondisse pas devant certaines allusions déshonnêtes, qu'un chrétien ne se dresse pas, prêt à la résistance et à la lutte, face à certains outrages contre la religion ou la patrie, de telles absences de réactions ne sont pas un signe de charité ni d'humilité, ce sont démission et connivences de lâches : rien de plus. Ces chrétiennes, ces chrétiens ne semblent pas avoir compris que le Seigneur est encore notre modèle lorsqu'il jette la malédiction sur ceux qui scandalisent les petits ou lorsqu'il s'indigne contre les pharisiens. De l'Évangile, ils ne retiennent que le blâme adressé aux *deux Fils du tonnerre* : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes*⁵⁰. Comme si le seul esprit anti-évangélique était la colère orgueilleuse et inconsidérée ; comme si l'esprit de lâcheté s'identifiait à la miséricorde. Comme si nous n'avions d'autre choix que d'être orgueilleux ou d'être lâches. Alors que le Seigneur nous a mérité, par sa passion et par sa mort en croix, d'être humbles dans la fierté et miséricordieux dans l'intransigeance.

Prétendre éduquer des jeunes chrétiens en insistant à peu près exclusivement sur la bonté ou l'urbanité, sans développer la vertu d'honneur ou même en ne manquant pas une occasion de jeter la suspicion sur cette vertu, prétendre, dis-je, faire comme cela l'éducation est une erreur et un désastre. C'est atrophier un arbrisseau que l'on voulait aider à grandir ; c'est asphyxier la petite plante qui avait déjà beaucoup de mal à sortir de terre. – Une erreur doctrinale grave est souvent à l'origine de cette éducation faussée : on imagine qu'il est des zones de notre être affectif qui seraient impénétrables à l'amour de Dieu ; on feint de les ignorer, on essaie, plus ou moins habilement, de les faire disparaître. On ne comprend pas le précepte du Seigneur : *Tu aimeras Dieu de toutes tes forces* ; toutes nos forces, donc toutes les puissances qui appartiennent à notre nature ; donc, y compris, le sens de notre dignité, puisque nous avons été créés par Dieu et rachetés dans le sang très précieux du Verbe incarné.

⁵⁰ — L.c 9, 55 (NDLR).

Toute prédication sur la passion qui tend à faire confondre l'humilité du Seigneur, soit avec l'inconsistance morale, soit avec un acquiescement à l'injustice, toute prédication sur la passion qui suggère une confusion aussi répugnante, est une prédication empoisonnée. Avec cela, je sais fort bien que la vertu cardinale de tempérance avec les attitudes morales qui s'y rattachent, l'honneur étant une de ces attitudes, la vertu de tempérance dis-je, même si elle est vivante de la vie de la charité, ne pourra transformer notre vie intérieure, évangéliser notre caractère que si le Saint-Esprit, par le don de crainte de Dieu inséparable de la charité, inspire et développe en nous une fierté selon le cœur du Christ. Le sens de l'honneur n'est tout à fait juste, tout à fait limpide, que lorsque le don de crainte de Dieu commence de s'exercer librement dans notre âme. Une telle action devient plus intense à mesure que l'âme grandit dans la charité.

CORNEILLE, le grand Corneille... à ce mot d'honneur, quel Français ne se souviendrait des répliques ou des tirades qui l'ont enflammé quand il avait dix ans et que, pour la première fois, il dévorait scène après scène, *le Cid* ou *Polyeucte*

(...) et le fils dégénère

Qui survit un moment à l'honneur de son père.

(...) Et puisqu'il faut mourir *sauvons du moins l'honneur*

(...) N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite

Rome n'en eut été qu'un peu plus tard sujette,

Il eut sans *déshonneur* laissé mes cheveux gris (...).

Nous savons que l'honneur des personnages de Corneille est souvent mélangé ou passablement illusoire ; il n'est vraiment pur que dans le cœur du saint martyr Polyeucte. Faudrait-il, pour autant, ne plus avoir d'admiration pour ces âmes au garde-à-vous ? Je ne le crois pas. Je crois plutôt que, sans rejeter les grandes œuvres de Corneille, nous devons comprendre qu'il est un autre garde-à-vous que celui qu'il a porté à la scène ; car il existe, infiniment supérieur, le garde-à-vous de la sainteté ; celui qui célèbre la sainte liturgie, celui que l'on apprend dans la milice des saints, – *vos estis cives sanctorum*⁵¹ – celui où les anges sont passés maîtres pour faire notre instruction de petites recrues. Il est un garde-à-vous chrétien. Il se fonde sur un frémissement, un redressement qui tiennent à la vitalité, à l'ardeur de la charité.

Pour la vertu chrétienne d'honneur comme pour toute vertu morale, il faut se souvenir que la vertu est donnée avec la grâce, la vertu morale *infuse* présuppose ou fait acquérir la vertu *naturelle*, la pénètre et la purifie. C'est ici que la leçon du grand Corneille est précieuse ; le poète nous fait sentir, en effet, que, du seul fait d'être homme, nés de bons parents, dans une noble cité, nous devons être hommes d'honneur, refuser la démission, ne pas rendre la place confiée, ne pas supputer l'efficacité visible du sacrifice. – Corneille nous apprend ces vérités naturelles. Mais la révélation du Seigneur nous illumine de clartés infiniment supérieures. Que ces clartés pénètrent jusqu'au fond notre

⁵¹ — Ep 2, 19 : vous êtes les concitoyens des saints (NDLR).

entendement et notre cœur. Nous ne cesserons alors de tendre vers une charité toujours plus grande qui purifiera les sentiments les plus humains cependant que l'humilité les gardera de se désorbiter, et que le don de crainte de Dieu nous tiendra dans une tranquille défiance de nous-même. Alors nous serons sur la voie de l'honneur chrétien, cet honneur que le Christ chérit dans ses disciples et dont il a voulu que nul apôtre ne fut privé, surtout pas saint Pierre, le prince des apôtres. Mais c'est par la charité et l'humilité qu'il a retrouvé l'honneur. *Agnosce o christiane dignitatem tuam* – reconnais ô chrétien ta dignité, nous dit le pape saint Léon dans une leçon des matines, la sainte nuit de la très humble naissance de Seigneur Jésus.

III

Il semble que les mots prudence et vie spirituelle jurent d'être rapprochés. La vie spirituelle tendant par elle-même à l'héroïsme et la prudence étant considérée d'habitude comme une habileté qui permet d'escamoter l'héroïsme en évitant de perdre la face, comment peuvent s'accorder vie spirituelle et prudence ? L'accord est possible lorsque la prudence est véritable, procède, non de la chair, mais de l'esprit et mérite d'être célébrée par l'Église de Dieu ; lorsqu'elle est, par exemple, à l'image de cette vertu que chante la préface de la messe de saint Joseph qui... *fidelis servus ac prudens super familiam tuam est constitutus* ⁵².

Celui qui est prudent de cette noble manière, juge, décide et prend les moyens les plus aptes à conserver et développer les diverses vertus et cela, en fonction de la charité. La vraie prudence n'est pas l'adresse selon le monde qui permet de s'économiser, mais la vertu évangélique qui permet au chrétien de se donner dans la lumière. Pour reprendre l'exemple de la parabole de l'Évangile, l'homme prudent n'est pas celui qui ne bâtit pas la tour, mais celui qui, pour la construction de la tour, fait deux choses indispensables : ayant décidé de la bâtir pour l'amour de Dieu, il commence par s'asseoir et calculer ; la première conclusion de ses calculs est de se renoncer un peu plus et même complètement s'il veut conduire comme il faut des travaux surnaturels. L'homme prudent n'est pas celui qui combine de mener à bien deux tâches impossibles : d'une part, ne pas bouger le petit doigt pour faire valoir le talent reçu, le talent de grâce et de charité et, d'autre part, avec cela, s'arranger pour ne pas faire tort à son maître d'un seul centime. Cette opération est contradictoire. Pour la réussir le serviteur imprudent ne trouve rien de mieux que d'enfouir le talent. Or que lui dit ce souverain juge : *Mauvais serviteur, je te condamne...* Le serviteur bon et prudent est celui qui fait fructifier le talent qui lui est remis, ou plus exactement qui prend les moyens, qui ne lésine pas sur la mise en œuvre des moyens qui s'imposent. Ces moyens consistent à être vigilant et généreux dans la pratique de toutes les vertus par pur amour du Seigneur.

⁵² — qui, serviteur fidèle et prudent, a été placé à la tête de votre famille (NDLR).

Dans notre tendance à la charité parfaite, les trois vertus cardinales de justice, force et tempérance avec toutes les attitudes vertueuses qui s'y rattachent, ne sauraient tenir lieu de la prudence. Comment en effet pourrions-nous faire des actes de ces vertus en dehors d'un commandement sage et réglé ; un commandement qui procède de la grande vertu de la raison pratique qui est la prudence ? Mais à l'inverse ce commandement de la raison pratique, comment serait-il sage et ordonné, si nous n'avions pas les autres vertus ? Quand il s'agit, en effet, de notre conduite, nous décidons et nous prenons les moyens selon que nous sommes inclinés et disposés. Si nos passions, nos sentiments, nos volontés ne sont pas rendus droits par les diverses vertus, nous resterons peut-être capables d'un jugement droit, mais nous ne prendrons pas les moyens pour conformer notre conduite à ce jugement. Or, être prudent, c'est décider de prendre ces moyens. Notre raison, à moins de se convertir, c'est-à-dire à moins de devenir prudente dans la charité, répugnera à donner des ordres qui heurtent trop violemment nos dispositions foncières. C'est ainsi que le jeune homme riche de l'Évangile manqua de prudence pour donner ses biens aux pauvres et pour suivre Jésus, parce qu'il manquait de certaines vertus peu apparentes, mais essentielles, comme l'humilité, la générosité, une dévotion profonde ; il était trop attaché aux richesses périssables et à la monnaie d'iniquité.

La prudence chrétienne est donc la vertu de décision sur les moyens à prendre pour exercer les autres vertus en vue du parfait amour ; la vertu des décisions les plus sages en vue de l'héroïsme dans le Christ. Elle suppose les autres vertus : *causae ad invicem sunt causae*⁵³. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la définition classique : *recta ratio agibilium* : la prudence est la droite raison de ce qui est à faire. *Raison* non pas spéculative mais directrice, ordonnatrice, effectivement gouvernante. *Raison droite* et non pas tordue ; droite parce que conforme aux actes à faire selon la loi de Dieu dans tel ou tel domaine : piété, miséricorde, courage ou mansuétude. *Raison droite de ce qui est à faire*, donc de ce qui est juste et bon ; plus précisément raison droite de ce qui est accordé avec les vertus et l'amour de Dieu, et de ce qui permet à cet amour de grandir. C'est cela qui est à faire. Calculer de ne pas faire de péché mortel tout en se laissant glisser dans la tiédeur, ce n'est certainement pas une chose à faire.

Si l'on ne veut pas situer les *agibilia*, les choses qui sont à faire, dans la perspective de la fin suprême, c'est-à-dire de l'amour sans mesure du Dieu infiniment aimable, on les situera, sinon dans une ligne de péché, du moins dans une ligne de relâchement. Mais ce sera le contraire de la prudence. Que nous dit, en effet, l'Évangile au sujet des vierges qui ne veulent pas s'encombrer en emportant de l'huile lorsque, dans la nuit, elles sortent à la rencontre de l'Époux ? L'Évangile nous dit que leur conduite n'est point prudence mais folie. *Quinque erant prudentes et quinque fatuae... fatuae autem non sumpserunt oleum secum cum lampadibus...* (Mt 25, 1-13, La parabole des vierges).

⁵³ — Les causes exercent les unes par rapport aux autres une causalité réciproque (axiome de la métaphysique des causes). — Sur la nature de la prudence, vertu non seulement intellectuelle (vertu de la raison pratique) mais morale, voir II-II, au traité de *La prudence*, édition dite de « La revue des jeunes », Cerf, Paris, (commentaires du père Deman O.P.).

D'un saint prêtre on dira volontiers qu'il est bon et miséricordieux, consumé de zèle apostolique, homme de prière, on vantera beaucoup moins sa prudence. De même, d'une vierge vouée au Seigneur, on dira volontiers qu'elle est humble, pieuse et bonne ; on ne parlera point spécialement de sa prudence. Eh bien ! même si la prudence n'est pas la première vertu dont on fait l'éloge dans un prêtre zélé, une religieuse fervente, un laïc qui tend à la perfection, prenons garde cependant à la place éminente de cette vertu chez les uns et les autres. Le zèle apostolique du prêtre, par exemple, deviendrait vite amer ou intempestif, peut-être tournerait-il à une pitié trouble ou bien à la frénésie révolutionnaire si la prudence ne réglait les mouvements du cœur et les démarches extérieures pour couper court à l'activisme, faire la lumière sur les mobiles profonds de la pitié et de la miséricorde, calmer les impatiences, faire tomber les fièvres, garder la paix au milieu des échecs, des hostilités ou des trahisons. Semblablement pour la vierge consacrée : c'est grâce à la prudence qu'elle découvre les meilleurs moyens pour elle de garder le recueillement et de persévérer dans l'oraison. Le rôle de la prudence n'est pas d'atténuer mais de stimuler la ferveur. La prudence chrétienne n'est pas la vertu qui organise l'existence au bain-marie, c'est la vertu qui permet de livrer aux flammes de la charité toutes les branches et toutes les brindilles ; de sorte que pas une ne réchappe de ce brasier divin.

Nous savons tous que la prudence est d'ordinaire entendue à contresens. L'homme prudent serait celui qui éviterait de se brûler au feu de la charité ; le religieux prudent c'est celui qui « n'en ferait pas de reste » afin de mourir à lui-même et de vivre en Dieu ; l'apôtre prudent celui qui, soi-disant pour le plus grand bien des âmes, bien entendu, ménagerait sa carrière auprès des grands de ce monde, ecclésiastiques ou civils. Le laïc prudent celui qui, sans refuser de rendre témoignage de la vraie foi, apporterait, ce faisant, tellement de précautions pour ne pas endommager ses affaires temporelles que le témoignage en deviendrait non seulement discret, mais à peu près invisible. On n'en finirait pas de relever les caricatures de la prudence. La vérité, c'est que la prudence qui, certes, est étrangère aux coups de tête des risque-tout ou des cervelles d'oiseau est au moins aussi étrangère aux partis pris plus ou moins raisonnés des égoïstes, des avares, et des hommes sans cœur. La prudence est la grande vertu lumineuse des moyens à prendre dans tous les domaines de la vie morale en vue de répondre aux exigences de la charité théologale et de favoriser sa croissance qui n'a pas de terme. Telle étant l'élévation et la raison d'être de la prudence, on conçoit qu'elle réclame l'inspiration du Saint-Esprit pour juger et décider. Or, l'esprit de conseil transfigure la prudence, afin que, de plus en plus, nous soyons sages selon le Christ, sages de cette sagesse de la croix et de la charité qui est folie pour le monde. Mais le Seigneur a vaincu le monde par la folie de la croix.

PUISQUE délibérer, choisir, prendre parti afin de pratiquer les vertus et de grandir dans la charité sont des caractères essentiels de la prudence, on sera tout naturellement entraîné à penser : la prudence est la vertu chrétienne des responsabilités. C'est vrai sans doute, mais à la condition de le bien entendre. Car, pour le

chrétien, le sentiment de son inaptitude à porter devant Dieu toute responsabilité est encore plus profond que le sentiment qu'il ne doit pas trahir ses responsabilités, ne pas s'éviter d'en porter le poids. La prudence de saint Pie X se manifeste plus encore dans son refus d'être choisi comme pape que dans la décision, une fois élu, d'assumer toutes les charges d'un pape digne de ce nom, pour l'honneur du pasteur suprême et pour le bien des agneaux et des brebis. La prudence de la petite Thérèse consistait évidemment à approprier à chacune de ses novices les exigences de la même et unique vocation carmélitaine, mais plus encore à savoir concrètement qu'il est *plus difficile de faire du bien à une âme que de ramener sur la terre le soleil déjà couché*.

Ces remarques, diront certains, sont valables pour la vertu d'humilité mais que viennent-elles faire et qu'est-ce qu'elles ont à voir dans un discours sur la prudence ? Elles viennent marquer le caractère chrétien de la prudence. Car la prudence du chrétien est inséparable de l'humilité autant que de la charité. Il est juste de caractériser la prudence comme la vertu des choix et des décisions sur les moyens qui permettent de pratiquer les vertus afin de grandir dans l'amour ; il est juste de définir la prudence comme une vertu des responsabilités en vue de vivre de charité ; mais encore faut-il avoir compris que, de nous-mêmes, nous ne pouvons prendre comme il faut aucune responsabilité dans l'ordre du salut, pas plus pour nous que pour notre prochain. Ainsi donc, au service de la charité, la prudence repose sur l'humilité. Le prudent ne se désigne jamais à Dieu. Même lorsqu'il dit avec le prophète : *ecce ego, mitte me*⁵⁴ (me voici, envoyez-moi), il ne fait que répondre, sans compter sur lui à l'*ecce mitto vos*⁵⁵ (voici que je vous envoie), de son Rédempteur et de son Roi. Et quelle ne serait pas l'imprudence d'un *ecce ego, mitte me* qui ne serait point une pure réponse, puisque le Seigneur précise : *Voici que je vous envoie comme brebis au milieu de loups*⁵⁶. En notre époque d'apostasie où le Seigneur nous appelle à rendre témoignage par amour de la doctrine et des rites catholiques, non pas en face de la persécution violente mais au beau milieu de la révolution moderniste, il est de la prudence la plus élémentaire, non certes de nous récuser, mais de prendre les moyens de rendre sagement ce témoignage ; par suite nous ne devons compter sur nous d'aucune manière. Plus encore qu'en des temps de paix, la prudence nous préserve de fuir le poste de combat auquel le Seigneur nous a fait l'honneur de nous placer ; mais aussi la prudence nous détourne absolument de nous désigner nous-mêmes à Dieu. Les serviteurs bons et prudents de l'Évangile sont ceux qui disent avec le plus d'humilité : *Servi inutiles sumus*⁵⁷. Car au service de la charité, la prudence est fondée dans l'humilité.

Si l'on voit que la prudence est en synergie, pourrait-on dire, avec la charité et les autres vertus, qu'elle se tient en particulier de très près avec la charité et l'humilité, on saisit alors, en même temps, combien il est nécessaire que la prudence soit inspirée. Il est indispensable que l'Esprit-Saint, par le don de conseil, intervienne lui-même afin que la délibération sur les moyens puis la décision et enfin la mise en œuvre se situent au niveau

⁵⁴ — Is 6, 8 (NDLR).

⁵⁵ — Mt 10, 16 (NDLR).

⁵⁶ — *Idem* (NDLR).

⁵⁷ — Lc 17, 10 : Nous sommes des serviteurs inutiles (NDLR).

de la charité. Si les saints furent si prudents en des circonstances où, normalement, ils auraient dû faire des sottises, c'est parce que, dans le courant de la vie, ils se laissaient guider par l'esprit de conseil. Cela est admirable dans le saint qui remplit le plus grand rôle dans le mystère de l'incarnation, l'époux de Notre-Dame, le grand saint Joseph. Un autre exemple de conduite très prudente nous touche de très près sous beaucoup de rapports : celui de sainte Jeanne d'Arc. Le miracle permanent des *voix* la rendit exceptionnellement sage dans une vie toute semée d'écueils, aussi bien au temps de la préparation à Domrémy que dans les démarches et les combats en vue du sacre du dauphin puis durant les interrogatoires cauteleux de la pseudo-Église de Cauchon. Mais en même temps que les *voix* miraculeuses, l'Esprit-Saint, libre de son action dans cette âme de vierge consacrée, a fait d'elle un exemplaire achevé de prudence chrétienne ; une prudence au service de l'honneur et de la charité. Cette prudence, la sainte la demandait instamment dans la fameuse prière d'avant les interrogatoires, si surprenante que les greffiers l'ont transcrite dans le texte sans oser la traduire : *Très doux Dieu, au nom de votre sainte passion, je vous requiers, si vous m'aimez, que vous me révéliez ce que je dois faire avec ces gens d'Église.*

AU sujet de la nature de la prudence, l'erreur que nous invite à commettre le langage courant, l'erreur qui est abominable à toute la Tradition chrétienne, l'erreur la plus meurtrière est de la concevoir à l'état séparé, à part de la charité. On la considère alors comme une habileté cultivée et une astuce entretenue qui dirige tous les actes des façons à assurer un confort aussi plat qu'il est indestructible. Au fond, le langage suggère comme type accompli de la prudence l'habileté bornée et même bouchée, la diligence aveugle du gros propriétaire de la parabole qui sans négliger, du moins je le suppose, de remplir ses devoirs religieux avait réussi enfin ! à remplir tous ses greniers, sans laisser une place vide. « Insensé lui dit le Seigneur, cette nuit-même ton âme te sera redemandée (...) et tes biens, à qui seront-ils ? » (Lc 12, 20) Certes, la prudence est avisée et raisonnable mais c'est dans le même sens que la folie de la croix et l'héroïsme de l'amour. Car ce qu'il y a nécessairement d'avisé et de raisonnable dans la prudence, est enraciné dans la charité et aspire infatigablement à connaître ce mode d'être avisé et d'être raisonnable qui est donné par l'inspiration du don de conseil, à partir des souffles de l'Esprit d'amour. Pour grandir dans la prudence, nous devons éviter, certes, de céder à la précipitation, nous devons prendre le temps et le moyen de voir ce qui est, de consentir à être lucide sur nous-même, sur les hommes et les choses, secouer peut-être la propension à la velléité, détester de faire des considérations pour éluder d'en venir à la décision ; mais cela ne suffira pas. Pour grandir dans la prudence, nous devons faire, non seulement tout cela, mais ne pas omettre de nous exercer à beaucoup aimer Dieu et nos frères, veiller à pratiquer l'humilité et la miséricorde et les autres vertus. Alors nous serons sur le chemin de la prudence des saints ; la seule qui compte.

SI vous avez à former des jeunes à la prudence, ne leur proposez pas ces exemples de prudence charnelle qui sont mis en poésie par le fameux fabuliste

du XVII^e siècle. Proposez au contraire aux jeunes chrétiens à qui vous devez apprendre la vraie prudence, celle qui nous vient de Jésus-Christ lui-même ; proposez-leur les exemples des saints, leur charité héroïque, leur humilité qui coule de source, leur abandon tranquille. Faites-leur saisir que la confiance en Dieu d'un saint François d'Assise est d'une prudence divine et ne doit pas être assimilée à l'insouciance de la cigale ; de même que la hardiesse de Jeanne d'Arc est sans imprudence et n'a rien à voir avec la témérité du chêne sous l'orage ; de même la contemplation de Dominique est la sagesse suprême et se situe à l'opposé de la paresse du rat enfermé dans son fromage. Montrez que l'on peut, que l'on doit être léger comme une Thérèse de l'Enfant Jésus sans manquer de bon sens, et ascète comme le curé d'Ars ou le père de Foucauld sans manquer de réflexion ou d'équilibre.

Bref, pour éduquer la prudence des enfants et des jeunes, ne commencez point par refroidir leurs aspirations à l'héroïsme, mettez plutôt ces êtres bondissants sur le chemin de la pureté de l'amour, et vous les mettrez ainsi sur le chemin de la prudence héroïque ; la seule que le Seigneur nous ait révélée et dont il nous ait fait un précepte : *Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes* (Mt 10, 16).

L'héroïsme des saints

DE tous les héroïsmes, celui qui importe le plus et transcende les autres, d'aussi haut que la grâce transcende la nature, c'est celui de la sainteté. Or le Seigneur y appelle tous ses disciples. Quant à l'héroïsme des soldats indispensable dans notre monde pécheur pour défendre et garder les patries, il ne trouve son sens chrétien que dans le rayonnement de saints et des saintes. C'est pourquoi la patronne céleste qui défend et garde la France, c'est, après Notre-Dame de l'Assomption et avec elle, une vierge consacrée à Dieu qui a porté les armes comme seule peut les porter une *pucelle, fille de Dieu* : c'est sainte Jeanne d'Arc ; c'est elle, avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui, unie à Notre-Dame, saura « défendre avec tant de soins ce royaume contre l'effort de tous ses ennemis que, soit qu'il souffre le fléau de la guerre ou jouisse de la douceur de la paix, que nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte pas des voies de la grâce qui conduisent à celles de la gloire ⁵⁸ ».

LA sainteté est héroïque ; non que chacun des saints, à l'image des premiers martyrs, ait été déchiré par des ongles de fer ou broyé sous la dent des bêtes ; mais chacun des saints était prêt à subir effectivement les peines qu'il plairait à Dieu, pour son amour. Et s'il était disposé à tous les sacrifices, c'est parce qu'il était tellement pris par l'amour du Bien-Aimé qu'il vivait au-delà de soi et de ce qui le touche.

Est-ce par une tension effrayante de la volonté que le saint serait parvenu à enlever de son cœur et de ses sentiments toute trace de *l'ancien levain* ? Autant se prendre par les cheveux pour se soulever soi-même vers le ciel. Ce n'est évidemment pas par nos propres forces que nous serons vidés de nous, remplis de Dieu, unis à Dieu. Si le saint est transformé dans le Bien-Aimé, s'il a sur soi-même un tel empire que son âme revient toujours au Bien-Aimé et ne trouve plus d'attrait ni d'intérêt pour soi-même, c'est parce que le saint a pleinement accepté d'être aimé par Dieu comme Dieu désire l'aimer, et qu'il n'a cessé de répondre à son amour. Vigilance, précaution, lutte, patience ; – s'efforcer d'être à l'égard de soi-même à la fois inflexible et clément ; – ne rien se passer mais aussi ne pas se laisser décourager devant la nécessité des recommencements et des reprises : toutes ces diverses dispositions se trouvent dans la sainteté ; l'effort vigoureux et la fermeté dans le vouloir en sont peut-être les aspects qui nous frappent davantage. Prenons garde, toutefois, que cette force du vouloir correspond à une attitude plus cachée, plus centrale, plus intime ; la résolution d'être livré en simplicité à l'amour et à la miséricorde du Seigneur. Aussi bien, sur le visage des saints, ce n'est pas la tension de la volonté que nous lisons ; ce n'est pas non plus une paix insouciance ; c'est la paix solide, inébranlable, d'une âme qui est remplie par l'amour de Dieu, possédée par cet amour.

⁵⁸ — Consécration du royaume de France à Notre-Dame par le roi Louis XIII, le 10 février 1638.

Parce qu'elle est inséparable du don de soi, de l'oubli de soi jusqu'à la mort selon la manière qui plaira à Dieu, la sainteté mérite d'être appelée un héroïsme ; l'héroïsme en effet, d'une façon générale, consiste *dans la grandeur d'âme portée jusqu'au point extrême de subir volontairement la mort pour des biens qui nous dépassent*. La sainteté est héroïque dans l'amour, dans l'ordre intérieur de l'amour, et c'est pour cela qu'elle se traduit en héroïsme visible dans les actes extérieurs. C'est parce qu'ils sont héroïques dans l'amour que les saints se montrent capables d'héroïsme soit dans le témoignage de la foi comme les martyrs ; soit dans la solitude du cœur et la totale réserve du corps comme les vierges consacrées ; soit dans la douceur et la fermeté du zèle apostolique comme les prêtres confesseurs ; soit dans les humbles vertus domestiques ou civiques comme les saintes femmes et les confesseurs simples fidèles ; soit encore dans l'humilité et dans le courage pour dispenser la vérité divine comme les docteurs ; soit enfin dans les travaux de la guerre comme les saints capitaines ou soldats, telle une sainte Jeanne d'Arc.

L'héroïsme de l'amour de Dieu est très capable de susciter et d'entretenir cet héroïsme guerrier ; il ne l'évite pas lorsque Dieu le demande. Or, il arrive que Dieu le demande car le juste service de la patrie, même par les armes, est de soi-même un bien.

L'Église connaît trop notre condition concrète de fils d'Adam pour estimer que le métier des armes serait, de soi, une offense à Dieu. Ce sont des hommes pleins de chimères, qu'ils soient ou non d'Église, ce n'est pas l'Église, notre mère très sage, qui a jamais rêvé d'une société humaine sans la protection et la défense des gardes et des soldats. Ainsi l'héroïsme de l'amour, loin d'exclure l'héroïsme guerrier, peut et doit le nourrir, le purifier et le porter, de même qu'il anime et soulève les autres formes d'héroïsme. L'héroïsme de l'amour fleurit obligatoirement en héroïcité des vertus, aussi bien dans la paix que dans la guerre ; aussi bien dans la condition de consacré que dans celle de laïc. Toute l'histoire des saints en fournit la preuve comme, du reste, l'histoire de chacun des saints.

C'est l'héroïsme de la grâce et de l'amour que Jésus a révélé au monde. Il suffit de méditer sur sa mort en croix et sa passion très douloureuse (*Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite*⁵⁹) ; il suffit de prêter l'oreille aux maximes évangéliques pour prendre conscience de ceci : la sainteté que Jésus-Christ a instituée par son exemple et sa doctrine est nécessairement héroïque. Rappelons ici les maximes bien connues : *ne craignez pas ceux qui tuent le corps mais ne peuvent tuer l'âme ; mais craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps dans la géhenne ; — qui ne renonce pas à tout à cause de moi n'est pas digne de moi ; — qui met la main à la charrue et jette un regard en arrière est impropre au royaume de Dieu ; — je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; — s'ils m'ont persécuté ils vous persécuteront ; — heureux ceux qui souffrent persécution pour le royaume des cieux ; — je suis venu apporter non pas la paix mais le glaive ; — si ton œil te scandalise arrache-le ; — pardonnez jusqu'à soixante-dix-sept fois sept fois*⁶⁰. Or non seulement Jésus nous enseigne cet héroïsme

⁵⁹ — Mt 26, 42 (NDLR).

⁶⁰ — Cf : Mt 10, 20 ; Mt 11, 37-38 et Lc 14, 33 ; Lc 9, 62 ; Mt 10, 16 ; Jn 15, 20 ; Mt 5, 10 ; Mt 10, 34 ; Mt 5, 29 ; Mt 18, 22 (NDLR).

de l'amour, non seulement il fait l'honneur aux faibles humains que nous sommes de ne jamais nous adresser des paroles qui soient en dessous de l'héroïsme, mais encore il nous rend capables de faire passer sa doctrine dans nos actes. C'est ici, par rapport à cet héroïsme de la grâce, que les thèses de la théologie traditionnelle dévoilent leur portée et leur profondeur ⁶¹.

La passion de Jésus, nous dit cette théologie, est cause méritoire et cause efficiente de notre rédemption. Qu'est-ce à dire, sinon que les mérites de Jésus sont assez précieux pour nous obtenir, auprès du Père, la grâce de toutes les vaillances et de tous les renoncements ? Jésus lui-même, par la vertu toujours vivante de sa passion, est le principe actif de la force des martyrs, de la fermeté des docteurs, de l'attachement irréductible des vierges. Il opère ces merveilles à l'intime de leur être et de leur liberté blessée, (mais guérie et graciée, au plus profond de la débilité de leur nature). C'est lui-même, le Seigneur qui voulut *être mis à mort et qui est toujours vivant* ⁶², *c'est lui qui opère dans ses disciples le vouloir et le faire* ⁶³ jusqu'à la perte totale de soi, jusqu'au sacrifice héroïque. Il l'opère, en vertu de sa passion, par l'action efficace des sacrements, en particulier la messe et l'eucharistie. *Jesu fortitudo martyrum, lumen confessorum, puritas virginum, miserere nobis* ; Jésus force des martyrs, lumière des confesseurs, pureté des vierges, ayez pitié de nous ⁶⁴.

Une telle doctrine, si peu accordée à ce que nous sommes naturellement, une telle action du Christ, aussi indifférente à ceux de nos attraits qui sont les moins beaux et les moins limpides mais qui existent et qui sont terriblement tenaces, une telle doctrine et une telle action, voilà, s'écrie le monde, ce qui nous sera toujours en horreur. De quel droit et à quel titre Jésus-Christ se permet-il d'intervenir de la sorte ?

L'Église, au nom de Jésus, répond à tous les hommes et à tous les siècles : du droit qu'il tient de sa filiation divine ; de son droit de Fils de Dieu qui assume notre nature en l'unité de sa personne ; de son droit de Verbe incarné rédempteur, *plein de grâce et de vérité*, qui nous a aimés jusqu'à la mort de la croix, qui porte dans son corps de ressuscité les cicatrices de son amour et de sa victoire. Dans ces conditions d'amour et de force victorieuse, de mérite infini et d'efficacité souveraine, dans ces conditions divines, l'enseignement d'héroïsme dans l'amour, que nous dispense Notre Seigneur Jésus-Christ, n'a rien de surprenant ni d'exagéré ; son action intérieure, consumante et transformante au point de nous configurer à sa croix, n'a rien d'indiscret, d'intolérable ou d'inhumain. Jésus-Christ est Fils de Dieu rédempteur ; tout est là ; à partir de ce mystère, l'héroïsme de l'amour, c'est-à-dire la sainteté de ceux qui croient en lui, n'a rien que de très normal et de très convenable. Il serait, au contraire, incompréhensible que ceux qui croient en lui et participent de sa vie et sa plénitude ne soient pas destinés à une pareille grandeur et soient abandonnés à des réalisations médiocres.

⁶¹ — Voir III, q. 48, 49, 56 et 57.

⁶² — Ap 1, 18 et 2, 8.

⁶³ — Ph 2, 13 (NDLR).

⁶⁴ — Litanies du saint nom de Jésus.

L'un des points où l'héroïsme de la sainteté diffère le plus manifestement de l'héroïsme des champs de bataille, c'est l'universalité. A chacun de ses disciples, en effet, le Seigneur adresse l'appel confondant à livrer sa vie pour lui-même et pour le royaume ; il ne fait point de cas de la situation ou de la fonction, des manquements passés, des faiblesses présentes, de la débilité native.

Omnia traham ad meipsum ; j'attirerai tout à moi (Jn 12, 32). Depuis qu'il fut élevé sur la croix, le Fils de l'homme attire tous les hommes à l'héroïsme de la grâce et de la charité, bien au-delà de leurs dispositions naturelles. – D'un certain point de vue, il serait étrange et paradoxal de parler, par exemple, d'un héros de l'artisanat, alors qu'il est naturel de parler d'un héros de la guerre ; à la différence en effet du métier des armes, l'état d'artisan ne requiert pas, en lui-même, l'héroïsme. Cependant, à considérer non plus tel ou tel métier en lui-même, mais la vocation du chrétien qui le pratique, alors il n'est plus paradoxal, mais juste et convenable, de parler d'héroïsme, quel que soit le métier. Il suffit de lire une vie des saints pour s'apercevoir que, même dans les métiers les plus ordinaires, ceux de cordonnier par exemple ou de laboureur, il s'est rencontré des chrétiens, il s'en rencontre toujours, pour aimer, jusqu'à l'héroïsme, Dieu et le prochain. Nos ancêtres en avaient tellement conscience que, pour eux, la pratique d'un métier supposait l'agrégation à une confrérie, le recours officiel au patronage du saint qui avait exercé ce métier avec l'héroïsme de l'amour. Les avocats se confiaient à saint Yves et les peintres à saint Luc. Ils se plaçaient sous leur garde et se confiaient à leur intercession, moins pour un avantage temporel que pour l'avantage éternel de la sanctification quotidienne dans l'accomplissement du labeur temporel. Il peut paraître anachronique de rappeler ces vérités au temps de la laïcisation de la plupart des tâches d'ici-bas. Qu'importe. Il n'en demeure pas moins que les chrétiens sont appelés à aimer le Seigneur au point de tout sacrifier pour lui quels que soient les métiers et les professions. Et lorsqu'il arrive que la société devienne tellement anti-naturelle et démoniaque que certains métiers, ou même beaucoup, ne puissent plus être exercés sans un péril prochain d'y perdre son âme, les chrétiens sont appelés soit à changer le statut de ces métiers, soit à renoncer à leur pratique, plutôt que de damner leur âme et *de porter sur le front le signe de la bête* (Ap 13, 16 et 17).

Lorsque la société est tellement pervertie qu'il ne reste pour ainsi dire plus de place pour les confesseurs, c'est alors à l'héroïsme des martyrs que les chrétiens sont appelés. Mais il s'agit toujours de l'appel à un héroïsme qui est celui de la charité et de la grâce.

COMMENT en seront-ils rendus capables ? Nous avons déjà répondu : par la force de la croix, par la grâce toute puissante qui dérive du cœur du Christ et nous touche dans les sacrements. Dirons-nous que notre âme est bien faible et par trop inégale à ces grandeurs divines ? Mais plus nous conviendrons simplement de notre faiblesse et de notre pauvreté, plus nous permettrons à l'Esprit de Dieu de s'emparer de

notre liberté et de nous transformer en flamme d'amour. L'humble Vierge Marie le proclame bien haut dans le *Magnificat* : *exaltavit humiles ; esurientes implevit bonis* ⁶⁵.

C'est l'Esprit de Dieu, l'Esprit d'amour qui, habitant dans une âme pleinement docile, y réalise lui-même, sous une forme ou sous une autre, la surnaturelle contemplation ; et par la contemplation il prépare l'âme à l'héroïsme de l'amour. Mais cet Esprit de Dieu ne fait son œuvre dans les âmes qu'à proportion de leur humilité, en même temps qu'il approfondit cette humilité. De sorte que l'héroïsme des saints serait incompréhensible sans la contemplation, comme la contemplation à son tour serait incompréhensible sans l'humilité. L'héroïsme des saints est évidemment de l'ordre de la grandeur d'âme ; c'est même la grandeur la plus sublime ; mais une grandeur surnaturelle, qui ne procède pas de la chair et du sang, mais de la miséricorde du Père et de la grâce du rédempteur. Grandeur d'humilité que chante admirablement le héros du carmel :

Quand mon âme montait chantante
Bien haut, dans ce transport divin,
Tout en bas retombait soudain
Pareille à flamme vacillante.
Je dis : c'est hors de ma portée...
Mais je m'abaissai tellement
Que je bondis d'un grand élan
Et j'obtins la proie désirée ⁶⁶.



⁶⁵ — L.c 1, 52 et 53 (NDLR).

⁶⁶ — Saint Jean de la Croix, *Glose sur le divin, Trés de un amoroso lance...* (On trouve ce texte dans les *Œuvres spirituelles*, Seuil, 1947, p. 1110, mais avec une autre traduction [NDLR]).

Si ton œil est simple

La sainteté proposée à tous

E LLE n'est rien de ce qui est à la mesure de nos aspirations et de nos amours naturelles ; elle est infiniment au-delà, et surnaturelle. La sainteté, c'est le Seigneur qui est devenu le tout de l'âme et cela dans n'importe quelle situation possible, car, s'il est devenu le tout, aucune situation n'est un écran (sauf le péché). Or le Seigneur veut devenir le tout de chacun de nous, de chacun de nous étant tel qu'il est et dans la situation qui est la sienne. La sainteté, ce sont les personnes divines en l'unité de leur nature devenues le tout de telle personne humaine, dans le Christ.

La sainteté peut survenir en quelqu'un qui est « coincé » comme en quelqu'un qui s'épanouit, en quelqu'un dont la vie, humainement, offre un sens et une définition, comme en quelqu'un dont la vie, humainement, en offre très peu (car elle en offre toujours un peu, du moins faut-il s'y efforcer). L'important, c'est que la vie épanouie ne devienne pas le bien suprême de l'âme (ce qui suppose des sacrifices bien effectifs et une communion au malheur) et que la vie « coincée » n'entraîne ni désespoir, ni évasion ; que la joie de l'une ou la souffrance de l'autre soit maintenue à sa place, qui n'est pas principale, mais subordonnée à l'amour.

Naturellement, il y a une existence normale et qu'il faut tenter de trouver, celle d'un don de soi à la mesure de ce que Dieu nous a donné, celle d'un épanouissement dans ce don : c'est normalement à travers cela que l'on apprend le tout de Dieu et le rien du créé. Mais, si Dieu ne veut pas une telle existence, si la tentative de mener cette existence suppose un péché au départ, il faut être très sûr de Dieu et qu'il deviendra notre tout par un autre chemin.

La sainteté, ce n'est point tel état de vie ni telle fonction sacrée. Il est certes des états et des vocations qui, par nature, favorisent incomparablement la sainteté. Et cependant la sainteté n'est point dans l'état de vie comme tel, mais dans la disposition du cœur ⁶⁷ quel que soit l'état de sa vie.

Sans doute, gardons-nous de l'oublier, telle fonction, tel état de vie sont beaucoup plus aptes à favoriser cette disposition du cœur où Dieu devient le tout, mais si Dieu ne les veut pas pour nous, c'est bien ; et sa volonté nous apprendra à nous suffire de lui dans une autre situation. D'ailleurs, en se souvenant que tel état ou telle fonction préparent beaucoup mieux à trouver le Seigneur, il faut noter qu'ils constituent une sorte de sacrilège, lorsque fait défaut la conversion intérieure. « Si je parle la langue des

⁶⁷ — Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. « C'est une disposition du cœur qui nous rend humbles et petits entre les bras de Dieu, conscients de notre faiblesse et confiants jusqu'à l'audace en sa Bonté de Père. »

hommes et des anges, mais si je n'ai pas la charité, cela ne sert de rien ⁶⁸. » En d'autres termes, si j'éclaire et enflamme par ma prédication, ou si je suis d'un dévouement sans limite aux malheureux, ou si je défends le droit au péril de ma vie, et si Dieu n'est pas le tout de mon cœur, du moins si je ne tends pas à cela, à quoi bon ?

*
* *

Sur l'instant présent

S I l'éternité est une réalité, si l'on est fait pour l'amour éternel, cela veut dire, du point de vue de l'action, que l'on sera pauvre, que l'on aura renoncé à ses projets, à sa volonté. C'est Dieu qui est maître du temps et du devenir, et il ne le veut que pour l'amour éternel, et c'est lui seul qui sait y faire passer, qui peut y inscrire l'amour. C'est à cette action, en définitive, que l'on doit coopérer ; on ne le peut qu'à la condition de vivre dans le temps uni à lui, c'est-à-dire d'être pauvre de son action, pauvre de l'avenir et des résultats. Non pas que l'on soit sans projets, mais on les a remis dans les mains de Dieu et l'on vit à l'instant présent. Cette mystique du moment présent, en apparence contraire à la vie active qui est nécessairement « prospective » et pleine de projets, garde cependant toute sa portée dans l'action : elle y signifie pauvreté. Il ne s'agit pas d'avoir peur d'écrire dans le temps et de se retirer de l'action ; les saints ont écrit dans le temps (et non seulement dans l'éternité). Il ne s'agit pas non plus d'être un orgueilleux qui cherche son œuvre propre ; il s'agit d'écrire dans le temps comme un ami du Seigneur, comme un chrétien qui, dans l'action (et en toute chose) est pauvre et dépouillé de soi.

*
* *

Délivrance aux âmes captives

Les forts et les faibles

⁶⁸ — 1 Co 13, 1 (NDLR).

« **V**a-t-en vite par les places et les rues et amène ici les pauvres, les estropiés et les boiteux. » (Lc 14, 21)

« Même si je marche dans la vallée des ombres de la mort, je ne craindrai rien, Seigneur, parce que vous êtes avec moi. » (Ps 22)

Une âme faible est habitée par la misère. Là où le fort est de plain pied, le faible est hésitant et tremble de peur. Là où le fort se met en colère et oublie, le faible n'ose rien dire, mais il n'en finit plus de ravalier sa colère ; là où le fort est libre et se meut avec aisance, le faible est accaparé, occupé péniblement, il n'est guère disponible pour autre chose. Enfin, parce que le faible se sent croulant et incertain, il essaierait facilement de se donner du courage par des rêves de vanité et d'orgueil. Et il risque d'être jaloux de ceux en qui il devine plus de facilité d'adaptation ou plus de chance. Mais ces ressentiments, cette peur, ces tortures causées par des préoccupations infimes, cette vanité, cette jalousie, que sont-elles en réalité ? De la misère psychologique en même temps que du péché. C'est de la misère au sens propre du terme : c'est-à-dire quelque chose de fatal, de pitoyable.

Et l'assurance, la générosité, la disponibilité du fort, que sont-elles ? Elles peuvent (elles doivent) être de la vertu. Mais elles ne sont point cela d'abord ; elles sont un cadeau de la nature ; ils ont la chance d'être ainsi.

Devant Dieu, en face de sa miséricorde et de son amour, y a-t-il encore fort et faible ? Une parole de saint Paul nous donne la réponse ; il suffit de la transposer : « Il n'y a plus ni Grec, ni Juif, ils sont tous un dans le Christ Jésus ⁶⁹. »

La faiblesse n'est pas exempte de fautes, pas plus que la force, « car tous ont péché et sont vides de la gloire de Dieu ⁷⁰ ». Seulement, ce qui importe, c'est d'y voir exactement : la faute chez les faibles n'est pas la misère, mais l'absence de foi et d'amour dans cette misère ; le refus d'offrir cette misère, par lassitude et découragement, et sans doute au fond, par orgueil ; le refus de faire

du spectacle vivant de sa triste misère
le travail de ses mains et l'amour de ses yeux.

Ce que Dieu demande au faible, tout de suite, immédiatement, ce n'est pas une réussite parfaite dans la vertu, c'est le repentir de son peu de vertu, la confiance et l'effort inlassable. C'est aussi, et avant tout, de s'accepter comme il est, de ne pas s'attacher d'importance, de consentir à n'être que cela, de ne pas se croire un martyr, de ne pas dramatiser. Ce que voudrait le faible, ce vers quoi il aspire avec véhémence, c'est l'équilibre, l'aisance intérieure ; ce que Dieu lui demande de vouloir premièrement, c'est le royaume de Dieu. Que le faible ait donc le courage de désirer comme Dieu ; qu'il ait aussi le courage de voir ce qui en lui offense Dieu et ce qui ne l'offense pas. Et je sais bien que le péché est inextricablement mêlé à sa faiblesse ; mais enfin, il y a ce qui est du péché et

⁶⁹ — Ga 3, 28 (NDLR).

⁷⁰ — Rm 3, 23.

ce qui est de la misère ; or c'est cela qui est du péché dont il doit, avant tout, souhaiter la délivrance.

Et c'est difficile. Trop souvent, le faible tient moins à être délivré du péché dans sa faiblesse, que de sa faiblesse elle-même, et cela non point parce qu'elle est obstacle à Dieu (elle ne l'est pas) mais parce qu'elle est humiliation intime et irrécusable, parce qu'elle le rend trop souvent inégal à la vie et aux hommes et plus ou moins dépareillé. *Pluribus impar*⁷¹ pourrait-il dire en renversant la devise de Louis XIV.

La grâce ne fait pas obligatoirement de miracle. Seulement, et il faut le crier bien fort, dans la mesure où la grâce délivre le faible des intrications du péché dans la misère, celle-ci a beau persister, elle n'est plus occupante, elle se trouve adaptée à Dieu ; et le faible entre dans la liberté de l'amour, qui est par-delà la faiblesse et la force.

La sanctification dans les crises

LE plus important dans les moments de crise est de se confier à Dieu, de continuer comme si de rien n'était et de maintenir en quelque sorte la continuité avec l'état antérieur. Se confier à Dieu, car s'il veille sur nous lorsque nous sommes raisonnables, il veille deux fois plus lorsque, *malgré nous*, nous sommes plus ou moins démunis des protections de notre raison. Dieu est le Dieu des temps d'équilibre comme des temps de crise, et encore plus de ces derniers. Il faudrait seulement savoir convenir devant lui du triste état dans lequel on est enfermé. « Si je descends aux enfers, tu es là⁷². » Et que cette remise à Dieu et cette façon de se fier à lui soit la plus active possible. C'est-à-dire que l'on persévère à prouver à Dieu que l'on veut toujours de lui, en continuant d'agir comme si de rien n'était. C'est une situation affreuse ; en quelque sorte, on est comme envahi par l'impression de jouer la comédie, de parader, de vivre contre les évidences actuelles irrécusables ; c'est une tension de la volonté épuisante, car on se guide uniquement d'après des lumières antérieures qui semblent n'avoir brillé que pour nous égarer. C'est jusque-là qu'il faut se fier à Dieu d'une confiance active. Car encore une fois cette confiance porte à agir, à faire comme si Dieu et sa loi n'avaient pas changé. Ils n'ont pas changé, en effet ; c'est pourquoi on gardera les pratiques d'ascèse sans lesquelles, on le sait bien, il n'y aurait pas de charité possible. On maintiendra également les pratiques de prières et le recours aux sacrements, croyant contre l'évidence actuelle qu'ils agissent par eux-mêmes, que le Christ pardonne les fautes, même lorsqu'il semble à l'âme qu'elle ne croit plus à la faute, que le Christ l'unit à soi, même lorsque la communion a perdu apparemment tout son sens. Plus que jamais on évitera les occasions, car des visites, fréquentations, lectures, spectacles, distractions, qui seraient périlleuses en temps normal, deviendraient maintenant l'origine d'immenses dégâts. On veillera à se contenir le plus possible, à éviter les paroles et les gestes qui ne pourraient se rattraper ; qui créeraient un

⁷¹ — Inégal à la plupart, inférieur à tous ; la devise de Louis XIV était exactement l'inverse : *nec pluribus impar* (supérieur à tout le monde) (NDLR).

⁷² — Ps 138, 8 (NDLR).

engagement définitif ; même si, par exemple, un changement d'état s'imposait, ce n'est pas alors le moment de le décider.

Cette attitude de confiance active pourrait encore s'appeler réalisme théologal à travers la comédie intérieure. On se fixe en effet dans la réalité ; la réalité de Dieu en lui-même, son amour, son Christ-Sauveur qui ne sont pas atteints par nos états d'âme ; la réalité de Dieu en nous-mêmes qui n'est pas changée du fait que notre conscience semble devenir décor ou truquage.

Mais enfin, direz-vous, cette voie est anormale : nous en préférerions une autre. Aller à Dieu à travers les supplices, passe encore peut-être, mais aller à lui à travers la comédie et comme un pantin religieux !... Vaines protestations ; puisque par ce sentier de vertige vous pouvez encore l'atteindre dans sa réalité, vous n'allez pas vous plaindre et ce n'est pas sans un dessein d'amour qu'il vous y a placés.

Vous n'avez pas non plus à vous surfaire, à vous prendre pour un privilégié des voies de Dieu et pour un grand mystique. Ne vous étonnez pas trop de ces absurdes tentations. Sachez seulement que ces ridicules tentations vous étaient aussi réservées. Apprenez à en sourire, consentez, avec douceur, à vous trouver ridicule et ne succombez pas. Pour cela, une sainte telle que Thérèse de l'Enfant Jésus peut aider beaucoup parce que son enseignement mystique baigne de toutes parts dans une ascèse aussi réaliste que délicate, parce qu'elle enseigne à se donner à Dieu en souriant de soi-même. La crise est un chemin dangereux, mais l'humble fidélité à la grâce le transforme en chemin direct. « *Prope es tu Domine et omnes viae tuae veritas*. Vous êtes proche, Seigneur, et tous vos chemins sont la vérité ⁷³. »

*
* *

Notre Sauveur est un Dieu caché

PASCAL nous fait ressouvenir et nous persuade que, lorsque Dieu en personne est venu sur terre, la manière la plus convenable qu'il avait de se faire connaître des hommes était de se montrer dans l'obscurité, la pauvreté et l'humilité. Pouvait-il faire autrement s'il voulait préserver les hommes de donner à Dieu le visage de leur convoitise ; obtenir des cœurs droits qu'ils deviennent encore plus droits et reconnaissent Dieu pour ce qu'il est ?

Lorsque Jésus, après la multiplication des pains, a refusé d'être roi, beaucoup se sont retirés ; lorsque dans la passion il n'a voulu être qu'un roi couronné d'épines, presque tous l'ont lâché : « *Relicto eo, fugerunt* ⁷⁴ ». Au pied de la croix il ne restait que la

⁷³ — Ps 118, 151 (NDLR).

⁷⁴ — Mt 26, 56 : L'ayant abandonné, ils s'enfuirent (NDLR).

sainte Vierge, saint Jean et quelques saintes femmes. Mais du moins ceux qui restèrent et ceux qui se joindront à eux jusqu'à la fin des temps ne se trompent pas sur le Christ ! Tandis que, s'il avait accepté la gloire charnelle que déjà lui proposait Satan au début de sa vie publique, Dieu aurait été confondu avec l'orgueil et la convoitise humaine.

La seule image que Jésus nous ait laissée de lui-même n'est pas celle de son visage transfiguré sur le Thabor, mais cette face dont la beauté est voilée par les humiliations et par la mort de la croix.

Le monde après le péché n'ayant d'attention que pour ses convoitises, lorsque Dieu en personne a voulu se manifester pour notre salut, il est venu comme « le serviteur souffrant » prophétisé dans Isaïe. Il n'y avait pas d'autre moyen pour que le monde découvre en lui le Fils de Dieu Sauveur et le Roi de gloire. Il en est de même pour chacun de nous : il faut bien que Dieu vienne par la croix. Sinon, s'il présentait l'aspect de nos rêves orgueilleux et charnels, ce n'est pas lui que nous verrions venir, nous le confondrions avec ce qui lui fait horreur. Parce que notre façon de voir est misérable, Dieu ne peut pas se découvrir à nous sans la croix. Et parce qu'il porte la croix et nous la présente, nous disons qu'il est un « Dieu caché ». Mais c'est lorsqu'il est le plus caché que nous le percevons le plus dans sa réalité et sans risque d'illusion. C'est lorsqu'une petite Thérèse éprouvait le paroxysme de la croix dans son âme et son corps qu'elle saisissait le plus sûrement le mystère de Dieu. Et Pascal n'aurait point pénétré comme il l'a fait le mystère de Jésus sans les quatre dernières années de pitoyable impuissance.

Dieu vient à nous par les bonheurs certes ! Mais il ne peut se communiquer très intimement et profondément sans la croix. Il ne peut se communiquer très intimement et profondément sous les espèces, par exemple, d'une vertu qui toujours réussirait, d'une justice qui triompherait toujours. Il ne peut nous exempter de la croix. N'allez pas imaginer cependant que la croix et l'épreuve soient systématiques et absolument jamais interrompues. Parce qu'elle est envoyée par l'amour, l'épreuve ne peut pas être systématique. Et soyez sûrs par-dessus tout que ce Dieu caché que nous avons à reconnaître et à préférer sur la croix et par la croix, c'est le Dieu des béatitudes dès aujourd'hui dans cette vallée de larmes, et demain le Dieu de la gloire dans la béatitude de la patrie.

*
* *

« Vous êtes un Dieu caché, Dieu d'Israël, notre Sauveur ⁷⁵ » chante Isaïe dans son cantique. Mais les psaumes répondent : « Vous êtes le Dieu qui fait des merveilles ⁷⁶. » Et un poète qui vous aimait vous fait dire : « Toute ma création regorge de merveilles. J'éclate tellement dans toute ma création. »

⁷⁵ — Is 45, 15 (NDLR).

⁷⁶ — Ps 76, 15 (NDLR).

Il n'en est pas moins vrai qu'en attendant les cieux nouveaux et la terre nouvelle, « la création est asservie » et que les miracles doivent nous conduire à votre personne pauvre et humiliée. Il nous suffit de nous rappeler la multiplication des pains, la guérison de l'aveugle-né, et même vos apparitions lorsque, pourtant, vous étiez à jamais glorieux.

Vous êtes ce Dieu que l'on atteint dans la nuit de la foi, dans une espérance qui espère contre l'espérance, dans une charité qui brûle dans le vide. Vous êtes le Dieu des béatitudes : « Bienheureux les pauvres (...), les affligés (...), les persécutés (...). »

*
* *

L'homme charnel aspire à un Dieu qui serait au niveau de la bassesse et du péché, qui se manifesterait, qui donnerait des signes à ce niveau. Il ne peut le faire. Il se cache. « Il se tait dans son amour. » L'homme charnel voudrait un Dieu qui se révèle à la chair et au sang ; ce n'est pas possible tant qu'ils n'ont pas été purifiés et qu'ils ne sont pas morts à leurs aspirations par la croix.

Le Christ n'est pas apparu selon l'ordre des grandeurs terrestres ; non pas le bien-être évidemment, mais même pas le pouvoir politique ou la gloire ; justement pour sauver l'homme, pour permettre à l'homme de ne pas confondre Dieu avec ces grandeurs, pour permettre à l'homme de s'attacher à Dieu en vérité. Dans la mesure où l'homme le fera, ces grandeurs seront peut-être données, c'est-à-dire qu'il y aura peut-être une civilisation chrétienne et en tout cas l'homme doit y travailler avec pureté. Mais enfin le Christ n'est pas venu selon l'ordre de la civilisation. Il est venu pour le salut : mourir pour nous et nous glorifier avec lui.

Le premier avènement du Christ est nécessairement caché. Une nature aussi gâtée que la nôtre et qui n'a presque de regard que pour l'objet de ses convoitises, il fallait bien, si Dieu voulait la sauver, si Dieu voulait lui permettre de choisir vraiment le salut, qu'il lui apparaisse tout différent de l'objet de ses convoitises, c'est-à-dire caché, pauvre et humilié. Mais, lorsque le temps ne sera plus, lorsque les choix auront été faits, alors Dieu éclatera ; le second avènement sera glorieux. Mais à ce moment, et dans la splendeur même de cette gloire, il n'y aura plus aucun danger d'erreur parce que les justes seront totalement justes, parce qu'ils n'attendront plus « une longue suite de jours, ni le royaume de Jérusalem », parce que « ce qu'ils aimeront en Dieu, ce sera Dieu lui-même », et c'est purement en Dieu qu'ils jouiront des cieux nouveaux et de la terre nouvelle.

Si l'on a entrevu le Dieu de Jésus-Christ et que, ici-bas, il est un Dieu caché, comment ne pas sentir qu'on ne travaille pas au règne de Jésus-Christ par les moyens des prestiges terrestres et qu'il faut se garder à tout prix de l'illusion naïve et grossière et toujours renaissante des faux messianismes ? Comment ne pas voir que, pour les laïcs aussi, et pour tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, sont engagés dans les choses de la terre, le signe de la croix doit marquer toutes les valeurs terrestres ? Dans le mariage évidemment, puisqu'il se réfère à l'union sur la croix du Christ et de l'Église, mais aussi

dans l'économie, dans la politique, dans la création de la beauté, l'usage crucifié est le seul usage droit.



Le message spirituel de sainte Thérèse

C'est une vie toute simple que celle de la petite Thérèse ; non en ce sens toutefois qu'elle n'aurait jamais été visitée miraculeusement par Notre Seigneur et Notre Dame, qu'elle n'aurait été gratifiée d'aucune faveur exceptionnelle, mais en ce sens que les interventions extraordinaires étaient destinées à préparer Thérèse à suivre une voie toute simple. Dieu est intervenu par des miracles pour la soutenir dans sa petite voie et pour l'y confirmer, non pour l'en faire sortir. Les faveurs d'En-Haut accèdent sa petite doctrine⁷⁷ de la perfection de l'amour. Une telle perfection est possible aux âmes les plus faibles, mais l'amour les rendra fortes. Car la perfection de l'amour ne consiste pas à faire des actions qui sortent du commun ni à remplir quelque mission éclatante ; il suffit d'être livré au Seigneur avec une confiance sans limite, quelle que soit notre place et notre état dans le corps mystique et, bien entendu, en commençant par respecter les lois propres de notre état et de notre fonction.

L'état de la petite Thérèse était celui de carmélite : vierge consacrée, épouse du Christ, mère des âmes, comme elle l'expose elle-même à sa sœur aînée, sœur Marie du Sacré-Cœur. C'est en observant les traditions et coutumes de son état de carmélite que Thérèse devint une très grande sainte dans l'Église ; *la plus grande des temps modernes* au dire de saint Pie X. Elle est sainte de l'Église parce qu'elle est sainte du carmel. Tous les saints, toutes les saintes sont de l'Église, mais ils le sont en occupant une certaine place et en remplissant une certaine fonction : frère prêcheur comme Thomas d'Aquin, chef de guerre surnaturellement inspirée comme Jeanne d'Arc, curé de paroisse comme Jean-Marie Vianney, détenteur du pontificat suprême comme Pie X. L'amour qui fait les saints est universel ; c'est le contraire d'une spécialité ou d'un monopole ; nul d'entre eux peut-être n'a exprimé cette vérité d'une voix aussi limpide et pure que Thérèse ; mais cet amour universel n'existe qu'à partir d'une insertion particulière ; et c'est dans une insertion particulière qu'il conduit à la fidélité héroïque.

L'amour de Thérèse s'est inséré dans sa vocation de carmélite, lui faisant respecter et chérir les lois et exigences de cette vocation. Parler d'elle en méconnaissant son appartenance au carmel, c'est en parler comme d'une défroquée. Erreur très grave, erreur particulièrement nocive en cette période post-conciliaire où tant de religieux et de religieuses, très souvent intoxiqués à leur insu, s'imaginent que la condition première pour

⁷⁷ — « Conseils et souvenirs », dans l'*Histoire d'une âme*, — la grosse édition antérieure à la publication des *Manuscrits autobiographiques* (1957). Nous nous référons, sauf avis contraire, à la *grosse édition* de l'*Histoire d'une âme*, celle qui contient les *Conseils et souvenirs*, les *Lettres* et les *Poésies* : trois sortes de documents qui ne se trouvent plus dans les *Manuscrits autobiographiques*. — Notez aussi, pour éviter les confusions, que certaines récentes éditions de ces *Manuscrits* s'intitulent *Histoire d'une âme*.

suivre le Christ et rendre témoignage de l'Évangile est de renier leur saint fondateur, leurs traditions propres, leur habit distinctif. Si cet état de choses se prolongeait, nous ne verrions plus de religieux et de religieuses en habit ; il n'y aurait plus que des défroqués ; défroqués par le costume et renégats par la manière de vivre.

Fille du carmel, elle l'est à bien des titres ; nous relevons les principaux. C'est dans l'ordre de sainte Thérèse qu'elle résolut de se donner toute à Dieu. Elle connaissait d'autres ordres : notamment les bénédictines, les clarisses, les visitandines, mais c'est la vie de carmélite qu'elle choisit. Pour l'embrasser au plus tôt, c'est-à-dire à l'âge de quinze ans, elle n'hésita pas à déranger l'évêque du diocèse et le pape de Rome. Une fois revêtue de l'habit du carmel, elle observa toutes les austérités des filles de sainte Thérèse en même temps qu'elle se pénétra de leur esprit, en particulier l'amour du silence et de l'oraison, l'immolation cachée pour les âmes, surtout pour les âmes de prêtres, enfin une charité constante dans la vie commune. Qu'on se souvienne que, par une faveur inouïe de sa supérieure, deux prêtres lui avaient été donnés comme *frères spirituels*, tant son offrande d'elle-même pour le sacerdoce catholique était pure et profonde ; qu'on se souvienne également de sa façon si réaliste et si bonne de pratiquer la charité en communauté ; surtout que l'on médite son grand texte sur l'oraison qui, malgré l'image mécanique peu satisfaisante du point d'appui et du levier, exprime la plus pure doctrine carmélitaine ; « l'oraison embrase d'un feu d'amour et soulève le monde ». Thérèse est tellement dans la tradition du carmel, son explication de la voie d'enfance est tellement nourrie des leçons de saint Jean de la Croix sur la pureté de la vie théologale, que les saints du carmel sont intervenus par un miracle pour la reconnaître comme étant de leur lignée spirituelle. Ils lui ont délégué, pour approuver sa vie et sa doctrine, la mère du carmel en France, Anne-de-Jésus, qui lui apparut pendant la dernière année de sa vie terrestre.

L'amour que nous enseigne Thérèse ne suppose pas nécessairement des actions extraordinaires, mais il exige toujours que nous respections avec une attention extraordinaire les lois de notre insertion dans le Corps mystique. S'il arrive que l'amour semble s'en dispenser, c'est qu'il est au-dessus, non pas contre. Le pur amour de Dieu, une mission unique à remplir a sans doute tiré Jeanne d'Arc de son insertion dans une paroisse, mais jamais cet amour ne l'a dressée contre sa vie de paroissienne. La preuve en est que, pendant sa première grande marche, alors qu'elle chevauchait non de jour mais de nuit pour mieux déjouer la surveillance des Anglais et des Bourguignons, elle ne manquait pas, au petit matin, avant d'aller prendre du repos, d'avertir sa petite escorte : « Mes amis, si nous allions entendre messe, nous ferions bien. » En campagne et dans les hasards de la guerre, elle était aussi bonne paroissienne que dans sa ferme de Domrémy.

En notre temps de confusion et d'anarchie où la charité, notamment la charité apostolique, sert de prétexte pour justifier extravagances, profanations et trahisons de toute sorte, la voie de l'amour enseignée par la carmélite de Lisieux est une voie d'ordre, non de désordre. Cet amour possible, accessible à tous parce que c'est le Seigneur qui descend vers nous et nous aime le premier, cet amour dont le caractère est l'universalité ne supprime pas la condition particulière à chacun de nous. L'amour édifie le Corps mystique, fait vivre et mouvoir les membres, il ne les abolit pas, il ne les emboutit pas ; il

ne transforme pas le Corps mystique qui est organique, hiérarchique, en une espèce de *magma* indéterminé, livré à des autorités occultes qui manœuvrent les autorités officielles, privées de pouvoir effectif et, en quelque sorte, dépersonnalisées.

*
* *

Pour pratiquer son message et pour enseigner la sanctification dans la voie la plus ordinaire, la plus commune, Thérèse a été favorisée, au moins à quatre reprises, de grâces et de privilèges qu'il importe de rappeler. La Vierge lui a souri quand elle avait dix ans et l'a retirée d'un mal affreux que le diable aurait aisément mis à profit ; la nature du mal était telle que, faute de guérison, le diable eût empêché la petite orpheline, non sans doute d'être sauvée, mais du moins d'atteindre le sommet de la montagne de l'amour. Elle aurait traîné toute sa vie comme une épave infortunée, comme un de ces êtres lamentables que des psychothérapeutes férus de Freud et de ses méthodes amputent aujourd'hui, si fréquemment, de leur vie spirituelle, parce qu'ils les forment à échapper aux dangers sociaux de leur détraquement, tout en les dispensant de l'ascèse, les détournant de la prière, les habituant à ne pas combattre leur impureté ni leur égoïsme. Ces malades ne commettront sans doute ni suicide ni homicide ; mais dans l'ordre spirituel ils auront cessé de vivre.

C'est par un miracle manifeste que l'équilibre fut rendu à Thérèse. Cet équilibre lui était indispensable, non sans doute pour s'engager, mais pour avancer dans la voie étroite qui conduit au parfait amour.

Il lui était non moins indispensable de n'être pas ligotée par des scrupules et de retrouver la force d'âme qu'elle avait perdue à la mort de sa mère. Pour cette double guérison, il était requis de bénéficier d'interventions célestes beaucoup plus qu'ordinaires. A la fin de sa treizième année Thérèse fut délivrée d'abord de ses scrupules ; ensuite, pour la fête de Noël 1886, l'Enfant-Jésus lui rendit sa force d'âme.

Parvenue, par faveur extraordinaire, à une solidité psychologique suffisante pour embrasser l'état très austère de moniale carmélite, la sainte fut encore l'objet, durant sa courte vie religieuse, de trois grands privilèges. En 1895, après qu'elle s'était déjà offerte en victime à l'amour miséricordieux, elle reçut pendant le chemin de la croix la grâce d'une blessure d'amour, ce qui est l'analogie de la transverbération de la grande Thérèse. En 1896, alors que la tentation du néant éprouvait si durement dans sa foi et son espérance la petite victime, elle fut réconfortée par un songe où la mère Anne-de-Jésus, qui introduisit en France la réforme thérésienne, vint la rassurer. Enfin, le 30 septembre 1897, après une *agonie sans aucun mélange de consolation*, Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la sainte Face, juste avant de *s'élancer dans l'éternel embrassement de l'amour miséricordieux*, connut quelques minutes d'extase. Aucun de ces prodiges ne fait de l'humble carmélite une sainte à miracles, à visions et révélations, ne vient la tirer hors de la voie d'enfance. Je tenais cependant à rappeler ces prodiges, que l'on traite d'habitude par prétériton, pour faire saisir une vérité spirituelle généralement méconnue : on s'imagine souvent, et on

s'imaginer à tort, que pour marcher saintement, je dis bien pour tendre vraiment à la sainteté dans les situations ordinaires, on n'a pas besoin de très grandes grâces. Comme si l'homme, même dans les situations communes, pouvait être héroïque dans la confiance et l'humilité sans une grâce immense du Sauveur, une intercession toute particulière de la Vierge médiatrice.

Non seulement de très grandes grâces sont indispensables, mais parfois de vrais miracles sont nécessaires pour commencer dans ce chemin d'héroïsme et pour y persévérer. C'est un vrai malheur lorsque des âmes qui tendaient à la sainteté, qui avaient entendu un appel précis et prochain au parfait amour, mais se trouvaient hélas entravées dans des misères psychologiques, c'est un désastre lorsque ces âmes, loin d'être invitées par les prêtres à demander humblement un miracle, tout en pratiquant une ascèse à leur mesure, sont livrées sans pitié ni bon sens, par ces mauvais ministres du Seigneur, aux manipulations des psychothérapeutes. Par la faute de la psychanalyse, depuis qu'elle a été introduite et intronisée dans les séminaires et les noviciats, combien d'âmes qui pouvaient, qui devaient prendre la route héroïque indiquée par l'Évangile, rappelée avec tant de douceur et de force par la petite Thérèse, se seront enfoncées dans les fondrières et la vase d'une médiocrité acceptée, contrôlée, calculée ! Combien de chrétiens et de chrétiennes que le bon Pasteur conviait à la totale union d'amour, leur donnant le moyen de devenir héroïques à leur manière, auront été comme privés de leur âme par des prêtres dépourvus de véritable esprit sacerdotal, mais acquis aux méthodes freudiennes, qui auront détourné ces invités du Seigneur de demander un miracle, alors qu'ils en avaient besoin pour venir prendre part au banquet du divin amour. Implorer humblement une intervention miraculeuse de Dieu, surtout quand elle est nécessaire pour répondre à son appel, tel est l'enseignement à retirer de ces miracles si beaux et si émouvants qui scandent la vie, en un certain sens tout ordinaire, de la carmélite de Lisieux.

Et lorsque les obstacles à notre salut et notre sanctification proviennent non plus de la débilité psychologique, mais de l'anarchie au sein de l'Église et de la subversion dans la cité, dans cette conjoncture encore, c'est bien la moindre preuve de l'esprit de foi que de supplier Notre-Dame pour qu'elle fasse un miracle. Et je ne comprends pas qu'on en parle si peu. Car enfin les deux patronnes de la France, Jeanne et Thérèse, c'est grâce à des miracles qu'elles nous ont été données. Sans la première apparition miraculeuse à Domrémy de l'archange saint Michel et des saintes Catherine et Marguerite, et sans leurs réapparitions constantes, non moins miraculeuses, nous n'aurions jamais eu Jeanne d'Arc, ni le sacre du roi, ni la France délivrée ; de même, sans le sourire de Notre-Dame des Victoires, nous n'aurions jamais eu Thérèse ni son message libérateur au sujet de la perfection de l'amour proposée à tous, et par suite à l'immense foule des petits. Donc, l'une et l'autre patronne de la France étant les enfants du miracle, c'est bien la moindre des choses que nous leur demandions le miracle d'une restauration de la France comme nation chrétienne, le miracle d'une conversion qui touche les institutions, les lois, les mœurs ; car, sans cela, l'immense foule des Français n'arrivera plus à croire, espérer, aimer, faire son salut. Nous demandons à nos saintes patronnes cette intervention miraculeuse. *Heureux ceux d'entre nous qui les verront paraître.*

Mais, même si nos yeux se ferment avant que ne brille ce jour béni : *Heureux ceux d'entre nous qui n'auront pas cessé d'implorer leur venue...*

D'autant que Thérèse est une petite fille de France d'une piété patriotique exemplaire. Que l'on fasse attention, en lisant ses manuscrits et ses poésies, à la place que Jeanne d'Arc occupait dans son cœur et sa prière, et l'on s'apercevra à quel point cette sainte du carmel est sainte de France. Plus nous voyons notre patrie se débattre et pourrir dans des institutions contre nature, plus fervente doit être notre imploration d'un miracle auprès de nos deux patronnes Jeanne d'Arc et Thérèse.

*
* *

L'originalité du message de Thérèse ne se révèle point particulièrement dans ce qu'elle a écrit sur l'oraison, la mortification ou l'amour fraternel. Sans doute, dans son enseignement sur ces points essentiels de la vie chrétienne, elle fait bien autre chose que répéter. Si elle reprend la doctrine commune, c'est avec une intonation très personnelle. Elle a sa manière à elle, reconnaissable entre mille autres, impossible à confondre, de nous montrer par exemple comment la mortification doit nous atteindre au vif de nos intérêts ; comment l'amour du prochain est d'une qualité essentiellement surnaturelle, relève de l'ordre théologal. De plus, en vraie fille de saint Jean de la Croix, elle montre la possibilité de l'oraison pour toutes les âmes, même celles qui suivent le chemin de Marthe, de loin les plus nombreuses. Il est bon de relire cette page fameuse, car la tentation renaît périodiquement chez les chrétiens de se laisser détourner de l'oraison sous prétexte ou bien que ce ne serait pas pour eux ou bien que le service vaut mieux que l'oraison ; comme s'il était possible que, hors du primat de la prière, le service de Dieu et du prochain soit pur et durable : « Ce ne sont point les travaux de Marthe que Jésus blâme, ces travaux, sa divine Mère s'y est humblement soumise toute sa vie puisqu'il lui fallait préparer les repas de la sainte famille. C'est l'*inquiétude* seule de son ardente hôtesse qu'il voudrait corriger. Tous les saints l'ont compris et plus particulièrement peut-être ceux qui remplirent l'univers de l'illumination de la doctrine évangélique. N'est-ce point dans l'oraison que les saints Paul, Augustin, Jean de la Croix, Thomas d'Aquin, François, Dominique et tant d'autres illustres amis de Dieu ont puisé cette science divine qui ravit les plus grands génies ? Un savant a dit : *Donnez-moi un levier, un point d'appui, et je soulèverai le monde*. Ce qu'Archimède n'a pu obtenir, parce que sa demande ne s'adressait point à Dieu et qu'elle n'était faite qu'au point de vue matériel, les saints l'ont obtenu dans toute sa plénitude. Le Tout-Puissant leur a donné pour point d'appui lui-même et lui seul ; pour levier : l'oraison, qui embrase d'un feu d'amour ; et c'est ainsi qu'ils ont soulevé le monde ; c'est ainsi que les saints encore militants le soulèvent et que jusqu'à la fin du monde les saints à venir le soulèveront aussi⁷⁸. » Cette page est une merveille par la

⁷⁸ — *Manuscrits autobiographiques* : dernière page du manuscrit adressé à mère Marie de Gonzague.

sûreté de la doctrine et par la force de l'élan mystique. Mais enfin l'originalité du message ne porte point sur l'oraison, mais sur l'enfance évangélique et sur l'amour miséricordieux.

Même s'il m'est arrivé de regretter que Thérèse n'ait pas été un grand poète, alors surtout qu'elle est visiblement aussi sensible à la poésie du Docteur du carmel, je ne lui ai jamais demandé de traduire ses pensées dans une forme tellement bien frappée qu'elle en devienne inoubliable. Ce qui en elle est inoubliable n'est pas de l'ordre littéraire, mais d'un ordre infiniment supérieur, l'ordre de l'union à Dieu. Et cette union est tellement profonde, le chemin qu'elle indique pour y parvenir est d'un tracé tellement simple, que l'imperfection littéraire n'empêche point le message spirituel de passer. A travers ce style sans doute correct, mais souvent conventionnel, il est impossible de ne pas entendre, si l'on prête l'oreille, le chant absolument pur d'un cœur humble et héroïque, l'hymne ininterrompue d'une petite épouse du Christ qui n'a jamais trouvé affreuse la part de souffrances, aussi pénible soit-elle, que lui donne son Époux ⁷⁹.

Ce que j'attendais de la petite Thérèse, je l'ai toujours trouvé chez elle, c'est-à-dire un enseignement concret sur la perfection de l'amour. Combien d'autres furent aidés par Thérèse à faire la même découverte ? Combien d'autres le seront encore ? Le cantique de reconnaissance des uns et des autres sera une part de leur louange d'éternité. Dans ces notes qui voudraient être une modeste introduction à la petite voie, je ne peux faire moins que d'exprimer mon action de grâce ; elle se joint à celle de tous les amis et protégés de Thérèse, à commencer par le pape saint Pie X qui saluait en elle *la plus grande sainte des temps modernes*.

Pour sûr elle n'a pas ajouté un *iota* à la révélation de la miséricorde infinie du Dieu tout-puissant. Les hérétiques sont les seuls qui ajoutent à la révélation ou qui en retranchent. Or la fille de Louis Martin et de Marie-Zélie Guérin, la carmélite qui resta fidèle par amour au milieu de très cruelles tentations contre la foi est orthodoxe par toutes les fibres de son être. Touchant l'amour miséricordieux, vous ne trouverez rien dans Thérèse de l'Enfant-Jésus qui ne soit dans les Évangiles, saint Paul et saint Jean. Et, si vous cherchez des explications sur la gratuité de l'action salvatrice et la valeur infinie de la passion de Jésus, sur la qualité première de la grâce qui est de prévenir tous nos bons mouvements et de les soutenir tous jusqu'à leur terme dernier, bref si vous voulez être spéculativement éclairé, autant qu'il est possible à notre faiblesse, sur le pourquoi et le comment du mystère d'un Dieu qui nous sauve par le Christ et dans l'Esprit, si vous cherchez les nécessaires justifications théologiques, ce n'est assurément pas à la petite Thérèse que vous devez vous adresser ; c'est aux pères de l'Église et à saint Thomas d'Aquin, le *Doctor communis*. Mais, si vous voulez savoir, à partir d'une expérience exemplaire, la signification concrète de ces vérités révélées, ouvrez alors l'*Histoire d'une âme*, consultez les *Lettres*, les *Poésies* et les *Novissima Verba*.

Les vérités premières sur la grâce de Dieu et son amour, nous ne les énonçons et ne les justifions que dans une sorte de demi-sommeil, tant que notre adhésion, même très ferme, très assurée, très pieuse, ne procède pas d'une âme fortifiée et illuminée par

⁷⁹ — *Histoire d'une âme*, chapitre 12, à la fin.

l'Esprit du Seigneur. Or en lisant les écrits de Thérèse nous apercevons, comme dans un éclair, qu'elle vivait des vérités premières sur la grâce et l'amour de Dieu, dans un éveil constant de son âme, dans une attention du cœur prodigieuse. Tous les chrétiens savent que c'est l'amour qui fait les saints ; mais trop souvent c'est d'une connaissance engourdie, épaisse, peu détachée de soi. Thérèse au contraire savait la même vérité avec une simplicité si totale qu'elle n'avait pas hésité à s'offrir en *victime d'holocauste à l'amour miséricordieux afin d'être consumée sans cesse... et de devenir martyre* de l'amour divin. Elle disait encore : « Rien de trop à souffrir pour conquérir la palme... Je veux cueillir la palme d'Agnès. Si ce n'est par le sang, que ce soit par l'amour... Une petite victime d'amour ne peut jamais trouver affreux ce que son époux lui envoie. » De même écrivait-elle, tout uniment, au plus fort de ses douleurs physiques et de son agonie spirituelle : « Comme il faut que Jésus soit bon pour me donner la force de souffrir ce que je souffre ! » Elle montrait par là avec quel réalisme elle avait traduit dans sa vie une vérité que connaissent tous les chrétiens mais dont ils tirent rarement les conséquences pratiques : la grande preuve de l'amour de Dieu à notre égard est de nous unir à la croix de son Fils.

Cette impression de réalisme, ce sentiment d'authenticité absolue dans l'expérience des vérités surnaturelles, Thérèse nous les communique à chaque page de ses écrits. C'est en cela qu'ils touchent notre cœur, qu'ils nous entraînent sur le chemin de la perfection, qu'ils nous persuadent de devenir tellement petits, confiants, abandonnés que le Seigneur veuille se pencher sur nous et nous porter lui-même jusqu'au sommet de la montagne de l'amour. Elle sait nous dire d'une manière tout à fait convaincante, parce qu'elle connaît cette vérité de l'intérieur, que Dieu pour transformer une âme tient compte avant tout, non de l'innocence gardée ou des fautes commises, mais de sa propre miséricorde et de la confiance de cette âme. L'innocence préalable n'est pas une condition *sine qua non* pour nous mettre en marche, pas plus que le péché antérieur n'est un signe indélébile d'exclusion. La seule disposition dont Dieu ne puisse se passer pour consommer une âme dans l'amour, c'est l'humilité et la confiance, ou, d'un autre point de vue, la loyauté et l'audace dans la confiance. Mais cette disposition première, absolument requise, c'est encore lui qui la met au cœur de notre cœur. De la miséricorde de Dieu à l'égard des coupables, Thérèse avait une connaissance étonnamment sûre et profonde. Elle avait le sens tout à la fois de la gravité du péché, – sachant bien qu'il méritait l'enfer, – et de l'étendue illimitée de la miséricorde de Dieu, ne doutant pas un instant que Dieu ne puisse combler d'un aussi grand amour une âme pardonnée qu'une âme préservée ; d'autant que l'âme préservée n'a pas été l'objet d'une moindre miséricorde que le pécheur converti. Thérèse est de ces âmes qui, ayant le sentiment très humble que leur innocence est une faveur toute gratuite, comprennent à fond que la miséricorde divine qui s'est manifestée dans leur préservation ne doit pas, ne peut pas s'arrêter ainsi, mais qu'elle veut se manifester également par la conversion des égarés. Voici quelques-uns de ses propos complémentaires sur la miséricorde de Dieu : « Quand même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais le cœur brisé me repentir, me jeter dans les bras de Jésus, car je sais combien il chérit l'enfant prodigue qui revient à lui : ce n'est pas parce que le bon Dieu, dans sa prévenante miséricorde, a préservé mon âme

du péché mortel que je m'élève à lui par la confiance et l'amour... Si j'avais commis tous les crimes possibles, j'aurais la même confiance, je sentirais que cette multitude d'offenses serait comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent ⁸⁰. » Et ailleurs : « Je fus préservée (de me livrer à l'amour des créatures) par la grande miséricorde du bon Dieu... J'aurais pu tomber aussi bas que sainte Madeleine... Jésus m'a *plus remis* qu'à sainte Madeleine, puisqu'il m'a remis d'avance, m'empêchant de tomber... Je suis cet enfant objet de *l'amour prévoyant* d'un Père qui n'a pas envoyé son Verbe pour racheter les *justes* mais les *pécheurs*. Il veut que je l'aime, parce qu'il m'a remis non pas beaucoup, mais tout. Il n'a pas attendu que je l'aime beaucoup comme sainte Madeleine, mais il a voulu que je sache comment il m'avait aimée d'un amour d'ineffable prévoyance afin que maintenant je l'aime à la folie ⁸¹. »

L'enseignement de Thérèse foisonne, me semble-t-il, autour de ce sens si pénétrant et si vif de l'amour miséricordieux. Cet enseignement n'est pas définitivement ordonné ; du reste la présentation déductive est bien difficile, sinon impossible, dans l'expression de l'expérience intérieure vécue sous l'action du Saint-Esprit.

Pour donner une première idée du message, je me contenterai donc de relever quelques textes plus frappants. Ce sera fort incomplet, d'autant que je laisserai de côté, encore que cela importe beaucoup, ce qu'elle a écrit sur l'Église, l'oraison et la charité fraternelle. Et le peu que je retiendrai sera tiré exclusivement des *Lettres* et des *Poésies*.

1. *Le tout de la vie est d'aimer le Seigneur, de lui sauver des âmes, de ne lui refuser aucun sacrifice.*

Afin de vivre dans un acte de parfait amour, je m'offre comme victime d'holocauste à votre amour miséricordieux (et tout le reste de cet acte d'offrande). Il n'y a qu'une chose à faire ici-bas : aimer Jésus, lui sauver des âmes pour qu'il soit aimé. Soyons jalouses des moindres occasions pour le réjouir. Ne lui refusons rien ⁸².

Je ne veux pas que les créatures aient un seul atome de mon amour... Tout sera pour Jésus, tout ; et même quand je n'aurai rien à lui offrir, comme ce soir, je lui donnerai ce rien ⁸³.

⁸⁰ — Fin des *Manuscrits autobiographiques*.

⁸¹ — *Manuscrits autobiographiques* : un peu avant la section intitulée, dans les tables de matières de toutes les éditions que j'ai pu voir, « Grâce de Noël ». Les éditions diverses des *Manuscrits*, outre la différence de pagination, n'introduisent pas de divisions dans le texte pour la raison que Thérèse n'en avait point mis. Les divisions sont seulement indiquées en sous-titre à la table des matières, mais les sous-titres changent avec les éditions. Ces scrupules critiques compliquent les références.

⁸² — *Lettre 6^e à sa sœur Céline*. Je cite d'après la *grosse* édition de l'*Histoire d'une âme* antérieure à la publication des *Manuscrits* (1957) ; cette édition, on le sait, qui a été sans doute arrangée par sœur Agnès, mais sur la demande expresse de Thérèse. Cette édition est vraiment fidèle, et de plus elle est très commode parce qu'elle contient des documents très importants qu'on ne trouve plus dans les *Manuscrits* (édité en 1957), c'est-à-dire : le récit de la maladie et de la mort (chapitre 12^e), les *Conseils et souvenirs*, les lettres les plus représentatives et un grand nombre de poésies. Le seul petit ennui, c'est que la pagination de cette grosse édition n'est pas la même d'un tirage à l'autre.

⁸³ — *Lettre 2^e à la révérende mère Agnès*.

A toutes les extases je préfère la monotonie du sacrifice obscur. C'est là qu'est le bonheur pour moi, je ne le trouve nulle part ailleurs ⁸⁴.

Mon fiancé ne me dit rien, et moi je ne lui dis rien non plus, sinon que je l'aime plus que moi, et je sens au fond de mon cœur qu'il en est ainsi, car je suis plus à lui qu'à moi. Je ne vois pas que nous avançons vers le but de notre voyage, puisqu'il s'effectue sous terre ; et pourtant il me semble, sans savoir comment, que nous approchons du sommet de la montagne. Je remercie mon Jésus de me faire marcher dans les ténèbres ; j'y suis dans une paix profonde. Volontiers, je consens à rester toute ma vie religieuse dans ce souterrain obscur où il m'a fait entrer ; je désire seulement que mes ténèbres obtiennent la lumière aux pécheurs. Je suis heureuse, oui, bien heureuse de n'avoir aucune consolation ; j'aurais honte que mon amour ressemblât à celui des fiancées de la terre qui regardent toujours les mains de leurs fiancés pour voir s'ils ne leur apportent pas quelque présent ; ou bien leur visage, pour y surprendre un sourire d'amour qui les ravit. Thérèse, la petite fiancée de Jésus, aime Jésus pour lui-même ; elle ne veut regarder le visage de son bien-aimé qu'afin d'y surprendre des larmes qui la ravissent par leurs charmes cachés. Ces larmes, elle veut les essuyer, elle veut les recueillir, comme des diamants inestimables, pour en broder sa robe de noces. Jésus ! Je voudrais tant l'aimer ! L'aimer comme jamais il n'a été aimé... A tout prix, je veux cueillir la palme d'Agnès ; si ce n'est par le sang, il faut que ce soit par l'amour ⁸⁵.

L'unique bonheur ici-bas, c'est de s'appliquer à trouver toujours délicieuse la part que Jésus nous donne ⁸⁶.

Je veux prendre ma croix, doux Sauveur, et vous suivre.
Mourir pour votre amour, je ne veux rien de plus :
Je désire mourir pour commencer à vivre
Je désire mourir pour m'unir à Jésus ⁸⁷.

Que me fait la mort ou la vie :
Mon seul bonheur, c'est de t'aimer ⁸⁸.

Puisque le Roi des cieux a voulu que sa Mère
Fut soumise à la nuit, à l'angoisse du cœur,
Alors, c'est un bien de souffrir sur la terre ?

⁸⁴ — Lettre 3^e, à la même.

⁸⁵ — Lettre 4^e à la révérende mère Agnès.

⁸⁶ — Lettre 4^e à sœur Françoise-Thérèse.

⁸⁷ — Prière de Jeanne d'Arc dans sa prison ; extraits d'une *Récréation pieuse*.

⁸⁸ — *Ma paix et ma joie*.

Oui, souffrir en aimant, c'est le plus pur bonheur
 Tout ce qu'il m'a donné Jésus peut le reprendre ;
 Dis-lui de ne jamais se gêner avec moi.
 Il peut bien se cacher, je consens à l'attendre
 Jusqu'au jour sans couchant où s'éteindra ma foi ⁸⁹.

Ainsi je vais sans nulle crainte
 J'aime autant la nuit que le jour ⁹⁰.

Vivre d'amour lorsque Jésus sommeille,
 C'est le repos sur les flots orageux.
 Oh ! ne crains pas, Seigneur, que je t'éveille ;
 J'attends en paix le rivage des cieux ⁹¹.

2. *Petitesse – pauvreté – abandon*

Plus tu seras pauvre, plus Jésus t'aimera ⁹².

C'est ma faiblesse qui fait toute ma force. Je ne puis me briser
 puisque, quelque chose qui arrive, je ne vois que la douce main de
 Jésus ⁹³.

Maintenant la couleur de rose est passée... Y a-t-il encore ici-bas des
 joies couleur de rose pour votre petite Thérèse ? Oh ! non, il n'y a plus
 pour elle que des joies célestes, des joies où tout le créé, qui n'est rien,
 fait place à l'incrédible qui est la réalité ⁹⁴.

Ce qui plaît à Jésus, c'est de me voir aimer ma petitesse et ma
 pauvreté ; c'est l'espérance aveugle que j'ai en la miséricorde, voilà mon
 seul trésor ⁹⁵.

Pour aimer Jésus, être sa victime d'amour, plus on est faible et
 misérable, plus on est propre aux opérations de cet amour consumant et
 transformant. Le seul désir d'être victime suffit ; mais il faut consentir à
 rester toujours pauvre et sans force, et voilà le difficile, car *le véritable
 pauvre d'esprit où le trouver ? Il faut le chercher bien loin*, dit l'auteur de
 l'*Imitation* ⁹⁶. Il ne dit pas qu'il faut le chercher parmi les grandes âmes,
 mais bien loin, c'est-à-dire dans la bassesse, dans le néant. Ah ! restons
 donc bien loin de tout ce qui brille. Aimons notre petitesse ; aimons à
 ne rien sentir. Alors nous serons pauvres d'esprit et Jésus viendra nous

⁸⁹ — *Pourquoi je t'aime, ô Marie*, dernière poésie de la sainte.

⁹⁰ — *Ma paix et ma joie*.

⁹¹ — *Vivre d'amour*.

⁹² — *Lettre 5^e à sa sœur Céline*.

⁹³ — *Lettre 3^e à mère Agnès*.

⁹⁴ — *Lettre 5^e à sœur Marie-du-Sacré-Cœur*.

⁹⁵ — *Lettre 6^e à la même*.

⁹⁶ — *L'Imitation*, livre 2, chap. 11.

chercher si loin que nous soyons ; il nous transformera en flammes d'amour... C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'amour ⁹⁷.

Jésus se plaît à me communiquer la science de *me glorifier des mes infirmités* (2 Co 12, 5). C'est une grande science que celle-là, et je le prie de te la donner, car dans ce sentiment se trouvent la paix et le repos du cœur. Quand on se voit si misérable, on ne veut plus se considérer. On regarde seulement l'unique Bien-Aimé ⁹⁸.

Je tâche de ne plus m'occuper de moi-même en rien et ce que Jésus daigne opérer dans mon âme, je le lui abandonne sans réserve ⁹⁹.

3. *Le ciel*

Je n'ai jamais donné au bon Dieu que de l'amour ; il me rendra de l'amour... Revenir sur la terre pour faire aimer l'amour... Ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes. Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre... Je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde ¹⁰⁰.

(Ma) gloire (à moi) sera le reflet de celle qui jaillira du front de (ma) Mère ¹⁰¹.

*
* *

Supprimez dans le petit enfant les défauts qui le rendent infantile : caprice, incontrôle, étourderie, besoin de faire occuper de soi ; retenez seulement ce qui fait son charme : confiance absolue en son père et sa mère, tendre affection, absence de calcul et de déguisement ; – dépassant le niveau psychologique, pénétrez jusqu'au mystère ontologique de la petite enfance et essayez d'en discerner le caractère propre : dépendance absolue, jaillissement pur de la vie et de l'amour ; – enfin, vous élevant à l'ordre surnaturel, notez que les dons de la grâce, dans le petit enfant, n'ont pas encore été obscurcis ou étouffés, mais se déploient avec une vitalité et un réalisme surprenants ; bref considérez dans une perspective analogique la condition particulière de l'enfance et vous comprendrez mieux alors la justesse et la portée de la révélation de l'Évangile : *Si vous ne vous convertissez pas et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*. Vous comprendrez notamment que la condition de redevenir petits pour entrer au royaume de Dieu, cette condition *sine qua non* ne ressemble pas à d'autres conditions

⁹⁷ — Lettre 6^e à sa sœur Marie-du-Sacré-Cœur.

⁹⁸ — Lettre 2^e à Marie Guérin.

⁹⁹ — Lettre 6^e à deux missionnaires ses frères spirituels.

¹⁰⁰ — *Histoire d'une âme*, chapitre 12.

¹⁰¹ — *Manuscrits, Lettre à sœur Marie-du-Sacré-Cœur*, septembre 1896.

également *sine qua non* (comme de n'avoir pas une justice pharisaïque ou de rendre témoignage de la foi) parce que les dispositions spirituelles de confiance et d'abandon, caractéristiques du petit enfant, doivent pénétrer toutes les autres dispositions. En tout et toujours nous avons à demeurer humbles et pauvres parce que toujours et en tout nous sommes aimés par Dieu le premier, et que de lui seul nous recevons tout bien. Même et surtout lorsque nous donnons, c'est que nous avons reçu de pouvoir donner.

Ayant considéré selon l'analogie de la foi le précepte de redevenir comme de petits enfants pour entrer dans le royaume, nous comprendrons mieux qu'une sainte aussi grande que Thérèse, lorsqu'elle nous fait le récit de sa vie, n'ait presque à nous raconter que des actions très petites.

Ce qui n'est pas petit, c'est la perfection de l'amour qu'elle mettait dans l'accomplissement de ces actions, c'est l'esprit d'enfance dont cet amour était pénétré. Il est certain qu'un tel esprit importe plus que les actions en elles-mêmes. Si les actions de Thérèse eussent été éclatantes, nos regards risquaient d'être retenus par l'extérieur, nous aurions porté une moindre attention à l'esprit ; or c'est cela que Dieu regarde et recherche avant tout.

Il reste que l'Église ne se passe point d'actions éclatantes, de manifestations charismatiques, ni surtout de l'exercice des fonctions hiérarchiques. Comment l'esprit d'enfance s'accorde-t-il avec ces grandeurs dont l'Église ne peut se passer ? La petite Thérèse affirme que c'est possible. « Il est possible de rester petit même dans les charges les plus redoutables ¹⁰². » Ce fut possible en effet pour sainte Jeanne d'Arc, chargée miraculeusement de faire sacrer le roi et de libérer la France ; ce fut possible pour saint Pie X investi, bien à contre-cœur, du pontificat suprême. Pour l'un et l'autre et pour tant de saints et de saintes appelés à tel ou tel poste de grandeur, il fut possible de rester petit parce qu'ils entendirent l'enfance évangélique dans le sens où il faut l'entendre en vérité et non pas déguisée ou travestie. Aux postes qu'ils occupaient, l'esprit d'enfance fut en eux ce qu'il doit être pour tous quel que soit le rang, l'état ou le ministère : non pas un *alibi* apparemment humble et pieux de la pusillanimité ou de la lâcheté, mais une disposition du cœur en vertu de laquelle l'on s'oublie tellement soi-même, l'on est tellement simple, confiant, abandonné pour l'amour de Dieu que l'on ne biaise jamais avec ce que Dieu demande, là où l'on se trouve légitimement placé.

C'est l'esprit d'enfance, avec la simplicité de cœur qui en est inséparable, qui a rendu Jeanne d'Arc capable de soutenir la vérité de sa mission devant un faux tribunal d'Église et malgré la prison et le feu ; et c'est le même esprit d'enfance qui a rendu saint Pie X capable de faire front partout contre l'ennemi de l'intérieur, contre le modernisme, loin de composer en rien avec lui. Car l'esprit d'enfance fait non pas esquiver doucereusement mais affronter en paix, où que l'on soit, les difficultés et les responsabilités les plus graves pour l'amour du Seigneur.

*

¹⁰² — *Histoire d'une âme*, chapitre 12^c.

* *

Thérèse était d'une sensibilité qui dépasse la moyenne. Mais il est encore plus vrai que sa droiture était admirable et que sa puissance d'amour, – d'amour vrai, désintéressé – était étonnante. Il reste que, péniblement entravée par sa sensibilité, on saisit mal, à première vue, comment elle est devenue une très grande sainte. Elle n'était pas de cette étoffe humaine dans laquelle souvent il a plu au Seigneur de tailler les grands saints : Thérèse d'Avila ou Catherine de Sienne. Mais l'étoffe humaine importe infiniment moins que la miséricorde et la puissance de Dieu. On a beau se dire en lisant les premiers chapitres des *Manuscrits* : celle-ci n'est quand même pas faite pour l'héroïsme ; elle porte en elle trop de faiblesse innée, elle ne dispose pas de ressources assez larges ; comment parviendrait-elle à la grande sainteté ? On a beau se tenir ce raisonnement, on ne doit pas oublier que le Seigneur est entièrement libre de ses dons ; que la sainteté procède de lui avant tout ; que l'héroïsme évangélique, sans lequel il n'est pas de sainteté, est le fruit de la grâce et de l'amour, et non l'inverse. Or cet héroïsme, Dieu l'a fait dans l'âme de Thérèse parce qu'elle s'est donnée à Dieu comme étant Dieu. Se donner à Dieu comme étant Dieu, cela veut dire que la foi et la confiance s'élèvent en quelque sorte au niveau de la générosité divine ; la foi dans l'amour, la confiance audacieuse en la miséricorde s'accordent, autant que faire se peut, au cœur même de Dieu. Il en fut ainsi pour Thérèse. Et c'est pour cela que Dieu fit en elle ces prodiges qu'on ne s'attendait pas à trouver dans un être faible.

Chez tous les saints sans exception, la gravitation dans l'orbite de l'amour divin a été inflexible et sans écart. Il reste que rares sont ceux qui ont commencé aussi jeunes que Thérèse à se livrer totalement à cette attraction. Mais surtout la plupart n'étaient pas, par nature, des étoiles aussi menues que Thérèse. Seulement, ce n'est point la dimension de l'étoile qui importe, ni sa matière, mais bien qu'elle se laisse attirer, sans opposer de résistance, par le soleil de l'amour divin. Thérèse ne résista jamais. Elle se rendait ce témoignage : « Depuis l'âge de trois ans, je n'ai rien refusé au bon Dieu. » Et peu avant de mourir, parlant du paradis : « Je n'ai donné au bon Dieu que de l'amour, il me rendra de l'amour. »

C'est pour avoir vécu avec une intensité extraordinaire son néant et sa dépendance, c'est pour avoir éprouvé très particulièrement que Dieu, pour combler de grâces une créature, ne lui demandait que de se livrer à lui sans regard sur soi, c'est pour cela que Thérèse est devenue une très grande sainte, qu'elle a enseigné à une foule d'âmes *la petite voie et l'offrande de soi-même à l'amour miséricordieux*.

Robustesse de la sensibilité, grande solidité affective : ces précieuses qualités ne sont point l'apanage de Thérèse à sa naissance. En raison de ce qui lui a manqué par nature, on peut bien dire, comme elle l'affirme elle-même, qu'elle est une *petite âme*. Mais qu'on ne se fasse pas illusion sur cette petitesse selon la nature car, par grâce, cette petitesse est devenue la matière d'une étonnante grandeur. Jésus avait « communiqué à

Thérèse la science de se glorifier de ses infirmités (2 Co 13, 15)¹⁰³ ». Bien plus radicalement qu'une certaine fragilité psychologique, ce qui la caractérise, c'est l'absence absolue de complicité, de collusion avec ce qui est une infirmité. Et la distance ou plutôt la liberté à l'égard de la faiblesse n'est elle-même que le fruit de l'amour. Elle est libre de soi et de sa faiblesse, non par orgueilleuse affirmation du pouvoir de se dominer, mais par très humble décision de se livrer à l'amour de Jésus. Nécessairement cet amour devait la conduire à ne jamais faire droit aux infirmités de la nature. Mais chez elle l'énergie procède de la charité, non l'inverse. C'est l'amour qui a fait l'héroïsme. On ne peut se représenter une Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face qui ne serait pas héroïque. Mais c'est un héroïsme d'amour. Elle a pu se donner le titre de *petite sainte*. N'allons pas imaginer pour autant qu'elle fasse droit à la facilité, encore moins à la lâcheté. Elle a beaucoup aimé les fleurs ; elle a chanté la rose, mais son dernier mot sur la rose, dans la *lettre 5^e à sœur Marie du Sacré-Cœur* nous montre que pour elle la rose est symbole de l'amour le plus pur, sans nul attendrissement facile, sans mièvrerie, sans complaisance pour soi. Voici en effet ce qu'elle écrit : « Maintenant la couleur de rose est passée... Y a-t-il encore ici-bas des joies couleur de rose pour (la) petite Thérèse ? Oh ! non, il n'y a plus pour elle que des joies célestes, des joies où tout le créé, qui n'est rien, fait place à l'incréé qui est la réalité. »

*
* *

C'est par des voies d'accès souvent bien différentes que la grâce de Dieu conduit les âmes vers le même saint. Mais, quel que soit le côté par lequel on l'aborde, l'important est de pénétrer jusqu'au cœur. Si nous pénétrons l'intime de la vie intérieure des saints, nous serons instruits profondément des secrets de l'Évangile. S'il s'agit de Thérèse de l'Enfant-Jésus, les uns donc, et ceux-là sont les mieux partagés, ont saisi d'emblée, immédiatement, l'essentiel de son message : la charité est la seule chose qui compte ici-bas. « L'amour, comme elle disait, ne se paie que par l'amour. Nous n'avons qu'une seule chose à faire, aimer Jésus et le faire aimer et lui gagner des âmes pour qu'il soit éternellement aimé. »

Pour d'autres, ce qu'ils ont entendu d'abord avec le plus d'intensité, ce qui tout d'abord les a retenus, à la fois surpris et apaisés, c'est que les obstacles venus de leur misère et surtout de leur péché sont comme rien devant Dieu ; ce que leur demande le Seigneur pour les conduire à l'amour « c'est la confiance et rien que la confiance » ; une confiance totalement loyale, qui ne s'autorise pas de la miséricorde pour se dispenser de veiller et de prier. La petite Thérèse leur fait comprendre qu'il n'est point d'âme tombée trop bas ou naturellement trop faible pour entendre l'invitation du Christ rédempteur. « Être pauvre, être trouvé pauvre... c'est la pauvreté que Jésus demande », ainsi que le disait sur son lit de mort, en 1949, une sainte carmélite : mère Marie-Thérèse du Carmel

¹⁰³ — *Lettre 2^e à Marie Guérin.*

d'Avignon. Cette doctrine de la faiblesse chemin de l'amour, par la vertu de la passion de Jésus-Christ, cette doctrine a permis à une foule de chrétiens démunis ou coupables de se reprendre, de faire face, leur a donné une confiance sans faille et sans bavure, qui ne triche pas avec les efforts et les recommencements. La petite Thérèse les a persuadés que le Seigneur n'abandonne jamais l'être qui crie vers lui comme un enfant. Par ce chemin de faiblesse ils apprennent peu à peu que le tout est d'aimer, de se stabiliser et de grandir dans l'amour. Car tout ce que la petite Thérèse enseigne sur la petitesse est rigoureusement inséparable de ce qu'elle dit sur l'amour. Ce qui est premier, ce qui explique sa doctrine sur la faiblesse, c'est sa doctrine sur l'amour.

*
* *

Un mot sur la transposition de la voie d'enfance dans la situation actuelle où le Seigneur nous requiert de lui rendre témoignage.

Que de fois nous avons été pressé des questions que voici : « Et après, avec votre résistance, avec votre propos de non-complicité à l'égard du modernisme, qu'est-ce que vous empêchez ? Oui, qu'est-ce que vous empêchez avec votre refus des nouvelles messes, votre refus de réinterpréter l'Écriture et les définitions ? Dans un autre domaine, à quoi pensez-vous aboutir avec votre refus des modes obscènes pour la femme ? Et pareillement avec vos efforts pour développer la récitation du chapelet quotidien, des trois *Angelus*, l'apprentissage des mélodies grégoriennes simples, – bref, et sans tout énumérer, avec votre attachement à la Tradition qu'est-ce que vous obtenez ? C'est entendu, vous arrêtez ou vous limitez le mal sur un tout petit secteur, mais le système en place, les autorités parallèles en place, les noyaux dirigeants en place, au Vatican ou dans les évêchés, en un mot la machine, le système, l'appareil étendent, diffusent et consolident le mal sur des secteurs toujours plus vastes et plus reculés ; des secteurs que vous aviez, un instant, jugés invulnérables. Cessez donc de résister, accommodez-vous et laissez faire. Oui, comme tant d'autres, trouvez un moyen de vous accommoder sans tomber dans des excès ; pour reprendre votre mot, acceptez une certaine "complicité" ; en attendant que ça change, consentez à vous plier ; vous le pouvez bien sans y mettre votre cœur. »

Que répondre à ces suggestions insidieuses reprises sous tant de formes par de « bonnes âmes » qui ont trouvé *avec le ciel des accommodements* ? Comment répondre, sinon en reprenant l'indignation des saints martyrs :

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien ?

La question n'est pas de savoir si nous obtenons quelque chose, car nous sommes sûrs d'avance que le Seigneur bénit et fait fructifier le témoignage de foi de ceux qui l'aiment. Cette question ne se pose donc pas. La seule question est celle-ci : comment rendre saintement ce témoignage qui est à rendre ? C'est là que la leçon de l'enfance évangélique est d'un prix inestimable, car le fidèle dont la foi est d'une simplicité d'enfant, aussitôt qu'il a vu en quoi consiste le témoignage de foi, acquiesce en parfaite droiture et

grande paix. Le Père du ciel, par son Fils Jésus, lui donnera le secours nécessaire un jour après l'autre. Savoir qu'il empêche peu ou beaucoup de mal, si la Tradition catholique garde ses positions ou si elle recule, c'est là une préoccupation qui ne lui est sans doute pas étrangère. Mais elle est loin d'envahir ou de posséder son âme ; cette préoccupation ne remplit pas son âme d'un grondement formidable et tragique ; jamais la simple mélodie de la confiance et de l'abandon n'est submergée par les hurlements de l'épouvante. Ce que le Seigneur lui demande c'est de tenir : tenir sur la bonne messe et la bonne liturgie ; tenir sur le baptême ; tenir sur le catéchisme et la doctrine sacrée ; tenir sur la loi morale. Ce que le Seigneur veut faire avec ses amis – on ne peut en douter – c'est de les combler toujours davantage de son amour. Pour arriver à tenir, à demeurer fermes, il leur suffit de le laisser faire, car l'amour que le Seigneur veut mettre en leur âme est fort comme la mort¹⁰⁴ et c'est une nourriture merveilleuse et inépuisable.

« En songeant aux tourments qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon cœur tressaillir et je voudrais que ces tourments me soient réservés¹⁰⁵. » Quels tourments ? Vous pensiez peut-être, *ô sainte dont la vocation est l'amour*, à quelque réédition adaptée au monde moderne des grils incandescents et des bûchers, des mines suffocantes ou des peignes de fer ? Aviez-vous entrevu qu'il y aurait pire ? Aviez-vous pensé aux tourments spirituels de tant de fidèles trompés par la hiérarchie ? Car des prêtres, des évêques, auraient d'abord accepté d'être enfermés en grand nombre dans un appareil très perfectionné qui les ferait tomber insensiblement dans une religion nouvelle, dans le dernier culte inventé par l'enfer : celui de l'humanité en développement. Ce serait la destruction de la foi sous anesthésie, par l'effet combiné de la démocratisation et des autorités parallèles. Chloroformés, manœuvrés par le système en place, vidés de leur âme, on verrait des prêtres en foule imposer aux fidèles des rites équivoques et leur prêcher une doctrine douteuse. On verrait évêques et prêtres en grand nombre intoxiqués, dominés par le système, conduisant à l'apostasie une multitude de simples chrétiens sans défense qui s'en remettaient à leur autorité. Le peuple de Dieu est trompé, abusé, trahi par ses chefs. Ce n'est peut-être pas le temps de l'Antéchrist. C'en est la préfiguration. Or c'est dans un temps aussi terrible que vous auriez voulu vivre pour témoigner au Seigneur votre amour. Dans l'innombrable armée des saints et des saintes, vous êtes la seule qui ayez manifesté semblable désir. Vous êtes donc capable plus que d'autres de comprendre notre situation et de venir à notre secours. Veuillez nous enseigner comment devenir des saints alors que les précurseurs de l'Antéchrist gouvernent, dominent la cité et enchaînent l'Église.

Être saint dans un temps de chrétienté, alors que l'on est soutenu par des institutions ecclésiastiques intactes et des institutions civiles honnêtes, par l'exemple de beaucoup de ses frères et la vitalité des instituts de perfection, être saint dans ces conditions qui rappelleraient celles de la vie de saint Thomas, sainte Claire, sainte Marguerite-Marie, ce n'est déjà pas si facile ; même dans un monde chrétien, on

¹⁰⁴ — Ct 8, 6 (NDLR).

¹⁰⁵ — *Manuscrits autobiographiques*, la lettre à sœur Marie du Sacré-Cœur.

n'échappe au monde, pour être tout à Dieu, que si l'on est très profondément livré à son amour. Mais quelle ne sera pas l'intensité d'amour indispensable, quelle ne sera pas la force d'âme requise pour prendre le chemin de la sainteté alors que l'apostasie aura gagné non sans doute tous les prélats, ni tous les fidèles, ce qui sera toujours impossible, mais du moins un très grand nombre et jusque dans les rangs les plus élevés, puisque *l'abomination de la désolation siégera dans le lieu saint*¹⁰⁶ ? Il sera certainement beaucoup plus difficile et beaucoup plus rare d'être saint au temps de l'Antéchrist qu'il ne l'était du temps de Néron. Pour sauvage que fût sa persécution, Néron attaquait de l'extérieur ; l'Antéchrist sévira, selon la formule de saint Pie X, *in sinu et gremio Ecclesiae*¹⁰⁷. Quoi qu'il en soit, en ce temps comme en tous les temps, c'est l'amour qui fera la sainteté. Mais, dans cette situation nouvelle où la foi sera généralement obscurcie et niée, le premier effet de l'amour sera de garantir la persévérance de la foi. Non seulement conformer par amour la vie avec la foi mais par amour garder la foi. Garder la foi lorsque la hiérarchie la laisse travestir et la laisse perdre, rester ferme dans la foi au milieu d'un péril de ce genre est impossible sans une grande simplicité de cœur. Pour peu que l'on soit attiré par la gloire qui vient des hommes, ou peureux et lâche devant les maux qu'ils infligent, on trahira sans trop s'en apercevoir, en se justifiant par la sagesse illusoire de ce monde.

Je pense que notre époque est une préfiguration de celle de l'Antéchrist. Je ne demande pas à la petite Thérèse de m'indiquer les particularités concrètes de la persévérance et de la résistance, je lui demande ce qu'elle veut me donner : m'indiquer le ressort caché, l'élément invisible. Elle me répond qu'il suffit d'aimer, d'être petit et simple ; que cela est encore et toujours possible. C'est cela que j'ai besoin de savoir avant tout. Si je sais cela, je serai bien plus capable de déceler le modernisme et de persévérer dans la foi.

*
* *

Pour les saints de l'époque de l'Antéchrist comme pour les saints des autres époques et malgré leur situation unique, le fond de leur âme ne sera pas l'effroi ni l'inquiétude, mais bien la paix, parce que dans la profondeur de leur âme ils seront livrés à l'amour ; or l'amour est repos dans le Bien-Aimé en qui l'âme possède tout bien et le goûte dans une expérience ineffable. *Gustate... quoniam suavis est Dominus*¹⁰⁸ (Ps 33). La lucidité de ces saints sera évidemment très grande, proportionnée aux moyens nouveaux inventés par le *père du mensonge* pour tromper et pour donner le vertige. Parce que ces moyens seront à la mesure des esprits infernaux et non à la mesure de l'esprit de l'homme, ce sera le Saint-Esprit lui-même qui donnera la lucidité requise. Ce ne sera donc pas une lucidité tragique qui conduit au désespoir, qui étouffe l'âme dans la frayeur et l'empêche de respirer ; et c'est la prière qui est la respiration de l'âme. Cette lucidité ne

¹⁰⁶ — Mt 24, 15 (NDLR).

¹⁰⁷ — *Pascendi Dominici Gregis*. Dans le sein et le giron de l'Église (NDLR).

¹⁰⁸ — Goûtez comme le Seigneur est bon (NDLR).

sera pas un principe d'affolement ou de désespoir, mais d'humilité et d'abandon. L'âme aura pleine conscience de la nature particulière des filets qui lui sont tendus, mais pour celui qui a deux ailes qu'importe la perfection technique des filets que l'on tend sous ses pas ! Notre monde qui fut toujours une *vallée de larmes* deviendra, en ces temps de la fin, une image de l'enfer ; il deviendra sans doute un enfer indolore, une antichambre climatisée de l'enfer éternel ; mais les saints des derniers jours rediront avec les saints qui les ont précédés en des siècles de moindre perversion et de ténèbres plus franches : *Je ne craindrai pas parce que vous êtes avec moi Seigneur... Vous avez jeté dehors le prince de ce monde.*

Les saints des derniers jours attendront en toute patience et tranquillité l'avènement du Christ ; leurs âmes seront tellement prêtes qu'ils n'éprouveront pas une extrême surprise en voyant le Christ se manifester avec tant de force que, *d'un souffle de sa bouche*, et comme on éteint une chandelle mal placée qui allait faire flamber toute la maison, *il exterminera l'impie*, et le rejettera dans le gouffre du feu éternel (2 Th 2, 8).

Plus que d'autres saints, la petite Thérèse intercède efficacement pour les âmes qui veulent demeurer fidèles en des temps qui préfigurent ceux de l'Antéchrist, parce que plus que d'autres saints elle a montré le chemin très sûr où ne trouvent pas accès les précurseurs de l'Antéchrist : les chemins de l'humilité, de la simplicité du cœur, de l'enfance évangélique. « Plus tu seras pauvre, plus Jésus t'aimera... ¹⁰⁹. C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'amour... ¹¹⁰. On n'a jamais trop de confiance dans le Seigneur si puissant et si miséricordieux ; on obtient de lui tout autant qu'on en espère ¹¹¹. »



¹⁰⁹ — *Histoire d'une âme* (grosse édition), lettre 5^e à Céline.

¹¹⁰ — *Lettre 6^e à sœur Marie du Sacré-Cœur* (même ouvrage).

¹¹¹ — *Histoire d'une âme* (grosse édition) chapitre 12^e.

Le sourire des saints

LE sourire des saints, leur sourire de légèreté, de victoire et de liberté nous encourage beaucoup. Il nous fait penser que la vie dans le Christ est une vie légère. Pourquoi donc serait-elle pesante, ennuyeuse et lourde ? Est-ce que le Seigneur n'est pas vainqueur de la mort et du péché ; est-ce qu'il n'a point passé par nos chemins de la terre, nous laissant la certitude qu'il est possible d'y marcher sans succomber et sans nous égarer ? C'est bien vrai que le malheur des hommes et leurs péchés, notre malheur et notre péché, sont une charge accablante ; nous le savons du reste et il n'est pas besoin d'insister pour nous le faire comprendre. Mais c'est vrai aussi que Jésus-Christ, par sa mort et sa résurrection, a mis un terme au malheur des hommes et à leur péché. Il enlève le péché du monde ; il nous décharge en espérance du poids de la misère qui nous accable ; or *l'espérance ne trompe pas*¹¹². Si nous sommes encore accablés nous savons désormais que ce n'est point là notre sort définitif et que nous serons bientôt débarrassés. En quelque manière, ou plutôt d'une manière très véritable, nous sommes allégés par la délivrance que Jésus-Christ a méritée. Ainsi la vie dans le Christ est certainement une vie légère. Il est impossible d'avoir part à la victoire du Christ et de rester pesant, sombre et morose. La légèreté est un des signes les plus caractéristiques de la vie dans le Christ. Parce que nous sommes baptisés et que nous communions à Jésus-Christ, quel que soit notre fond d'inquiétude et d'angoisse, il y a dans notre âme des possibilités d'allègement, de sourire et de liberté qui ne demandent qu'à se manifester et à tout envahir.

Le vrai disciple du Christ est léger comme un oiseau du ciel ; il est certain qu'un autre s'occupe de lui faire trouver infailliblement le nécessaire et même le superflu et que *c'est en vain qu'on lui tend des filets parce qu'il a des ailes*.

¹¹² — Rm 5, 5 (NDLR).

La sainteté du mariage

QUELLE que soit sa condition de vie, marié ou célibataire, clerc ou laïc, homme d'Église ou homme d'État, le chrétien est tenu d'observer les préceptes et pour cela d'être fidèle à la grâce. Cette proposition élémentaire du catéchisme ne souffre pas d'exception ; dès que l'on enseigne la morale chrétienne il faut avoir la simplicité de la présenter comme elle est : aussi abrupte, aussi rigoureuse, aussi déchirante qu'elle puisse paraître dans tel ou tel cas. Dès que l'on enseigne la morale chrétienne la première honnêteté consiste à dire qu'il ne faut pas pécher et que cela ne souffre pas d'exception. Pas même dans la vie conjugale. Il faut ajouter d'ailleurs qu'il est possible de ne pas offenser Dieu parce que la grâce est toujours suffisamment donnée. *Sufficit tibi gratia mea* ¹¹³ (2 Co 12, 9).

Sans doute, répondra le moraliste ou le prédicateur aux prises avec certaines situations extrêmes des personnes mariées, sans doute est-il possible d'observer les préceptes et pour cela d'être fidèle à la grâce ; mais à quel prix ? Dans tel ménage ce sera au prix d'une générosité héroïque que l'on acceptera des enfants, ce sera au prix d'une chasteté héroïque que l'on pratiquera la continence. Allons-nous demander l'héroïsme à ces ménages ?

Il est difficile de ne pas sentir ce qu'une telle interrogation renferme d'angoisse et de pitié. Il serait injuste de dire qu'elle procède uniquement d'un penchant pour la facilité et d'un goût pour le médiocre. Mais il est normal aussi de se souvenir que le Seigneur, qui est plus pitoyable pour l'homme que jamais un frère ne le sera pour son frère, n'a pas hésité à nous demander l'héroïsme. C'est sans tremblement dans la voix, sans timidité, sans appréhension inquiète de nous fourvoyer que le Seigneur a dit par exemple : *Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il se renonce lui-même ; qu'il prenne sa croix et qu'il me suive* ¹¹⁴. Et encore : *Qui veut sauver sa vie la perd, et qui perd sa vie à cause de moi la sauve* ¹¹⁵.

Alors, que faire ? Notamment que fera le prédicateur, le moraliste, le directeur d'âme aux prises avec certaines difficultés extrêmes de la fidélité à Dieu dans la vie conjugale ? Accabler allègrement ses frères à coup de préceptes évangéliques et se tenir tranquillement à l'abri, comme ces pharisiens *qui mettent sur les épaules des autres des fardeaux écrasants, alors qu'ils se gardent eux-mêmes d'y toucher du bout du doigt* ¹¹⁶ ? Ou bien, ayant conscience de ce qu'il y a de crucifiant dans ce que demande l'Évangile, est-ce qu'il va trahir astucieusement et faire fléchir la loi ? Aucune de ces deux attitudes n'est satisfaisante. La seconde est d'une hypocrisie répugnante mais la première exaspère par sa dureté. La première attitude est quand même bien meilleure parce qu'elle respecte la

¹¹³ — Ma grâce te suffit (NDLR).

¹¹⁴ — Mt 16, 24 (NDLR).

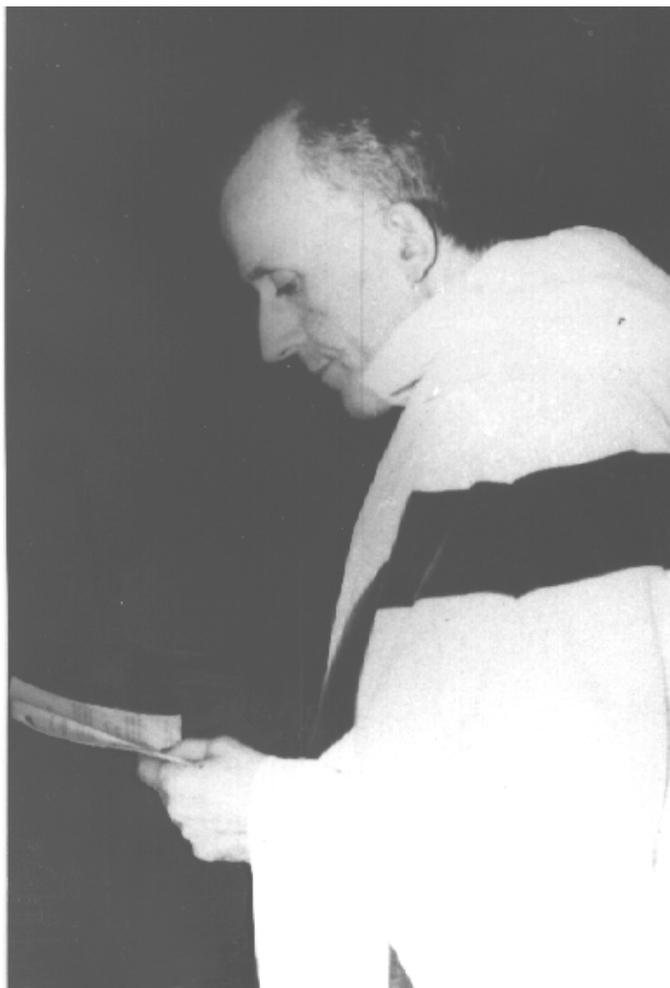
¹¹⁵ — Mt 16, 25 (NDLR).

¹¹⁶ — Mt 23, 4 (NDLR).

vérité révélée et qu'elle annonce un message non falsifié. Cependant, tandis que les lèvres annoncent un message véridique, le cœur y contredit ; le cœur ne s'y accorde pas. En effet les lèvres prononcent un message crucifiant cependant que le cœur ne cherche pas à s'unir à ceux à qui l'on propose la croix.

Dès lors, en quoi consistera l'attitude vraie ? L'attitude vraie consistera non seulement à proclamer tel qu'il est le précepte de l'Évangile, même et surtout lorsqu'il atteint certaines personnes au vif de leur existence, mais, en même temps, à s'unir, autant qu'il est possible, à ces personnes que l'on engage sur le chemin de la croix. L'attitude vraie est à l'image de celle du Seigneur Jésus qui a prêché à la médiocrité humaine une morale divine et qui a livré sa vie pour que la médiocrité humaine devienne digne de Dieu. L'attitude vraie consiste donc à prêcher sans hésiter que, d'une manière ou d'une autre, le chrétien doit livrer sa vie et en même temps à la livrer soi-même.





Le père Calmel en 1966

LE SEL DE LA TERRE

Donner le goût de la sagesse chrétienne

*Revue trimestrielle
de formation catholique*



Maintenir et conserver la saveur du sel de la doctrine quand tout autour devient insipide par la suite de l'abandon de Dieu, c'est le défi que la revue s'impose par son nom même. Le *Sel de la terre* vous offre tous les trois mois des articles simples, diversifiés, adaptés et d'une sûreté doctrinale éprouvée afin de nourrir votre vie spirituelle.

- **Simple**, le *Sel de la terre* ne requiert de ses lecteurs **aucun niveau spécial de connaissance** ; il s'adresse à tout catholique qui veut approfondir sa foi.
- **Diversifié**, le *Sel de la terre* propose à tous une **formation catholique vraiment complète** : études doctrinales et apologétiques, spiritualité et Écriture sainte, histoire et arts de la civilisation chrétienne viennent tour à tour nourrir votre intelligence.
- **Adapté**, le *Sel de la terre* présente les vérités religieuses **les plus utiles** à notre temps et dénonce les erreurs qui menacent aujourd'hui les intelligences.
- **Traditionnel**, le *Sel de la terre* est publié sous la responsabilité d'une communauté dominicaine qui se place **sous le patronage de saint Thomas d'Aquin**, pour la sûreté de la doctrine et la clarté de l'expression.

Cet article vous a plu ?

Vous pouvez :

[Vous
abonner](#)

[Découvrir
notre site](#)

[Faire
un don](#)

Trouvez plus de 1000 articles en accès libre !